

**LE RAPPORT MERE-FILLE DANS LE
CONTEXTE DES CULTURES QUEBECOISE ET
INDIENNE: UNE ETUDE COMPAREE A PARTIR
DU ROMAN FEMININ**

**THESIS SUBMITTED TO THE GOA UNIVERSITY FOR
THE AWARD OF DEGREE OF**

DOCTOR OF PHILOSOPHY IN FRENCH

BY

AARTI RAO

**ResearchScholar
Department of French
Goa University**

December 2012

**LE RAPPORT MERE-FILLE DANS LE
CONTEXTE DES CULTURES QUEBECOISE ET
INDIENNE: UNE ETUDE COMPAREE A PARTIR
DU ROMAN FEMININ**

**THESIS SUBMITTED TO THE GOA UNIVERSITY FOR
THE AWARD OF DEGREE OF**

DOCTOR OF PHILOSOPHY IN FRENCH

BY

AARTI RAO

ResearchScholar
Department of French
Goa University

843
RAO/RAP

Under the Guidance of

**DR. EDITH MELO FURTADO
ASSOCIATE PROFESSOR AND HEAD
DEPARTMENT OF FRENCH
GOA UNIVERSITY**

December 2012

T-618

DECLARATION

I hereby declare that this PhD thesis entitled « **LE RAPPORT MÈRE-FILLE DANS LE CONTEXTE DES CULTURES QUÉBÉCOISE ET INDIENNE: UNE ETUDE COMPARÉE À PARTIR DU ROMAN FÉMININ** » submitted to Goa University forms an independent work carried out by me in the Department of French and Francophone Studies, Goa University under the supervision of Dr. Edith Melo Furtado, Associate Professor and Head, Department of French and Francophone Studies, Goa University, and this thesis has not previously formed the basis of award of any Degree, Diploma, Associateship, Fellowship or other similar titles.

Place: Taleigao Plateau, Goa

Date: December 2012

Aarti Rao
AARTI RAO
Research Fellow

COUNTERSIGNED BY

E. Furtado

Dr. EDITH MELO FURTADO
ASSOCIATE PROFESSOR AND HEAD
DEPARTMENT OF FRENCH
GOA UNIVERSITY

All the corrections have been made by the candidate as suggested by the examiner and incorporated in the thesis copy

Vijay

(VITAJA HITESHMI RAO)
External Examiner

CERTIFICATE

I certify that this thesis entitled «**LE RAPPORT MÈRE-FILLE DANS LE CONTEXTE DES CULTURES QUÉBÉCOISE ET INDIENNE: UNE ETUDE COMPARÉE À PARTIR DU ROMAN FÉMININ**» submitted by **Ms. AartiRao** for the award of the degree of Doctor of Philosophy in French, Goa University is a record of research work done by her during the period from 2008- 2012 when she worked under my guidance. The thesis has not previously formed the basis for the award of any degree, diploma, associateship or fellowship to AartiRao.

I affirm that this thesis submitted by Ms. AartiRao represents the independent research work carried out by her under my supervision.

Place: Taleigao Plateau, Goa

Date: December 2012

शरदिंदु विक्रमसमंदहासाम्
स्फुरदिंदीवर लोचनाभिरामाम् ।
अरविंद समान सुंदरास्याम्
अरविंदासन सुंदरीमुपासे ॥

Qu'ils veuillent trouver dans ce modeste travail, résultat des encouragements incessants et des sacrifices qu'ils ont consentis pour mes études, l'expression de ma très grande affection et de mes infinies reconnaissances : Mes Parents M.VENKAT RAO (décédé) et PRAMILA RAO

REMERCIEMENTS

Je tiens aussi à remercier :

- La Directrice de ma thèse, Dr. EDITH MELO FURTADO, Associate Professor and Head, Department of French, Goa University, pour sa gentillesse et sa patience qu'elle a manifestées à mon égard durant cette thèse, pour tous les conseils et pour l'hospitalité dont elle a fait preuve envers moi lors des séjours que j'ai effectués à Goa.
- Dr. ANURADHA WAGLE, Department of French, Goa University, pour son aide, sa gentillesse et son soutien tout au long de ces années de travail.
- Le University Grants Commission et Mon Collège Sarojini Naidu Vanita Maha Vidyalaya, de m'avoir sanctionné deux années de congé pour mener à bien ma thèse.
- Dr Vijaya Rao, Professor, Centre for French and Francophone Studies, JNU de m'avoir apporté son aide pendant mon bref séjour à l'Université de JNU.
- Dr. Madhavi Sardesai, Associate Professor, Department of Konkani, Goa University, pour avoir accepté d'être rapporteur de cette thèse. Je la remercie pour les remarques, conseils et critiques constructives qu'elle a émis dans son rapport.

- Ma famille, mon mari, mes enfants et ma belle-mère, ma sœur, et mon frère et leur famille de leur parfaite compréhension dès le début de mon travail jusqu'au soulagement de l'étape finale.
- Le personnel et les responsables de la bibliothèque, et d'International Guest House, Goa University, qui se sont donnés la peine de me procurer l'aide pendant mes séjours à Goa.
- Mes Collègues et mes Professeurs, Dr.ShantaSubba Rao, Ms.Shamima Patel, Dr. VasundharaAughamihya pour leurs encouragements et leurs belles pensées tout au long de mes travaux.
- Enfin, je remercie les membres du jury pour l'attention qu'ils accorderont à cette dissertation originale.

ABSTRACT

In the twentieth century, fiction has made significant progress, both in terms of thematic and technical explorations. The variety of approaches and experimental modes has added newer dimensions. Yet the story of the mother and the daughter is an untold one and it remains associated with patriarchy. The relationship between them is ambiguous and is defined by both limits and possibilities. However, this theme is a universal and a complex one because the mother plays a vital role in the life of a child and in the family. The quality of this relationship also has the potential of influencing adult development in significant ways.

This thesis is a comparative study of the mother-daughter relationship of the two cultures, Indian and Quebec, based on the novels of four women writers, two Quebec and two Indian. In the Quebec literature, the mother is glorified as the greatest ally of the church as she plays a role in preserving the French language and the Catholic religion. But in India, this theme has gained significance during the last few decades and the theme of the family has become an integral part of women's writing.

This thesis makes an effort to identify and understand this relationship, which has been neglected for a long time. The research is particularly based on the study of the novels of four notable women writers belonging to the same generation but living in different social and cultural environments. They basically represent two distinct cultures, but their treatment of the theme is comparable. Our approach is mostly based on the feminist and psychoanalytic theories, within the socio-cultural perspectives, as they respond to questions about the implications of social control, society and family. What appears to the reader, are the problems inherent within the family as it lacks intimacy and warmth because both the mother and the daughter are at loggerheads with each other.

In short, this work aims to provide an understanding of the value of the mother-daughter relationship, its contribution to the personal self-esteem and the validity of mothers as guardians to the society.

Key Words: mother-daughter relationship, mother's voice, maternal love, violence, subjectivity, infanticide, narrative, women's writing, Quebec, India, twentieth century.

TABLE DES MATIERES

	PAGE No.
INTRODUCTION	1
A. Problématique	4
B. Hypothèse	5
C. Etat de la question	5
D. Corpus	9
E. Méthodologie	14
F. Structure de la these	16
CHAPITRE- I L'UNIVERS DE LA FEMME	20
A. Les mythes et les archétypes	22
B. L'écriture féminine des deux pays avant le vingtième siècle	28
C. La femme et son écriture au vingtième siècle	35
C-1. Stratégies de l'écriture au féminin	38
C-1-A. Des changements politiques et sociaux	45
C-1-B. La critique des structures sociaux et patriarcales	48
C-1-C. Le défi des dichotomies traditionnelles	51
C-1-D. Concept de la créativité et de la création	53
C-1-E. Le débat sur le maternage	55
CHAPITRE- II LE RAPPORT MERE-FILLE DANS LES DEUX PAYS	61
A. Aux origines du rapport mère-enfant	63
B. Les implications sociales de la relation mère-fille	66
C. Rôle de la grand-mère	75
D. A la croisée des chemins : Le visage de la mère	79
E. Etre mère aujourd'hui	82

CHAPITRE III- MERE DES FILLES, FILLES DES MERES :

LE LIEN FUSIONNEL	85
A. La fusion initiale	86
B. La fille comme témoin	90
C. La présence de la mère	93
C.1. Mère traditionnelle	94
C.2. Mère altruiste	97
C.3. Mère meurtrière	99
C.4. Mère autoritaire	101
D. Proximité et Séparation	105
E. Le responsabilité du père et de l'ordre social	111

CHAPITRE IV- UNE CONVIVALITE CONFLICTUELLE :

LA RUPTURE D'UNION	118
A. Initiative de la rupture : la mère normative	119
B. Les facteurs déclencheurs des ruptures	125
B.1. L'affirmation par le pouvoir	126
B.2. Maternité comme mythe	131
B.3. Crise d'identité	135
B.4. Rompre le nœud avec « L'Autre »	142
C. Les pères sont-ils écartés	146
D. Processus de rupture	150
E. Les résultats de la violence	154

CHAPITRE V- APPRENDRE A VIVRE ENSEMBLE:

LE LIEN EST-IL RE-ETABLI?	155
A. Les mères qui créent les filles	157
B. L'Alliance mère-filles	163
C. Le signifiante du rapport	168
D. Vers un nouvel ordre	173

CONCLUSION	177
-------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	188
----------------------	-----

INTRODUCTION

A. PROBLEMATIQUE

Selon le Petit Robert, le mot 'rapport' dans le titre de notre thèse désigne 'lien, relation qui existe entre deux choses, d'une chose et d'une autre, d'une chose avec une autre. Relation de ressemblance, de traits, d'éléments communs. Rapports sociaux, rapport de force, conflictuel. Relation avec des collectivités. Attitude d'une personne envers quelqu'un d'autre.'

Notre thèse s'oriente vers l'analyse des rapports entre mère et fille dont nous proposons d'établir les rôles et les particularités de chacun de ces rôles. La mère est celle qui porte et celle qui nourrit mais aussi celle qui emprisonne et celle qui engloutit. Dans les romans de notre corpus, on voit que la fille est chargée du désir d'amour pour la femme oubliée dans la mère. Ainsi, dans notre thèse, on découvrira de nouveaux visages de la femme à travers ses sentiments et sa logique propre, bref, à travers son fonctionnement intrinsèque. Notre recherche sera basée sur l'étude du rapport mère-fille dans le contexte des définitions mentionnées ci-dessus.

On peut se demander pourquoi nous attarder sur cette question ? Dans l'écriture au féminin, la parole féminine est intimement liée à la relation de la femme avec sa propre mère. Le rapport a, donc, un impact décisif sur la vie des femmes ainsi que sur leur vie sociale. Malheureusement, cette relation a été niée et cette interruption de la filiation maternelle est vue comme une tactique féministe par laquelle l'écrivain travaille à déjouer le scénario fixé par l'idéologie patriarcale.

Lori Saint Martin suggère que l'absence des liens est l'une des causes importantes de l'émancipation de la femme. Néanmoins, ce manque de lien doit être vu comme un malaise de la société et pas comme une démarche positive vers la libération féminine.

Notre étude sera donc basée sur le thème de la quête d'identité qui est un voyage de l'identification à l'aliénation et qui se termine par le rapprochement, à partir des quatre romans féminins, deux représentatifs du Québec et deux représentant l'Inde.

Mais pourquoi le roman ? Les dictionnaires et les encyclopédies s'en tiennent à des généralités. Le Larousse le définit comme « Œuvre d'imagination constituée par un récit en prose d'une certaine longueur, dont l'intérêt est dans la narration d'aventures, l'étude de mœurs ou de caractères, l'analyse de sentiments ou de passions. » Le roman est donc particulièrement difficile à discerner pour plusieurs raisons : il ne connaît pas de règles formelles, ses origines sont floues et discutées, son objet a évolué avec le temps, sa manière et son temps sont multiples, infiniment variables.

Au vingtième siècle, que ce soit en Orient ou bien dans l'Occident, la production romanesque connaît un foisonnement extraordinaire. En fait, en 1950, le roman était entré depuis longtemps dans un âge de contestation aigüe. En 1956, Michel Butor écrit un bref essai, intitulé « *Le roman comme recherche* ». Dans cet essai, il expose que le roman joue le triple rôle de dénonciation, d'exploration et d'adaptation. Selon l'avis de Milan Kundera, le roman moderne « dépasse l'art de conter, de bâtir une intrigue, de faire vivre des personnages, il est la méditation de l'homme problématique, sur lui-même et sur le monde, sur son existence dans le monde. »

Cette multiplicité des champs de réflexion nous conduit souvent au choix d'une démarche qui ne vise pas à tout dire, mais à tout en dire sous un angle particulier. On voit que comme dans notre étude, il s'agit d'une interrogation du rapport mère-fille dans le contexte des deux pays, la découverte du texte, ses effets référentiels et stylistiques seront naturellement mis en contexte de définir préalablement cette problématique.

B. HYPOTHESE

Les prémisses de l'hypothèse du travail sont les suivantes :

Les liens mère-fille sont souvent étroits qui s'articulent principalement autour de la mère traditionnelle et du rôle qu'elle joue comme une représentante des valeurs patriarcales. Soulignons que la thématique de notre intérêt est celle du rapport mère-fille et toute la problématique qui découle de cette relation occupe la scène principale. Or, comme nous l'avons déjà indiqué, la figure de la mère est centrale et puissante. Notre perspective d'analyse va ressortir les deux axes thématiques du rapport mère-fille : l'une sera une étude comparée des cultures de deux pays, le Québec et l'Inde, en se basant sur des romans sélectionnés, et qui seront examinés plus tard.

Il est aussi important de noter que les romans nous offrent une autre perspective de l'évolution du rapport mère-fille qui est significative, le cheminement de la fille (enfant/adulte) vers la quête de son moi. Chemin difficile car la fille réagit contre sa mère, représentative de la stabilité et des racines familiales.

Nous allons donc, procéder à une analyse thématique du corpus choisi, en nous penchant sur des stratégies narratives qui seront utiles dans la mesure où elles montreront comment la fille cherche à rejoindre sa mère. Au niveau thématique, notre analyse fera ressortir la complicité qui caractérise cette relation ainsi que les conflits qui la rendent difficile. Finalement, nous indiquerons comment la mère, la représentation de la figure maternelle ainsi que du rapport mère-fille, annonce une ouverture dans l'histoire sociale de la condition féminine.

C. ETAT DE LA QUESTION

Peu de théoriciens ont choisi pour ce type de sujet pour l'analyse textuelle ainsi qu'une étude comparée de ce type. Aucune étude fouillée n'examine le conflit existant à l'intérieur de cette dyade de façon exhaustive et propre dans la perspective qui nous intéresse. De même, certains ouvrages des deux pays pourront servir comme point de départ pour les analyses plus circonstanciées que contiendra notre thèse. Certaines anthologies ou des ouvrages généraux tracent le portrait global de la réalité romanesque des romancières québécoises et des écrivaines indiennes. On va étudier quelques ouvrages importants afin d'éviter une discussion trop vaste.

Les écrivaines comme Nancy Chodorow et Adrienne Rich sont considérées comme les fondatrices des discussions sur le maternage. L'ouvrage de Rich, « *Of Woman Born: Motherhood as Experience and Institution* » (1977) s'agit du maternage parce que, comme le dit Rich, le maternage est encore un rôle crucial, mais un domaine relativement inexploré par les pensées féministes. L'expérience du maternage qu'elle décrit dans son recueil, lui est propre, comme une femme, une poète, une féministe et une mère, mais c'est une expérience déterminée par l'institution patriarcale, imposée à toutes les femmes partout dans le monde. Elle s'appuie sur des documents personnels, de l'histoire, de la recherche et de la littérature, donc est un ouvrage universel.

D'une façon plus générale, Isabelle Boisclair, dans *Ouvrir la voie/x ; le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec* (1960-

1990), publié en 2004, suit le cheminement de l'écriture des femmes dans la société québécoise.

Le recueil de Nancy Chodorow, *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, publié en 1978, trace l'histoire du maternage dans le contexte de la famille. Il analyse également la façon dont le maternage des femmes est reproduit à travers des générations dans les perspectives sociale, historique, psychanalytique, et féministe.

L'ouvrage de Lori Saint-Martin, publié en 1999, *Le Nom de la Mère*, trace un portrait beaucoup plus détaillé de la mère. Son recueil s'attache surtout aux relations mère-fille, évoquées dans les romans des femmes québécoises. Les anthologies publiées sous sa direction, *L'autre lecture I et II* (1992, 1994) regroupent des chapitres avec lesquels il sera possible de tisser des liens puisqu'ils touchent l'écriture romanesque et poétique des femmes du Québec.

Dans un essai, «*The Problems of Reading: Mother-Daughter Relationships and Indian Postcoloniality*» (1996) Radhika Mohanram écrit:

“Not even a skeletal blueprint exists for the narrative of mother-daughter relation within the master discourse of Indian fiction. This is not to say that there are no significant female characters in Indian mythology-rather this particular relationship is just not valorised.”

Toutefois, récemment, en Inde, une avalanche de textes littéraires, de récits, de romans, et d'autobiographies ont commencé à prendre connaissance de ce rapport très négligé. Le récit de Anjana Appachana «*Her Mother*»

(1991), l'autobiographie de Mrinal Pande « *Daughter's Daughter* » (1993), « *Difficult Daughters* » (1998) de Manju Kapur, les romans de Chitra Divakaruni « *Queen of Dreams* » (2004) et de Mariam Karim « *My Little Boat* » (2004) font représenter le rapport mère-fille comme une partie intégrale de leurs récits.

Quant aux ouvrages importants, dans le domaine indien, on peut dire que beaucoup d'anthologies se sont consacrées à faire un rétrospective du genre romanesque, mais celles qui sont importantes pour notre étude, et celles qui ont des rubriques dont nous sommes intéressées, sont discutés ci-dessous.

Pour une étude sur le féminisme en Inde, on pourrait consulter l'ouvrage « *Feminism and Family* » de Kalpana R.J. Ce livre traite d'une nouvelle perspective les diverses influences du féminisme occidental et indien. L'auteur explore les facteurs importants thématiquement car les écrivaines contemporaines tissent les problèmes modernes dans leur texture du travail. Bien qu'ils n'offrent pas de solution, ils mettent en évidence de nouvelles dimensions du processus de la pensée féministe. Ce recueil a bien précisé les expériences des femmes dans le contexte de la recherche féministe.

Le recueil, *Patterns of Feminist Consciousness in Indian Women Writers*, par Anuradha Roy, publié en 1999, examine les romancières indiennes qui, directement ou indirectement, sont engagées dans la tâche de formuler une nouvelle prise de conscience dans le scénario actuel qui évolue rapidement. L'ouvrage vise également à fournir un aperçu des œuvres des écrivaines et suggère ainsi des tendances et des questions importantes qui sont perceptibles dans leurs écrits.

L'ouvrage sur Shashi Deshpande par P.G. Joshi, *Shashi Deshpande's Fiction : A Study in Women Empowerment and Postcolonial Discourse*, publié en 2003, vise à analyser ses romans à la lumière des théories postcoloniales et féministes. L'auteur estime que tous les romans ont un motif sous-jacent qui travaille à donner le pouvoir aux femmes.

Outre ces ouvrages, des articles publiés dans de différentes revues comme *Voix et Images*, *Canadian Literature* ou *Quebec Studies* critiquent ou analysent des romans écrits par des femmes. Mentionnons que des articles de plusieurs critiques adoptent une perspective plus large dans leur analyse, concentrant sur une approche féministe ou encore sur l'évolution des femmes dans la société québécoise.

Pour résumer la situation, il n'existe aucune étude consacrée sur le corpus que nous retenons pour notre analyse, ni autant de romans des femmes l'analysent en profondeur.

D. CORPUS

Nous allons présenter très brièvement l'historique des deux pays pour mieux comprendre les romans.

Au Québec, les mères sont omniprésentes, commençant par Marie de l'Incarnation, connue comme « la Mère de la Nouvelle France », celle qui a établi le premier couvent dans le nouveau monde. L'Eglise catholique glorifie la mère comme sa plus grand alliée car elle était donnée le rôle de la préservation de la langue française et de la religion catholique. Avec les changements sociaux de la Révolution tranquille, la maternité est devenue une préoccupation centrale dans l'écriture des femmes. Une réécriture de l'histoire du Québec va inclure donc, les expériences de la vie de la femme qui joue un rôle pivotale dans la famille. Pourtant, les romans des écrivaines comme Marie Claire Blais, Anne Hébert et Gabrielle Roy documentent les injustices commises par la société qui valorisent les femmes seulement par leur fonction de reproduction tout en leur refusant l'accès à des sphères sociales, politiques et culturelles. Un exemple bien connu est la mère dans le roman « Une Saison dans la Vie d'Emmanuel » de Marie Claire Blais. Elle est tellement prise dans le rythme de ses grossesses innombrables qu'elle se souvient à peine de donner naissance à son bébé le matin même.

Dans les années suivantes, on constate un déplacement de la mère robotique à la mère sinistre avec des scènes horribles de l'infanticide et de la matricide. Comme l'affirme Lori Saint Martin, « au pays de la survivance et de la revanche des berceaux, le mythe de la mère a atteint des sommets. »

Dans le contexte du mythe de 'l'éternel féminin', jamais la femme n'a-t-elle plus été honorée que dans son rôle de mère. Et le symbole de la mère, au-delà de l'homophonie, se rattache aussi à celui de la mer et la terre qui sont les symboles du corps maternel.

Dans son ouvrage, "*Mapping Motherhood: the Fiction of Anita Desai*", Geetanjali Chanda observe que Desai:

"weaves the traditional duality of the mother as creator and destroyer and embeds the text in an Indian reality where actual mothers are often ignored or ill-treated; whereas in folklore, myth and nation building the idea of motherhood is venerated and iconic mothers are worshipped".

Donc, même en Inde, la valeur des femmes dépend généralement de sa fonction de reproduction. Cette valorisation de la maternité dispose de ses propres paradoxes: la maternité est associée à une capacité de sacrifice volontaire qui donne à la mère son statut « quasi divin ». Les problèmes et les difficultés de la femme indienne sont limités aux particularités historiques et culturelles du pays et afin de se libérer, elle doit se donner des pouvoirs à faire face à des structures institutionnelles et aux pratiques culturelles qui la font subir à la domination patriarcale.

Les romans indiens reflètent généralement deux types de femmes. La femme traditionnelle représente la philosophie indienne et confirme au code de Manu, qui affirme que la femme doit être sous le contrôle du père dans sa virginité, de son mari dans sa jeunesse et de son fils dans sa vieillesse. Le deuxième type représente la femme de la génération contemporaine, qui n'est ni traditionnel, ni radical. Elle est consciente des chemins de s'échapper des

problèmes, mais elle hésite à les prendre car elle se rend compte que la manifestation n'est pas la solution de ses problèmes.

Passons maintenant à l'introduction des quatre romans que nous avons choisis pour notre étude. Les romans québécois sont *L'Ingratitude* de Ying Chen et *L'Obéissance* de Suzanne Jacob. *The Dark Holds No Terrors* de Shashi Deshpande et *Memsahib* de Anita Rau Badami appartiennent à L'Inde.

L'image de la femme, toujours véhiculée par l'écriture masculine, nous a fait réfléchir sur les possibilités que pourrait offrir le roman féminin lorsque celui-ci prend la femme comme sujet d'écriture. Autrefois, l'écriture était, pour les écrivaines, un acte de résistance, de rébellion et de marronnage en faisant une chronique de leurs malheurs. Depuis une cinquantaine d'années, elles ont pu trouver leur place dans le monde littéraire et ont assuré leur propre identité.

Shashi Deshpande habite à Bangalore, elle est connue pour ses romans et ses nouvelles qui sont publiés dans des revues indiennes. Dans son roman, *The Dark Holds no Terrors*, elle cherche à dénoncer la tradition par laquelle une femme est conçue à jouer son rôle subalterne dans la famille. Son roman démontre le malaise de la femme moderne qui fait partie de la tradition patriarcale. Le récit est raconté du point de vue de la fille, Sarita, qui retourne à la maison de ses parents après la mort de sa mère. Tout au long du roman, elle est hantée par des souvenirs de sa mère et le protagoniste oscille entre le passé et le présent. Sa relation avec sa mère est fondée sur le manque d'amour.

Dans l'autre roman indien d'Anita Rau Badami, *Memsahib*, le protagoniste, Kamini vient faire ses études supérieures au Canada, principalement pour s'échapper à sa mère tyrannique. Quand même, elle reste en contact avec sa mère qui habite en Inde par des appels téléphoniques et des cartes postales et ainsi elle retient son lien avec son passé et ainsi avec son pays. La mère de Kamini, Saroja, est une vieille femme avec une langue acérée que on l'avait surnommé Tamarind Mem. Son amertume de la vie est due au fait qu'elle n'a pas pu réaliser son rêve de devenir médecin, et aussi qu'elle a été mariée à un employé de chemin de fer, qui était vingt ans plus vieux qu'elle. Elle avait donc à faire un choix difficile entre être une femme parfaite et les rejets de ses rêves. Elle cherche donc, de toute évidence, à prendre une revanche à travers ses deux filles, à travers Kamini en particulier car elle est l'ainée. La deuxième partie du roman est racontée par Saroja qui parle de son rapport avec sa mère, Putti Ajji, qui est son modèle, comme elle avait maintenu sa dignité pendant vingt ans alors que son mari avait une relation avec une maîtresse de basse caste. Donc, le roman s'agit des rapports de trois générations.

Le roman québécois, *L'Obéissance* de Suzanne Jacob, s'est basé sur un fait divers dans un journal qui avait comme titre « Je voulais lui apprendre à obéir ». La mère disait qu'elle voulait apprendre sa fille à obéir et cet apprentissage avait mené jusqu'à l'infanticide. Dans le roman Jakob voulait attirer l'attention sur le personnage de la mère, représentative de la « mère patriarcale ». C'est une histoire des trois types de rapports troublés, mais ce qui se passe au sein du couple. Le roman entremêle l'histoire de Florence Chaillé, fille d'Yvonne Vézina et mère d'Alice, la petite fille précoce qui

meurt noyée à l'âge de sept ans et celle de Marie Cholet, avocate à qui il revient de plaider la cause de Florence, accusée du meurtre de sa fille. Dans le roman, *L'Ingratitude*, de Ying Chen, le narrateur de l'histoire est une jeune fille chinoise, Yan Zi, qui est morte. Son spectre nous explique qu'elle finit par se suicider pour échapper à un amour maternel « souverain, condescendant et providentiel » Elle retrace les faits de sa vie qui l'ont marquée, tente de prouver au lecteur qu'elle est une victime, non pas une victime de homicide ou de manipulation, mais de l'admiration pour sa mère.

E. METHODOLOGIE

Comment allons- nous procéder pour dégager notre étude de façon à lui rendre justice ? Notre méthodologie s'appuie sur l'étude des œuvres de quatre écrivaines importantes issues de la même génération mais des contextes sociaux et culturels différents. Elles constituent les représentatives de deux cultures distinctes mais le traitement de leur thème est comparable car les quatre écrivaines appartiennent à la fin du vingtième siècle. Notre enquête consiste à rechercher les similitudes, les divergences et les possibilités d'aller au fond des deux cultures- québécoise et indienne, pour y trouver de nouveaux apports au domaine interculturel.

Notre étude se consacrera exclusivement à l'analyse des liens qui existent entre les deux littératures, voire leurs cultures. La technique consiste à comparer avec une approche pluraliste en utilisant des méthodes critiques du féminisme français dont les représentants principaux sont Helene Cixous, Julia Kristeva, Luce Irigaray. Nous sommes aussi influencées par les écrivaines québécoises contemporaines comme Louky Bersianik, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon etc. qui ont mis la relation mère-fille au centre de leurs écrits.

Pour préciser notre méthode et clarifier la grille herméneutique et interrogative avec laquelle nous allons aborder les textes, nous allons dire que notre réflexion va procéder de manière à la fois externe et interne. Chaque œuvre sera considérée, d'abord dans son autonomie, c'est-à-dire comme une unité organique autosuffisante, un système clos dont il faut décrire le

fonctionnement et la logique interne, et parallèlement dans son lien avec le contexte socioculturel dans lequel le roman apparaît.

L'objectif d'une telle étude dans les sociétés si diverses pourrait être pour faire une étude comparée des pays dans le cadre psychologique, social et culturel.

Nous voulons déclarer que parmi les deux romans indiens, nous avons pu trouver que la version traduite de *Tamarind Mem* de Anita Rau Badami qui est intitulé *Memsahib*. Par conséquent, le traducteur a négligé quelques aspects importants du roman, nous sommes obligées d'utiliser des citations de la version originale. Par conséquent, les citations du roman de Shashi Deshpande ainsi que des ouvrages consultés en anglais, seront retenues dans la même langue.

F. STRUCTURE DE LA THESE

Nous allons examiner maintenant la division de notre thèse. Nous avons divisé notre thèse en cinq chapitres qui seront élaborés en bref ci-dessous.

Dans le premier chapitre l'analyse portera sur la condition de la femme en faisant une étude comparée de deux pays : le Québec et l'Inde. Nous étudierons comment la femme représente la tradition, déconstruit le mythe de l'éternel féminin, et se dirige vers la modernité. Notre but n'est pas tout à fait celui d'entamer une étude historique en nous attardant sur des événements précis. Nous visons plus nettement à revoir la condition de la femme telle qu'elle se présentait auparavant et comment le statut de la femme subit des transformations et se traduit par un virage dans la modernité. Notre chapitre se terminera par les images de la femme moderne. Nous examinerons aussi le mouvement féministe dans lequel se regroupent les femmes pour faire face aux interdits sociaux, culturels et religieux et revendiquent leurs droits par rapport aux tendances contraires qui s'y opposent. Pourtant, comme notre thèse s'appuie sur le thème du rapport mère- fille, dans ce chapitre, nous n'avons qu'abordé les aspects pertinents de cette idée.

Aujourd'hui, la maternité et l'éducation des enfants sont devenues problématiques avec beaucoup de racines entrelacées. La révolution industrielle a entraîné de nombreux problèmes comme la division du travail, le concept de la famille nucléaire et l'interférence de l'État dans l'éducation des enfants. Par conséquent, ces compétences seront enseignées et ne seront plus transmises de génération en génération. La mère «dévouée»

porte maintenant les implications du contrôle social et son dévouement est exploité. Le comportement de la mère change d'une manière unique, due à cette oppression sociale.

Le deuxième chapitre se concentre sur les implications sociales du rapport mère-fille, les questions et les idées qui émergent lorsque cette relation est placée dans le contexte culturel de la famille et de la société. Dans ce contexte, on se pose la question suivante. Quelle est l'influence des facteurs sociaux sur l'interpersonnelle des mères et des filles. Dans ce chapitre, nous allons traiter la mère plutôt comme un avatar ou une représentante de la culture de son pays et pas comme une mère biologique, et les réactions de la fille seront traitées comme une révolte contre la mère, c'est-à-dire contre les idées et les traditions que la mère représente. Les chapitres suivants seront basés sur une analyse du lien mère-fille dans le contexte de la mère comme la mère biologique.

Dans le troisième chapitre, nous allons démontrer la puissance du lien mère-fille. Nous savons qu'empiriquement, les premières affections, les premières imitations et les premières vocalisations de l'enfant sont dirigées vers la mère. La mère est le gardien principal et de l'objet primaire de l'enfant, quant au père, il est son objet secondaire. La première connaissance que tout enfant a de la chaleur, de la nourriture, de la tendresse et de la confiance vient de sa mère. La mère est aussi responsable de la connaissance financière, sociale et quotidienne de son enfant.

Le quatrième chapitre examine l'aliénation parentale qui est une dynamique sociale, et qui se produit généralement quand un enfant exprime la haine injustifiée ou quand il a une aversion forte et déraisonnable pour un

parent, le rendant facile par le parent rejeté, difficile ou impossible. Dans ce chapitre, nous allons étudier comment la mère veut maintenir le lien mais elle n'arrive pas à le faire, d'où, le conflit entre la mère et la fille. Nous allons également étudier les causes, les conséquences et les effets de cette rupture et le rôle joué par le père et les autres membres de la famille à l'acte de cette rupture du lien sacré de la mère-fille.

Le dernier chapitre va essayer de ré-établir des liens entre la mère et la fille, bien qu'ils soient symboliquement, comme le fil entre les deux, rompus au-delà de réparation. L'enfant avait des concepts de mères, c'est inscrit dans la mémoire, dans les instincts ; depuis l'apparition de l'homme sur la terre, toutes les mémoires ancestrales sont là et fonctionnent. Au fur et à mesure qu'on avance dans la vie, on commence à avoir de différentes images de la mère et l'enfant commence à faire une différence des archétypes et de la mère actuelle. L'enfant doit faire cette différence pour la mieux comprendre. Une mère rassurante, c'est une mère aimante. Mais la mère, dans les romans que nous avons pour étude, est présente physiquement, mais psychiquement absente.

Repenser le rapport et la reconnaissance de la violence, que les romans contiennent, dans une société où la loi du père domine, nous mènera inévitablement à une nouvelle éthique des relations humaines. Dans ce chapitre, nous analyserons comment les nouvelles relations seront établies entre la mère et la fille vers la fin du roman. Nous reprendrons ce débat portant sur les fonctions maternelle et paternelle et comment ce lien remet en question les images parentales lors de notre dernier chapitre.

Comme conclusion on pourrait dire que c'est nécessaire de repenser cette relation car il est essentiel de réinventer une éthique de contact humain. La relation doit être fondée sur le respect mutuel et le dialogue et pas sur la violence et le contrôle. Notre thèse va donc analyser ce rapport dans le contexte socioculturel comme nous le propose l'énoncé du titre.

CHAPITRE I

L'UNIVERS DE LA FEMME

From woman is man born, inside her is he conceived
From women originate new generations
Why revile her of who are born the great ones of the earth?

- ADI GRANTH

Selon Le Petit Robert, le terme “L’Univers”, dans le titre de notre présente étude, nous indique « l’ensemble de tout ce qui existe », « le macrocosme », « le milieu réel, matériel ou moral », « le système tout organisé », « l’ensemble des éléments logiques impliquées dans un jugement ou un raisonnement donnés ».

Notre analyse porte sur la condition de la femme à travers une étude comparée de deux pays : le Québec et l’Inde, en tenant compte de tous les éléments mentionnés ci-dessus.

Tout au début, nous relèverons les archétypes de la femme qui sont particuliers aux deux pays : le Québec et l’Inde, et retracerons l’évolution de la femme jusqu’à la période moderne avec des références particulières à l’Inde et au Québec.

L’étude est divisée en trois parties : La première partie trace l’évolution de la femme dans l’écriture ancienne en prenant des exemples précis des épopées, de la tradition orale et du folklore. Dans la deuxième partie, nous essaierons de retracer la progression de la femme de l’antiquité jusqu’au début du vingtième siècle à partir de la littérature. Notre chapitre se terminera par les images de la femme moderne. Nous examinerons aussi brièvement le mouvement féministe dans lequel les femmes se regroupent

pour faire face aux interdits sociaux et religieux et pour revendiquer leurs droits par rapport aux tendances contraires qui s'y opposent. Ce mouvement a une influence profonde, dans le monde entier, surtout sur la vie sociale, culturelle et politique. Il est basé sur la croyance que les femmes sont traitées de façon inéquitable dans la société, simplement parce qu'elles sont des femmes et que la société cherche à établir des privilèges et des préoccupations du point de vue masculin. Il s'appuie aussi sur des théories de différences, de l'identité et de la déconstruction de la manière dont la «femme» est construite. Comme le mouvement social, la philosophie féministe est multi-capable. Cependant, comme notre thèse s'appuie sur le thème du rapport mère- fille, dans ce chapitre, nous n'aborderons que les aspects qui soulèvent cette idée.

A. LES MYTHES ET LES ARCHETYPES

Les mythes de la création ont montré que ni la femme «libre», ni des groupes sociaux, fondés sur le sexe, n'ont jamais existé. Le Livre de la Genèse montre que la naissance de la femme n'était pas indépendante. Elle était créée pour l'homme et elle est un complément d'Adam. Ce concept s'est répandu dans presque toutes les religions du monde. La femme a plusieurs rôles à jouer dont celui de la mère. La relation entre les sexes est basée sur le principe de complémentarité qui définit des droits et des obligations différentes. Ce rapport a été renforcé par la plupart des religions y compris l'Islam. Dans la tradition juive, l'homme et la femme ont été créés à l'image de Dieu. Le rôle de la femme comme gardienne de la maison est si important qu'elle est même aujourd'hui libérée de mitzvoth (ses prières quotidiennes).

Selon la mythologie hindoue, la discrimination commence dès que Bramha crée la femme. Selon un mythe, Bramha, qui est le dieu créateur de l'univers, a voulu donner une compagne à l'homme, mais il a utilisé tout le tissu dans la création de l'homme. Alors, il a emprunté les composantes de la nature dont il a fait la femme. Il a présenté sa création à l'homme en déclarant : «Elle vous servira à vie et si vous ne pouvez pas vivre avec elle, vous ne pourrez non plus vivre sans elle. »¹

Contraire aux mythes de la création, l'aspect important de toutes les cultures du monde est de donner un statut égal aux hommes et aux femmes. L'étude de la place de la femme est liée à l'étude de la culture régionale et linguistique, de la diversité et de la hiérarchie traditionnelle du

¹ India net zone/ Indian Literature: "Feminism in Indian Literature, Genres in Indian Literature" (21-01-2010) Je traduis. « She will serve you lifelong and if you cannot live with her, neither can you live without her. »

pays, et l'étude du rapport homme-femme doit être compris dans un contexte donné. Selon la philosophie hindoue, le concept d'Ardhanareshwari, où Dieu est mi-homme, mi-femme, reflète que les hommes et les femmes ont un statut égal.

Les gitans préservent les mythes préchrétiens traditionnels pour expliquer l'univers et la nature de la vie. Dans l'un de ces mythes, la terre est appelée De Develeski, la mère divine de toute existence, faisant écho au mot 'Deva' en sanskrit qui signifie l'être céleste. La personnification des principes du bien et du mal et la création de l'humanité apparaissent dans un autre mythe qui présente un parallèle avec le récit de la création dans le livre de la Genèse. Selon ce mythe, le Diable et Dieu ont participé à la fabrication des personnages d'argile. Le Diable a créé l'homme et la femme et Dieu leur insuffla la vie. Il s'agissait de Damo et Yehwah, Adam et Eve.

Même dans le judaïsme, l'égalité commence au niveau le plus haut. Selon les juifs, «l'homme» était androgyne et il a été séparé plus tard en mâle et en femelle. Paradoxalement, aucun homme ne veut être une femme, mais tout homme veut que la femme existe. Selon Beauvoir, la création est souvent imaginée comme le mariage du feu et de l'eau ; la mer est considérée comme un symbole maternel. La femme représente aussi la Terre, telle qu'elle soutient le germe vivant, qui protège et qui fournit les substances pour sa croissance. C'est pourquoi l'homme continue à honorer le culte de la déesse de la fécondité, « The Matron Clay » comme l'appelle Blake. Même dans la tradition hindoue, la dualité de la féminité est représentée. La femme est d'abord sakti (énergie/ puissance), la source stimulante de l'univers. Elle est également prakriti (Nature) la matière brute de l'Univers. Selon les lois de

Manu, la femme est considérée comme la terre, l'homme est considéré comme la graine, et la production de tout être corporel aura lieu par l'intermédiaire de l'union de la terre avec le pépin. La nature est donc l'aspect actif, femelle de la personne cosmique et Purusa, l'aspect inactif ou bien le mâle.

Dans quelques sociétés primitives matriarcales, le père n'a aucun rôle à jouer dans la conception. Ce sont des esprits des ancêtres sous forme de germes vivants qui se retrouvent dans le corps maternel. Dès l'avènement des institutions patriarcales, l'homme prétend à la postérité. Selon Aristote, le fœtus est né de l'union du sperme et le sang menstruel, la femme contribue la matière passive tandis que l'homme participe avec la vigueur, l'activité, le mouvement et la vie. D'après Hegel, les deux sexes sont différents, l'un actif et l'autre est passif et bien sûr c'est la femelle qui joue le rôle passif.

«Etre femme, dit Kierkegaard, est quelque chose de si étrange, de si mélangé, de si compliqué, qu'aucun prédicat n'arrive à l'exprimer et que les multiples prédicats qu'on voudrait employer se contrediraient de telle manière que seule une femme peut le supporter. »²

La définition de Kierkegaard souligne le rapport de l'homme et de la femme qui est considérée comme «l'autre». L'homme conçoit la femme comme la nature, et elle résume la nature dans ses diverses formes telles que mère, épouse, fille, etc. qui, parfois, se mêlent et parfois sont en conflit. La femme, se manifestant comme « l'autre », incarne pour l'homme la prospérité dont il bénéficie lui-même.

² Simone de Beauvoir, *Deuxième Sexe*, Tome 1, Paris, Gallimard, 1976 Pg242

Dans la tradition indienne, la mythologie, écrite et orale, en sanskrit et en langues vernaculaires, fournit de nombreux exemples de la femme idéale et met en place des normes pour son comportement. D'après le polythéisme hindou, la plus importante des déesses est Shakti, qui est la force créatrice et qui peut prendre plusieurs formes suivant sa fonction. L'Inde, marquée par une société patriarcale, a des normes favorables aux hommes qui ont été conçues par ceux-là. La norme qui s'impose pour la femme est son rôle d'épouse. Sita est considérée comme le meilleur exemple d'une femme dévouée, qui suit son mari dans la forêt pour un exil de quatorze ans et, enfin, lui prouve sa vertu en se jetant sur un bûcher allumé. La mythologie indienne fournit d'autres modèles populaires comme Savitri qui, elle aussi, est extrêmement dévouée à son mari, le sauve de la mort. Ainsi elle lui donne la preuve de sa vertu par sa soumission et son appui. Mais Manu, celui qui dicte des lois, dit que les hommes, eux aussi, doivent soutenir les femmes si non elles pourraient les détruire. Il dit 'where women are honoured, there the gods are pleased, but where they are not honoured, no sacred rites yield results.'³

Ainsi, les femmes ont également un pouvoir destructeur. La capitale du régime Pandyan a été brûlée quand le roi Nedunchezhiyan a tué par hasard le mari d'une femme. Dans la mythologie et dans la tradition indienne, il existe des normes pour la femme dans son rôle d'épouse, mais il n'existe aucun exemple d'une 'bonne' mère. Les modèles et les normes pour les mères, filles, sœurs, etc. sont moins importants et n'apparaissent que dans le folklore et les traditions vernaculaires. Toutefois, les déesses sont vénérées comme des

³ Shakuntala Rao Sastry, *Women in the Sacred Laws*, Bharatiya Vidya Bhavan, Bombay, 1960 p. 96 dans K. Meera Bai, *Women's Voices: The Novels of Indian Women Writers*, Prestige Books, New Delhi, 1996.

mères et sont à craindre. C'est la mère qui nourrit, qui doit être respectée, qui tantôt aime et tantôt rejette. Bien que les interventions quotidiennes d'une femme soient souvent avec d'autres femmes, des normes pour leur comportement avec d'autres femmes sont presque inexistantes. En revanche, les thèmes, surtout sur les liens des femmes avec leur belle-mère et leur belle-sœur sont traités dans le folklore et les traditions orales. La fille obéit à son père et la sœur est sous la protection du frère. La belle-mère est menaçante et la belle-sœur est un allié sur lequel on ne peut pas s'appuyer. La femme est sous le contrôle de son mari et la mère est sous le contrôle de ses enfants. Ainsi, seulement deux figures dominent la pensée hindoue, la mère et la femme idéales.

Au Québec, la lignée des autochtones était matrilineaire et matrilocale. C'est-à-dire, les principales activités sont propres aux femmes, l'agriculture et le maternage, tandis que celles qui se rattachent à la mort, la chasse et la guerre, sont masculines. Ce sont les femmes qui prennent charge des enfants et qui donnent leur identité clanique. Norman Clermont résume le symbolisme des activités de la femme en disant qu'elle a un pouvoir de transmutation. Elle se présente comme l'agent qui transforme la nature. Par ses manipulations, elle transforme les graines de semence en épis et en aliments, car c'est elle qui domine l'horticulture, elle transforme aussi les bêtes tuées en nourriture ou en vêtements. Dans leur théologie, la nature et les humains sont tous les fils d'une déesse mère, Aataentsic.

Les européens introduisent la morale chrétienne et le droit européen qui soumettent les femmes à l'autorité du mari. La culture européenne a représenté un choc car l'éthique et la structure sociale des sociétés

autochtones étaient organisées autour de l'autonomie personnelle alors que la société européenne est basée essentiellement sur la soumission à l'autorité.

Ainsi, les différentes sociétés, même très différentes et sans contacts culturels, présentent des mythes qui utilisent les mêmes archétypes. Ils traitent toujours les questions qui se posent dans les sociétés qui les véhiculent. Ils ont un lien direct avec la structure religieuse et sociale du peuple.

B. L'ÉCRITURE FEMININE DANS LES DEUX PAYS

AVANT LE VINGTIÈME SIÈCLE

Auparavant, la femme n'était ni éduquée ni indépendante financièrement, mais quand même elle a lutté contre l'idéologie des hommes qui les condamnait au silence virtuel. Dans les ouvrages des hommes, les femmes étaient représentées dans des rôles stéréotypés comme des déesses, des épouses obéissantes et des mères idéales. La production littéraire des femmes a été mal comprise ou bien rejetée par le patrimoine littéraire. L'intérêt pour la littérature des femmes a commencé après leur lutte pour des droits politiques au vingtième siècle. Une réécriture de l'histoire littéraire doit comprendre la contribution des femmes et on note par ailleurs un effort pour récupérer la tradition perdue.

L'écriture des femmes nous offre des renseignements précieux sur le comportement des personnes et le développement des sociétés. Il s'agit des manifestations d'une sensibilité féminine, qui s'est prononcée sur la sexualité et la spécificité sexuelle de la femme, avec l'importance donnée à la langue différente par rapport à celles des hommes. Actuellement, les critiques féministes se tournent vers de nouvelles images de la femme. En Europe, surtout en France, dès la seconde moitié du dix-septième siècle jusqu'à présent, de nombreuses grandes écrivaines ont discuté des problèmes concernant les femmes dans leurs écrits.

Au Québec, le foyer principal de la colonie française de l'Amérique du Nord, les caractéristiques dominantes sont l'interdépendance de l'univers fictif des écrivains et les réalités qui existaient dans la société contemporaine.

D'après Falardeau, « la littérature, au Québec, a été avant tout un instrument de combat social ou politique, un refuge, un soupape de sureté. »⁴

Avec l'arrivée des Européens en Nouvelle-France, ce sont les femmes autochtones qui ont été directement touchées. Leur activité artisanale a été remplacée par des produits tout fait. Leurs statuts familial et personnel ont été bouleversés. Leur pouvoir politique et religieux a été remis en question. Sous le régime français, jusqu'en 1760, la Nouvelle-France ne peut pas parler d'aucune littérature indigène, sauf quelques récits de voyage, des lettres au roi de France, les écrits des Jésuites et ceux de la Mère Marie de l'Incarnation.

C'est à partir de 1760, sous le régime anglais, que commence à se créer une littérature proprement canadienne. Le roman est apparu assez tard dans l'histoire de la littérature canadienne-française. La société canadienne-française demeure une société rurale, analphabète, dont le mode de vie est conditionné par l'agriculture. Cette vie rurale semble favoriser le mouvement spectaculaire d'expansion démographique qui s'observe au dix-huitième siècle et pendant la première moitié du dix-neuvième. Le dix-neuvième siècle représente pour le Québec, un siècle de bouleversements qui transforme sa physionomie. Sur le plan politique, on passe du Régime de l'Acte Constitutionnel à celui de l'Union puis au Régime de la Confédération. Au début du dix-neuvième siècle, les femmes ont pu voter comme les hommes, si elles remplissaient les mêmes stipulations comme celles des hommes, mais en 1849, le parlement du Canada-Uni vote une loi pour interdire le droit de voter aux femmes. Il faut attendre 1918 pour que les femmes du Québec puissent à

⁴ Jean-Charles FALARDEAU, « *Notre société et son roman* », en Mireille Servais-Maquoi, « *Le Roman de la Terre au Québec* », Québec, Les Presses Universitaires, 1974, Pg 1

nouveau exercer ce droit aux élections fédérales et en 1940 aux élections provinciales. Enfin, avec l'industrialisation, le Québec s'urbanise : mœurs et conditions de vie de la population changent en dépit de la résistance d'un clergé devenu omniprésent. A ces circonstances, le phénomène d'émigration des ruraux vers des villes pose d'autres problèmes comme pénurie de logements, concentration de la population autour des usines, mauvaises conditions sanitaires etc. Dans ce nouveau système, les femmes sont obligées de modifier leur comportement, de changer leur rythme de travail, de vivre dans des logements surpeuplés. Pour la majorité d'entre elles, cette période est synonyme de misère. Les hommes redéfinissent la nouvelle société et ils en excluent les femmes. Donc, elles restent prisonnières de la sphère domestique.

Entre le Rapport Durham (1839) et l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique, le projet de créer une littérature nationale marque la conscience canadienne- française. La première revue littéraire fondée au Canada français, *Les Soirées Canadiennes*, est éditée sous l'influence de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Alors le clergé constituait le groupe social le plus influent qui exerçait un contrôle sur l'éducation, la presse écrite et la littérature. Donc, se coupant du reste du monde et se repliant sur les valeurs traditionnelles, la littérature se présente comme une négation du monde extérieur. Ce sont les romans de mœurs et historiques qui ont d'abord été pratiqués dans cette période.

L'influence de l'Europe sur les pensées québécoises est indéniable. Voyons comment ces littératures, surtout celles de la France et de l'Angleterre, ont joué un rôle important sur le paysage littéraire du Québec.

Pendant ce temps, en Europe, le dix-neuvième siècle est marqué par des écrivaines célèbres. En Grande-Bretagne les auteures comme Jane Austen, les sœurs Brontë, et George Eliot et en France des écrivains comme Mme. De Staël, George Sand se sont fait une place dans le scénario littéraire. Mais le Canada, étant une nation jeune et ayant une attitude sociale hostile empêche les femmes de rendre leur écriture public. D'après le clergé, le rôle le plus important de la femme doit être la préservation de la langue française et des valeurs religieuses. Peu à peu, la « famille canadienne française » devient synonyme de « famille nombreuse ». L'Église et la foi catholique ont eu un impact considérable sur la pensée et l'évolution de la société. Le phénomène de la « revanche des berceaux » qui imposait des démarcations strictes au rôle de la femme est devenu légendaire. Cette idéologie, en outre, a attribué à la femme la responsabilité d'être la « gardienne » de la foi catholique.

Rosanna Mullins- Lephrohon (1829-1879)⁵, fille des parents anglophones et mariée dans une famille canadienne-française, est la seule romancière inscrite dans la bibliographie du Québec entre 1840 - 1869 qui était confortable avec les deux cultures canadiennes. Elle a commencé fort jeune à écrire des romans sur la culture française en anglais avant de les faire traduire en français pour la presse francophone.

Laure Conan, de son vrai nom Félicité Angers, était la première femme écrivain du Québec. Dans son chef d'œuvre, *Angeline de Montbrun*, un roman psychologique, le thème principal était celui de la souffrance.

⁵ Micheline Dumont et al, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Québec, Le Collectif Clio, 1991, pg 242

Angeline brise les fiançailles à la suite de la mort de son père et d'un accident qui l'a défigurée ; ce détachement lui fait découvrir le vide de la vie.

Bien que l'Inde ait une histoire des civilisations anciennes comme Harappa et Mohenjodaro et des sociétés matrilineaires, surtout dans le sud, il n'a existé aucun écrit authentique féminin avant JC. A cette époque-là, plusieurs écrivaines sont connues pour leurs chansons, leurs histoires courtes (nouvelles) et leurs petites pièces de théâtre. On croit aussi que ce sont des femmes qui ont introduit la tradition des fables. Mais l'écriture des femmes a été sous-estimée par la société patriarcale parce que leur écriture était basée sur leur propre expérience. Donc, au cours du dix-huitième siècle, c'était leur choix de thème qui les a conduites à leur décadence.

Dans la société védique, la femme était traitée comme amie et collègue, elle était instruite dans le Gurukula et ne suivait pas le système de purdah. Dans la pièce "Abhigyanam Shakuntalam" de Kalidasa, les filles, qui aident la princesse Shakuntala, ne couvraient pas leurs visages en parlant à Dushyanta, le roi à qui Shakuntala s'était mariée. Les femmes ont aussi participé à des cérémonies religieuses et à l'administration de l'état. Il existe des preuves dans l'antiquité qui suggèrent qu'une femme a détruit des royaumes. Par exemple, Ved Vyas du *Mahabharata* raconte l'histoire de la chute des Kauravas, humiliés par Draupadi.

Toujours dans la période védique, les femmes ont joué un rôle très actif dans tous les domaines de la vie. Elles ont participé à la guerre, exprimé leur opinion politique. Dans l'ère post-védique, la position des femmes a subi des changements. Les femmes ont perdu leur droit politique et leur

participation dans la vie publique est devenue minimum. L'émergence du premier corps de femmes poètes pourrait être attribuée à l'avènement du bouddhisme. Le recours religieux était la seule sortie pour les femmes qui étaient frustrées par leur vie et qui étaient confinées à la maison. Ces femmes ont choisi de rejoindre le Sangha bouddhiste (communauté religieuse) dans une tentative de rompre la tradition sociale du mariage.

Entre 100 et 250 après J.-C., les poètes de la dynastie Sangama ont traité les thèmes qui se rapportaient au corps féminin. Au douzième siècle, la poète kannada, qui était aussi une rebelle et une mystique, Akkamadevi, a contesté la domination patriarcale. La gloire de l'Islam, non seulement comme une religion, mais aussi comme l'encadrement de la dynastie moghole qui régna l'Inde pendant près de trois siècles, a examiné de nouvelles expériences des femmes dans leur écriture. La princesse Gul Badan Begum a écrit en persan « *Humayun Nama* », le premier roman-biographie de Humayun, l'un des plus puissants rois de l'Inde. Traditionnellement, les femmes qui avaient accès à l'enseignement et à la littérature étaient les courtisanes. En 1730, Muddupalini, une courtisane dans le royaume de Tanjore, a composé *Radhika Santwanam*, un poème en telougou, sur le lien de Radha et de Krishna. Selon K. Lalita,⁶ aucun autre poète, homme ou femme, n'avait décrit une femme prenant l'initiative de relation sexuelle.

Malgré la place occupée par la femme tout au long de l'histoire littéraire indienne, la société est traditionnellement patrilinéaire. Dans l'hindouisme orthodoxe, c'est au fils que revient d'accomplir certains rites

⁶ Suzie Tharu, K.Lalita, *Women Writing in India: 600 B.C. to the Present*, Feminist Press, 1993 pg. 8.

majeurs. La femme indienne est, donc, créée à participer aux tâches ménagères. La scolarisation des filles est en retard par rapport à celle des garçons. La jeune femme est toujours soumise à son mari et à sa belle-mère auxquels elle doit l'obéissance. La dépendance morale et financière aux hommes rend la vie des femmes particulièrement difficile. Un exemple très frappant est la négligence des petites filles par rapport à leurs frères qu'il s'agisse de leur accès à la nourriture, aux services sanitaires et à l'éducation.

C. LA FEMME ET SON ECRITURE AU VINGTIEME

SIECLE

Le vingtième siècle est une période très mouvementée, qui a vu de nombreux conflits et où les découvertes scientifiques se sont succédés à un rythme particulièrement rapide. Ce qui a surtout marqué le siècle, c'est l'arrivée de la femme au marché du travail et au droit de vote, phénomène dû en grande partie à la Deuxième Guerre mondiale. Ce siècle est aussi marqué par la diversité et l'on est frappé de constater que des courants les plus audacieux, en art comme en littérature, y ont pris naissance. Tandis que certaines écrivaines perpétuent des traditions ancestrales, d'autres, entraînées par l'accélération de l'histoire, s'établissent une coexistence instable et créent une révolution perpétuelle par leurs œuvres.

L'influence de l'Europe sur les pensées québécoises est indéniable. Voyons comment les littératures française et anglaise ont joué un rôle important dans le paysage littéraire du Québec.

La littérature de la France, d'avant 1914 est tributaire du dix-neuvième siècle. Dès 1900, plusieurs jeunes femmes contribuent à la revanche poétique de la vie et du sentiment. La plus significative de ces poétesses était Anna de Noailles, qui a sans cesse repris les thèmes des grandes passions et de profondes amitiés.

La période de l'entre- deux- guerres se caractérise par l'essor des romans plus sentimentaux. Avec le roman- fleuve on observe l'émergence d'un humanisme moderne. Tous les aspects et tous les problèmes de l'amour

se trouvent dans les romans de cette période, surtout dans ceux de Colette, poète et romancière représentative de cette période.

Dès les années 1940, le roman est marqué par les événements, par l'expérience surréaliste et psychologique, par des doctrines philosophiques nouvelles et par le cinéma. Il s'agit aussi d'un temps d'angoisse, de révolte et de lucidité exigeante, réalisé par la remise en question des structures et des genres. Ainsi on parle d'antiroman, d'anti théâtre ou d'alittérature. « Il s'agit, écrit Jean- Paul Sartre, de contester le roman par lui-même, d'écrire le roman d'un roman qui ne se fait pas, qui ne peut pas se faire. »⁷ Le nouveau roman ne se présente pas comme un exposé ou une relation linéaire, mais comme une recherche. L'écrivaine la plus importante de cette période, Simone de Beauvoir consacre une volumineuse étude à la condition de la femme dans laquelle la pénétration psychologique se manifeste et elle devient ainsi un précurseur du mouvement féministe. On voit aussi un kaléidoscope d'écrivaines qui s'imposent avec une incontestable maîtrise des concepts psychologiques. On doit, pourtant, reconnaître deux femmes de naissance belge mais écrivaines naturalisées françaises : Marguerite Yourcenar et Françoise Mallet- Joris.

Les événements de mai 1968 ont marqué un changement révolutionnaire dans l'éducation, la famille et la littérature. Dans le théâtre, la conception de «création collective» développée par Ariane Mnouchkine au «Théâtre du Soleil» a refusé la catégorisation en écrivains, en acteurs et en réalisateurs: l'objectif étant d'une collaboration totale, pour des points de vue

⁷ André Gide, *Les Faux- Monnayeurs*, pg 285

multiples, pour l'élimination de la séparation entre les acteurs et le public, et enfin pour laisser le public rechercher sa propre vérité.

En Angleterre, la littérature du vingtième siècle peut être divisée en deux phases: le modernisme et le postmodernisme. Ces deux phases ont été inspirées par, et ont contribué, à leur tour, à des changements sociaux et à l'évolution de la philosophie, de la psychologie, de l'anthropologie et les sciences. Le mouvement moderniste a commencé vers 1910, alors que leurs prédécesseurs étaient heureux de répondre au goût de la classe moyenne ordinaire, les modernistes ont travaillé plus intellectuellement. Après la première guerre mondiale, parmi les écrivaines importantes, on trouve Virginia Woolf, une féministe, et une innovatrice importante de la technique du « stream of consciousness ». La période après la seconde guerre mondiale est connue pour le post-modernisme qui a de nombreuses interprétations dans le contexte mondial. Mais globalement, le postmodernisme dans la littérature anglaise peut être défini comme la tentative des écrivains, hommes et femmes, d'adopter une intertextualité consciente tirant sur le pastiche et qui nie la régularité formelle de l'auteur et du genre.

C. 1. MOUVEMENTS ET STRATEGIES DE L'ECRITURE AU FEMININ

Au cours des trois dernières décennies, le mouvement féministe a gagné l'importance en Grande-Bretagne, en France et en Amérique. Ce mouvement est le résultat de la croyance fondamentale que le sexe est la catégorie d'organisation de l'expérience humaine et de la création des connaissances. L'homme et la femme ont des perceptions différentes des expériences du même événement. Le point de vue masculin a dominé les champs de la connaissance qui en a fait un discours patriarcal. Comme Madeleine Ouellette-Michalska souligne, le concept hiérarchique de la différence-soi / autre, même / différence, présence / absence, subsume d'autres ensembles de différences logiques et exclut donc le féminin. Ainsi, le féminisme remet en question les relations du pouvoir inhérent à l'articulation de la différence et ainsi détermine d'autres modèles. Il cherche une formation autonome de la connaissance qui peut être considérée comme une alternative et égale au discours masculin.

Elaine Showalter a inventé le terme « gynocritique » pour décrire l'intérêt croissant des critiques qui analysent l'expérience des femmes dans la littérature. Les traditions divergentes qui façonnent la critique littéraire écrite par les féministes françaises se retrouvent dans la critique du Québec. Les études féministes se sont chargées de la double tâche d'une part de déconstruire des paradigmes culturels masculins et d'autre part de reconstruire un point de vue féminin dans un effort de changer la tradition qui a écarté les femmes et les a réduit au silence. Auparavant, la littérature a

décrit les femmes dans des rôles sexuels stéréotypes, maintenant l'écriture des femmes reflètent leur «vrai» monde et leurs expériences réelles. Érigé jusque là en tant mâle, la femme, par conséquent, ne pouvait à la fois écrire et rester féminine sans transgresser les normes établies par l'autorité patriarcale. Ainsi, elle était confrontée à un double fardeau. Elle doit faire face aux mythes de la créativité tout en travaillant au delà de l'idéal du mythe de l'«éternel féminin».

Le paysage littéraire s'est maintenant transformé par l'émergence d'une approche iconoclaste avec un regard de femme dans la lecture et depuis toujours le roman est un domaine féminin. On voit la revendication du roman féminin car on voit l'absence de la continuité entre les générations d'auteurs. Jusqu'à récemment les femmes, qui voulaient écrire manquaient de modèles. Les outils de la critique au féminin moderne permettent d'analyser plusieurs thèmes et de mettre en lumière les problèmes latents de l'histoire littéraire québécoise.

Au Québec, la situation de la femme reste la même qu'auparavant. La mère de famille enseigne à sa petite fille très tôt les rudiments du travail domestique. Les premières années de la vie de la petite fille lui servent à s'initier à son rôle de femme. Le déclenchement de la deuxième guerre mondiale a provoqué une crise nationale au Canada car les Canadiens de langue française ne s'identifiaient ni à la France ni à l'Angleterre. Dans la sphère féminine, des changements se produisirent entre 1940 et 1965. Ces changements, dus aux deux guerres mondiales, ont mis en lumière l'impasse où se retrouvaient toutes les femmes. En effet, alors que chacun s'attendait à ce que les femmes reprennent leur rôle traditionnel à la fin de la guerre, une

nouvelle image de femme s'imposait : la femme carriériste. Cette période a donc constitué une transition significative pour les femmes. Vers 1940, la contraception devient une réalité et la chute de la natalité persiste de sorte que les québécoises n'auront plus que trois enfants. Mais le mythe des familles nombreuses continuera pour plusieurs années à venir. Après la guerre, tout le monde considère que le mariage et la famille sont les lieux les plus sûrs pour se protéger de tous les problèmes. Le 'beau métier de femme' est devenu une occupation très sophistiquée. L'idéal de la femme-mère-de-famille, heureuse de s'épanouir au milieu de ses enfants, se retrouve partout : magazines, publicité, télévision, cinéma etc. L'état pénètre, mais de façon indirecte, dans le domaine familial par l'éducation, la santé, et l'assistance sociale, jusque-là sous contrôle clérical. Les curés, eux aussi, au discours traditionnel, invitent les femmes à rester à la maison.

En Inde, le féminisme se définit comme:

« An awareness of women's oppression and exploitation in society, at work and within the family, and conscious action by women and men to change this situation. »⁸

L'entrée dans la modernité, pour les Indiens, a été introduite par la colonisation anglaise et de nombreuses idées et d'institutions comme le nationalisme, le socialisme, le féminisme ont été associées avec elle. Bien que les exploitations, les privations et les oppressions subies par les femmes soient presque identiques dans les deux pays, la situation en Inde est tout à fait différente. La société indienne a toujours été hiérarchique. Les hiérarchies qui

⁸ Kamala Bhasin and Nighat Said Khan, "Some Questions on Feminism and its Relevance in South Asia", en Maitrayee Chaudhuri, "Feminism in India", Kali for Women and Women Unlimited, 2006, pg 4.

existent dans la famille (de l'âge, du sexe, de la position ordinale) ou dans la communauté (de la caste, de la lignée, de la richesse, de la profession) ont été maintenues et intégrées par une combinaison complexe de la tradition, de la fonctionnalité et de la croyance religieuse. Le concept d'égalité comme un corrélat de la notion de la liberté individuelle, est étranger à la société indienne. Il a d'abord été introduit dans la culture indienne par l'éducation occidentale au début du dix-neuvième siècle. Cette influence occidentale a inspiré les gens à réfléchir sur leurs propres systèmes de valeurs. Cette introspection suscitait un fort mouvement de réforme sociale. Les Européens ont encouragé les Indiens de réfléchir sur leur propre culture à fin de la réformer. Au dix-neuvième siècle, les gens comme Raja Rammohan Roy, Annie Besant et Dayananda Saraswati ont pris charge de reformer la société afin de rétablir l'hindouisme à son ancienne gloire et ont travaillé à l'amélioration du statut des femmes en encourageant l'abolition de Sati, l'infanticide, et le remariage des veuves pour en nommer quelques-uns.

Même, Gandhiji a reconnu la puissance morale de la femme indienne qui est à la fois pure, douce, mais stable et persistante et qu'il a nommée comme 'Stree Shakti' et l'a encouragée de participer dans la lutte contre les anglais.

«I would love to find that my future army contained a vast preponderance of women over men. If the fight came, I should then approach

it with much greater confidence than if men predominated. I would dread the latter's violence. Women would be my guarantee against such an outbreak. »⁹

Mais des débats sur le féminisme à l'occident ont beaucoup influencé les femmes indiennes ainsi que leur écriture. Mais la plupart des femmes n'ont pas voulu être reconnues comme des féministes. En 1930, le discours présidentiel de Sarojini Naidu à Bombay dans le All India Women's Conference met l'accent sur deux thèmes importants. Elle souligne qu'elle n'est pas féministe car « to be a feminist is to acknowledge that one's life has been repressed. The demand for granting preferential treatment to woman is an admission on her part of her inferiority and there has been no need for such a thing in India as the women have always been on the side of men in Council and in the fields of battle. »¹⁰

Un demi-siècle plus tard, le Premier ministre, Indira Gandhi, a exprimé les mêmes craintes sur les notions occidentales de la liberté et elle a exigé l'amalgame de la femme indienne avec la culture indienne et ainsi créer sa propre identité.

En Inde, la femme a théoriquement toujours bénéficié d'un statut égal aux hommes. Mais, en réalité qu'en est-il pour les femmes ? Le viol est un problème majeur en Inde, suivi par d'autres causes de l'oppression des femmes, les mêmes problèmes dans le monde entier, tels que les conditions de travail, la représentation dans les médias, le harcèlement moral et sexuel etc.

⁹ Gandhi M.K., *Women and Social Injustice*, dans H.C. Upadhyaya, *Status of Women in India*, vol 1, New Delhi, AnmolPublications, 1991, pg52

¹⁰ Maitreyee Chaudhuri, « *Feminism in India*, New Delhi, Kali for Women and Women Unlimited, 2004 pg. XX

En fait, l'histoire indienne révèle une expérience qui est presque au contraire. La littérature de cette période reflète aussi ces préoccupations féminines.

Mme Ghoshal était probablement la première écrivaine dans la langue bengalie dont les romans ont été traduits en anglais. Mais Toru Dutt a été, à bien des égards, une pionnière de la littérature indienne en anglais. Elle a bien utilisé les trois langues qu'elle maîtrisait – le français, l'anglais et le sanscrit et sa créativité a abouti à une anthologie de la traduction en anglais de poèmes français. Cornelia Sorabji (1870-1954), avocate et auteure, dans ses romans, a décrit la vie des femmes propriétaires qui vivaient dans le purdah. Née dans une famille parsie-chrétienne, elle est influencée par les trois cultures -anglaise, indienne et parsie. Elle s'adresse aux problèmes du colonialisme, et aux questions d'identité qui appartiennent à la mixité raciale, religieuse et culturelle.

L'écriture féminine a aujourd'hui une pertinence et une validité car les femmes représentent, d'abord, la moitié de l'humanité, en plus, elles ont un rôle particulier dans la parenté, le mariage et la procréation. Leur écriture a également aidé à exprimer l'idée d'une femme telle qu'elle est et à travers de leur écriture à changer le concept de l'homme qui était omniprésent. Une étude de l'écriture à travers de leur culture va nous aider à définir le rôle des femmes dans la société d'aujourd'hui. La plupart des cultures définissent le rôle des femmes à travers leur corps et leur comportement, la menstruation et la puberté, la chasteté et le mariage, la faculté et le pouvoir féminins liés à la procréation. Mais la tendance de l'écriture féminine a beaucoup changé, alors qu'auparavant elle a été centrée sur l'expression des problèmes typiquement féminines, maintenant elle se tourne vers l'affirmation et la redéfinition de

leurs pensées. Showalter définit trois phases de l'écriture au féminin:

1. période féminine (1840 - 1880) où les écrivains- femmes imitaient des modèles masculins
2. période féministe (1880 - 1920) où les femmes ont contesté ces modèles et leurs valeurs
3. période femelle (1920) où les femmes préconisent leurs propres perceptions.

Paradoxalement, malgré les changements idéologiques et institutionnels, la corvée de travail d'une femme traditionnelle est restée la même. La raison principale est que le modèle de développement a été imposé aux structures sociales qui existaient déjà, et qui étaient défavorables aux femmes. Ce sentiment d'impuissance oblige les femmes à demander de l'aide aux organismes sociaux, et aux autorités gouvernementales auprès des groupes de femmes. Ainsi, face aux difficultés, le féminisme est né globalement et a influencé le choix des thèmes dans l'écriture féminine.

C.1.A. DES CHANGEMENTS POLITIQUES ET SOCIAUX

La femme peut être définie comme un être humain en quête de valeurs, indispensables pour la structure économique et sociale de la société. C'est la société, qui donne le statut de l'existence des individus et l'asservissement de la femme, lui donne la position de «l'autre». Cette condition n'est pas déterminée seulement par la physiologie mais aussi par l'environnement dans lequel elle développe. La vie cherche à s'exprimer par le comportement de l'individu et aussi par le biais du groupe.

En Inde, qui est une société patriarcale, des coutumes comme la polygamie, le purdah, les lois d'héritage, le sacrifice de soi-même et le veuvage ont tous contribué à la chute de la femme. On donne l'importance au fils qui prend part dans les activités de la famille, soit religieuses soit économiques. Les Anglais ont apporté de grands changements dans le système des valeurs traditionnelles et dans l'ordre rituel de la société indienne. L'importance de l'éducation des femmes, l'une des meilleures réformes introduites par les anglais, et propagée par les gens comme Raja Rammohan Roy et Annie Besant, s'est engagée à améliorer le statut des femmes. Après l'indépendance, on a estimé que des lois et des programmes axés contre les fléaux sociaux, permettraient d'assurer l'égalité entre les sexes. L'une des avenues importantes était l'éducation qui est une voie de la mobilité sociale ascendante. L'éducation des femmes a permis l'accès à l'emploi et dans ce contexte, les femmes rurales seront en position désavantageuses car cela signifierait la migration vers les villes. Avec l'industrialisation rapide et l'urbanisation, les valeurs traditionnelles entrent en conflit avec les nouvelles. Avant l'Inde n'avait que considéré la femme que

comme une partie de la famille ou d'un groupe en tant que filles, épouses et mères, et pas comme un individu ayant sa propre identité avec ses propres droits. Mais le Comité sur le Statut de la femme déclare que toutes les femmes adultes, quel que soit sa position sociale, fonctionneront en tant que citoyen et comme partenaire dans la tâche d'édification de la nation. ¹¹ Selon le University Education Commission: "if general education had to be limited to men or women, that opportunity should be given to women, for then it would most surely be passed on to the next generation."¹²

Au Québec, être une femme n'a pas du tout la même signification en 1990 qu'en 1960. Pourtant, d'un point de vue biologique rien n'a changé. C'est donc le concept qui a connu des transformations : la femme s'est en partie dégagée de certaines contraintes attribuées à son sexe par l'idéologie patriarcale. Au cours des années 1960, les réformes de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement étaient bénéfiques au statut de la femme dans la société. La société québécoise est passée d'une conception figée, extrêmement normée à une nouvelle configuration de l'être sexué. Maintenant leur statut à l'école est le même que celui des garçons, ce qui est toujours le cas dans la famille. L'éducation apparaît comme la meilleure stratégie d'accès à l'autonomie financière. Presque toutes les jeunes filles travaillent avant leur mariage ; et cela dans toutes les classes sociales. Bien que le mouvement d'émancipation des femmes soit entrainé au moment de la rédaction du rapport, ainsi qu'on peut le constater, les mœurs continuent à se transformer.

¹¹ L'Inde, Ministère de l'éducation et de la Prévoyance sociale, *Vers l'égalité*. Rapport du Comité sur la Condition de la femme en Inde, Delhi, 1975, Pg07

¹² Putali Krishna Murthy, *The Changing Conditions of Women in Andhra: from the middle of the 19th century to the middle of the 20th century*, Hyderabad, 1980, p.27.

Si auparavant, les femmes envisageaient une carrière uniquement après la famille fondée, beaucoup d'entre elles, aujourd'hui, préfèrent retarder la maternité pour d'abord s'implanter dans le marché du travail et initier un parcours professionnel. Le rapport Parent se montre sensible au statut particulier de la femme et tient compte de « l'évolution des idées ».

Le rapport note :

« Notre milieu, ouvert à ce nouvel état de choses, doit chercher à favoriser les études des femmes adultes et nous souhaitons que, tenant compte des obligations particulières de la plupart des femmes, se multiplient les formules propices à leur formation professionnelle et à leur culture.¹³

¹³ Parent, II, 1965 :325, paragraphe 474 ,

C.1.B. LA CRITIQUE DES STRUCTURES SOCIALES ET PATRIARCALES

Le patriarcat, d'abord est synonyme de pouvoir et d'autorité. Le mot « Patria » peut étirer son sens et peut se rapporter au pays car Aristote considère le « polis » comme le plus souverain et le plus parfait de toutes les associations et il définit le ménage comme «l'autre». Les racines du patriarcat se trouvent dans les mythes de la création. Le rapport entre le créateur et la créature se situe dans le pouvoir de l'homme et dans la subordination de la femme. Ainsi le patriarcat représente une institution, un état d'esprit, une pratique, l'hégémonie donc un oppresseur. Le niveau d'oppression peut différer, mais la différenciation entre les sexes continue dans presque toutes les sociétés.

Dans son livre, « The First Sex » (1971), Elisabeth Gould Davis affirme qu'au début, la société humaine a été matriarcale caractérisée par le pacifisme et la démocratie, dont la civilisation a atteint le niveau le plus élevé, mais malheureusement elle a connu son chute à la suite de la «révolution patriarcale». Le patriarcat a introduit un nouveau système de société fondée sur les droits de propriété plutôt que sur des droits de l'homme, adorant la divinité masculine au lieu de la déesse-mère. Pourtant les anthropologues féministes ont critiqué la constatation de Gould Davis.

Comme les hommes et les femmes sont passés d'une phase à l'autre, de nomades à l'agrarie, à l'industrialisme au capitalisme, le patriarcat est devenu de plus en plus stricte. Par conséquent, l'espace de la femme ainsi que celle de toutes les catégories sont marginalisées. Le point de vue

androcentrique, qui privilégie un sexe à l'autre, a empêché le développement holistique et s'est répandu dans tous les domaines de la vie: dans le mythe, la culture, les pratiques religieuses, les quêtes philosophiques et épistémologiques, les constructions socio-économiques, l'histoire et l'art et surtout dans la langue : un outil important pour notre communication.

Les critiques féministes ont contesté cette inégalité, mais personne n'a réussi à franchir l'expression de la dualité, surtout de la langue qui existe dans la plupart des sociétés primitives. Comme le souligne Beauvoir l'altérité est une catégorie fondamentale de la pensée humaine. Lorsque l'idée de soi est construite, l'ego demande la réciprocité. Ainsi, l'homme définit la femme pas comme un individu, mais par rapport à lui. Cette fixité de la norme est l'une des manifestations des valeurs patriarcales. Lorsque la femme questionne le pouvoir du mâle, elle conteste sa supériorité. La culture et l'intégrisme sont enracinés dans la société qui cherche à circonscrire le rôle social de la femme, à prescrire le code vestimentaire et à contrôler son corps. C'est sur cette base que la ségrégation et le purdah sont pratiquées, le sang de la femme est considéré comme impur, son rôle dans la procréation est sous-estimé, et ses tâches sont décrites comme domestiques. L'image romantique de la femme s'implique dans l'environnement socioculturel qui construit une notion d'héroïsme des femmes et qui se repose sur le sacrifice et l'abnégation. Les contes et les épopées populaires donnent des exemples de comment les femmes ont été abandonnées ou bien pas protégées soit en raison de la tournure des événements, soit à cause du rejet, de la persécution ou de l'autorité masculines.

Le féminisme exige donc de reconstituer des «valeurs» qui doivent être enracinées pour le respect de soi et de l'autre. Gayatri Spivak définit le féminisme comme l'effacement des frontières entre l'espace public et privé.

C.1.C. LE DEFI DES DICHOTOMIES TRADITIONNELLES

Le principe fondamental de la différence des sexes réside dans l'opposition qui se reflète dans les représentations corporelles, symboliques, imaginaires, sociales, etc. L'idéologie des religions n'ont pas aidé à améliorer la condition de la femme. Sauf, à l'Orient, surtout en Inde, les textes en sanscrit racontent les noms de divinités avec leur épouse comme Laxmi-Narayan, Sita-Ram, Mitra-Varun, qui montrent peut-être l'égalité de ces deux classes. La religion chrétienne, au joug de l'église, a honoré la femme comme « Mère Vierge » mais les testaments, l'ancien et le nouveau, l'ont subordonnée. « Comme l'Eglise est soumise au Christ, ainsi soit soumises en toutes choses les femmes à leur mari. »¹⁴

L'idéologie patriarcale a ainsi assimilé le masculin à l'homme et le féminin à la femme. La seule occasion pour la femme de s'extraire du système est de s'émanciper du père ou du mari auquel elle est subordonnée. Dans un tel contexte, la seule possibilité d'émancipation réside dans deux facteurs étroitement liés : de l'argent et de l'éducation, ainsi que le prônait Virginia Woolf.

Au Québec, les reformes sociales ont été portées par le souffle de la Révolution Tranquille. Bourdieu rappelle que, dans la plupart des sociétés, la liaison matrimoniale apparaît comme un des instruments pour assurer la reproduction du capital social et du capital symbolique tout en sauvegardant l'économie, la femme étant chargée de la conservation du capital familial. Ces transformations sociales sont perçues différemment selon les récepteurs.

¹⁴ Deuxième Sexe Tome1, Paris, Gallimard, 1976, Pg244

Dominée auparavant par les hommes et le principe masculin, maintenant la société intègre de plus en plus les femmes et le principe féminin. Dire que la société se féminise suggère que le principe masculin s'efface au profit du principe féminin. Ceux qui utilisent ce terme veulent pourtant désigner la progression des femmes. D'autres préfèrent parler de « neutralisation » sexuelle ou d'androgynisation de la société. Ceci signifierait que tous les membres de la société neutralisent leurs attributs sexuels et les principes qui les animent au profit d'une indifférenciation sexuelle. Ceux et celles qui se posent en observateurs du sexe/genre peuvent voir qu'il s'agit de mixisation, c'est-à-dire d'une bisexualisation progressive de la société à la suite de la monosexualité masculine hégémonique qui l'a longtemps caractérisée. Le postmoderne apparaît donc comme se rapprochant de la mixité et non pas du féminin. L'émergence des femmes dans le champ littéraire n'est que la répercussion de leur émergence en nombre dans la sphère sociale.

C.1.D. CONCEPT DE LA CREATIVITE ET DE LA CREATION

La division des sexes est un fait biologique qui se manifeste à la fois dans la nominalisation et au visage extérieur. Bien que les femmes constituent numériquement la moitié de la race humaine, elles ont été obligées d'occuper une position secondaire depuis l'ère patriarcale. La croyance traditionnelle est que l'homme est le fournisseur et la femme est essentiellement inférieure dont la fonction principale est la reproduction. Ainsi, la femme a été faite pour des tâches domestiques qui ont assuré la domination de l'homme, car les travaux ménagers l'a mise dans l'insignifiance par rapport à l'homme qui fait le travail productif. Ainsi, l'autorité maternelle a donné lieu à l'autorité paternelle qui a abouti à la soumission de la femme. Cependant leur dépendance sur l'homme n'est ni une conséquence de l'événement historique ni d'un changement social.

Aujourd'hui, les mythes biologiques ont été éclatés car les femmes ont brillé dans tous les domaines de travail y compris les sports comme l'athlétisme. Comme le dit Simone de Beauvoir : "On ne naît pas femme, on la devient." ¹⁵ et le valorise Ashley Montague : « the male's drive in work and achievement may actually be the consequence of his recognition of his biological inferiority with respect to the female's creative capacity to conceive and create human beings. »¹⁶

En gardant les moyens de vivre exclusivement comme une prérogative masculine, les hommes ont inconsciemment ou consciemment pu s'assurer

¹⁵ Simone de Beauvoir, « Le Deuxième Sexe, Tome II, Paris, Gallimard, 1976 pg 13

¹⁶ H.C. Upadhyaya, Status of Women in India, vol. 1, New Delhi, Anmol Publications, 1991, pg 29

qu'ils sont les gardiens de la famille, les colonnes de la société et les garants de la race. Catherine MacKinnon soutient que la domination des femmes est sexualisé. «Homme et femme sont créés par l'érotisation de la domination et de la soumission. La différence homme / femme et la dynamique de domination / soumission se définissent mutuellement. »¹⁷

L'allocation des responsabilités aux femmes de l'éducation des enfants, défend Margaret Polatnick, n'est pas le destin sacré naturel, mais c'est plutôt une politique sociale qui soutient la domination masculine dans la société et dans la famille. La position inférieure de la femme, selon elle, est due à l'épanouissement culturel et à des facteurs psychologiques. L'homme ne veut pas la responsabilité des enfants car on doit consacrer beaucoup de temps à leurs soins et c'est pourquoi il les attribue aux femmes. Le fonctionnement de la femme, comme éleveur d'enfant, renforce sa position subalterne. Les femmes, quant à elles, ont souligné le rôle important de la mère, en particulier comme un instructeur moral et comme un éducateur primaire, pour renforcer leur autorité sur leur enfant. Elles ont également utilisé leur rôle de mère pour justifier leur écriture.

¹⁷ Toward a Feminist theory of the State, MacKinnon C, pg 113

C.1.E.LE DEBAT SUR LE MATERNAGE

Les féministes ont démontré les différences entre l'homme et la femme et la manière dont la société a créé ces différences. La déclaration de Freud que la pensée des hommes dépend sur la notion de justice alors que la morale des femmes est plus relationnelle et concentrée autour d'une éthique des responsabilités, a abouti à une recherche sur l'attitude morale des femmes. Carol Gilligan dans son livre, "In a Different Voice", déclare que les femmes ont un sens différent du terme « moral ». Son étude est basée principalement sur les points de vue des femmes qui ont décidé de se faire avorter. Elle a observé que ces femmes dépendaient des autres pour leur identité et elles ont une tendance à interpréter le contexte dans lequel elles sont faites. Gilligan souligne toutefois que l'expérience des hommes et des femmes et les relations entre les sexes dépendent des facteurs sociaux et du facteur reproductif. D'après des critiques, l'idée de Gilligan est seulement une stratégie qui a été développée pour la ruine de la société dominée par les hommes car quand elle renforce l'idée d'une séparation entre les sexes, elle entrave la quête de la femme pour l'égalité. Pour Seyla Benhabib, le travail de Gilligan a mis en évidence la façon dont les femmes ont été aliénées par le mâle et ainsi ont posé des choix moraux.

Bien que certaines féministes suggèrent que les différences biologiques conduisent à de divers points de vue moraux, d'autres soulignent que l'un des enjeux majeurs est le rôle des femmes en tant que mères. La capacité des femmes de donner naissance à des enfants a une certaine influence sur leur position sociale. D'après Firestone, le maternage est non seulement la reproduction biologique, mais il dépend d'un ensemble

d'attitudes, de valeurs et de compétences qui l'accompagnent. Il est, ainsi, le plus important aspect de la différence entre les hommes et les femmes. Pour certains féministes, la reproduction et la maternité font partie de l'oppression tandis que pour d'autres, la maternité est l'un des grands plaisirs d'être une femme. Il est donc important de protéger cette expérience du contrôle des hommes pour en faire une expérience positive des femmes. Shulamith Firestone soutient que le seul moyen de libérer la femme est de la délivrer du fardeau de la reproduction grâce à de nouvelles technologies scientifiques. Ainsi, l'oppression biologique des femmes, leur capacité de reproduction et leur faible état physique, remontent au-delà de l'histoire et les font proche aux animaux. Firestone croit que la famille nucléaire doit se dissoudre, et des enfants doivent être élevés par des adultes qui doivent être employés pour élever des enfants pour une période de temps limitée.

Adrienne Rich pense que ce sont les médicaments et la technologie de reproduction, contrôlés par les hommes, qui sont les causes importantes de l'oppression. Elle critique l'idéologie de la famille nucléaire qui a été initiée par les hommes pour assurer la possession de leurs épouses et de leurs enfants. Cette idée est pareille au système de famille intergénérationnelle qui existait en Inde depuis longtemps.

Nancy Chodorow, dans son livre, *The Reproduction of Mothering* (1978), soutient que le désir d'être mère fait partie du désir d'être «féminine» ce que les filles apprennent dès leur enfance. La division du travail, sexuelle et familiale, dans lequel le maternage fait partie, et leur participation dans les relations interpersonnelles et affectives aboutissent à une répartition des capacités psychologiques chez les filles et les fils. Le

maternage commence par la relation mère / enfant dans la phase du développement préœdipienne. La fille s'identifie avec sa mère, tandis que le fils éprouve le sentiment de rompre les liens avec sa mère. Mais si, les deux, l'homme et la femme prennent charge des enfants, les deux parents en profiteraient et les hommes seraient plus liés aux autres et les femmes seraient plus autonomes. Cette solution de partage des rôles est semblable à l'argument de « ethics of care » de Gilligan.

La beauté de la culture indienne réside dans sa tradition séculaire à propos du système familial. Il s'agit d'un système dans lequel tous les membres de la famille intergénérationnelle vivent sous un même toit. L'homme, le plus âgé, devient le chef de la famille. La discipline et les mœurs sont les deux facteurs les plus importants, inculqués aux membres de la famille dès leur enfance, Selon Adrienne Rich, avec ce type de foyer, les enfants développeront des liens non seulement avec leurs parents mais aussi seraient plus proches aux personnes de leur choix, quel que soit leur âge et leur sexe. Ces nouvelles relations conduiraient à plus de loisirs pour la femme. Mais aujourd'hui, ce système disparaît lentement et donne place à la famille nucléaire qui pourrait être le résultat de la mondialisation et le surpeuplement.

Au seuil du féminisme de la seconde vague, l'accent était sur la manière dont les femmes peuvent prendre contrôle de leur corps et éviter le fardeau de la reproduction grâce à l'avortement et l'utilisation de la contraception. Peu d'attention a été accordée au processus de la grossesse, l'accouchement et l'état de la maternité. La maternité, par conséquent, a été prise par deux paradigmes: d'une part par la technologie scientifique et de

l'autre part par les efforts des féministes qui voulaient que les femmes prennent charge de leur propre corps.

Janice Raymond soutient que les nouvelles technologies de reproduction sont les moyens de supprimer et de contrôler la reproduction. Gena Corea dans son livre, "*The Machine Mother*" réclame que la nouvelle technologie divise les fonctions de la maternité, réduit le pouvoir des femmes. Elle pose aussi des risques de la santé grâce à l'utilisation des médicaments et des hormones et elle aussi crée des contraintes sociales aux femmes infertiles. Mais en Inde, malgré le fait que les tests prénataux sont interdits, l'infanticide des filles et le feticide sont encore en existence, pourtant ils ne sont pas souvent signalés. Ce thème du maternage et le rôle de la femme vis-à-vis sa fille sera traitée plus en détail dans les chapitres suivants.

Pour conclure, on pourrait dire qu'au cours des quatre dernières décennies, un mouvement vigoureux et collectif s'est développé pour aider des femmes, qui s'est basé surtout sur la gynécologie et l'obstétrique. Des femmes réclamant du pouvoir décisif sur leur vie reproductive, sur leur droit à avoir des relations sexuelles, à séparer la sexualité de la procréation et à prendre charge de leurs capacités procréatrices. La première championne du concept de la contraception, Margaret Sanger, remarque que dans la première moitié du XXe siècle, de nombreuses femmes réclament qu'elles veulent être physiquement intimes à leur mari, sans la crainte de la grossesse, mais aucune n'a refusé la maternité tout à fait.

L'histoire du XX siècle nous montre quatre ou cinq mouvements remarquables à propos des femmes. Le premier était la

révolution sexuelle des années soixante, la «pilule » était censé libérer les femmes de la crainte de la grossesse et, les rendrait sexuellement égales aux hommes. Mais les dispositifs patriarcaux avaient non seulement des effets secondaires meurtriers, mais ils ont conduit à une libéralisation des attitudes sexuelles, à une augmentation du taux de divorce et à la manifestation de la famille nucléaire. Les mouvements de l'écologie et le contrôle des naissances ont également pour but d'évoquer la culpabilité des femmes qui voulaient devenir des mères biologiques. Pourtant, d'après les Noirs et les musulmans, le contrôle des naissances et l'avortement sont considérées comme génocidaires.

L'étape suivante est le mode «féminin » de la connaissance associée à l'intuition, la spiritualité, et à la poésie et annonce le mystère de l'androgynie qui reste insaisissable et abstraite. Toutefois, Caroline Heilbrun, dans son livre « *Toward a Recognition of Androgyny* », fait valoir qu'un mouvement androgyne sous-jacent traverse l'humanisme occidental, qui va lui aider à se libérer et ainsi libérer la société des jeux de rôle et de la division du travail nécessaire dans le patriarcat. Le radicalisme des élèves des années soixante constitue une critique inconscient de « l'autorité à travers le rôle » ou par la force qui a jusqu'à maintenant caractérisé le patriarcat.

En considérant le deuxième «sexe» comme « l'autre », ces mouvements sont fondés sur une faute intellectuelle. Pour vraiment libérer les femmes, il faut changer la façon de penser, réintégrer ce qui est l'inconscient, le subjectif et l'émotionnel avec le structurel, le rationnel, l'intellectuel et enfin d'anéantir les dichotomies. En 1949, De

Beauvoir a vu la libération des femmes comme l'une des nombreuses libérations qui serait le résultat de la révolution socialiste. Mais aujourd'hui, le féminisme radical parle de «la révolution féministe» dans la société post androgyne, et de créer un nouveau type d'homme.

CHAPITRE II

LE RAPPORT MERE- FILLE DANS LES DEUX CULTURES

« Une vraie culture au féminin serait une culture où les femmes, tout en créant l'utopie du futur, s'appartiendraient totalement, non seulement physiquement, mais symboliquement. »

- Bersianik

Le terme 'culture' a une histoire, longue et complexe, signifiant des choses différentes à des moments différents. Kroeber et Kluckhohn dans leur ouvrage, "*Culture: A Critical Review of Concepts and Definitions*" ont donné au moins deux cents définitions. Dérivé du latin «cultura» le mot signifie le processus naturel de l'entretien. Eventuellement, elle a changé le sens et maintenant elle signifie le produit et pas le processus, ce qui signifie un niveau de raffinement atteint. Selon Sapir, elle peut être définie comme «un assemblage de pratiques et de croyances qui détermine la structure de nos vies. »¹

L'écriture des femmes est importante aujourd'hui car elle nous donne de précieuses idées sur l'évolution des sociétés. Elle concentre sur les manifestations de la sensibilité féminine, soulignant le thème du rapport mère-fille qui est devenu un aspect important dans les récits féminins. Il est donc nécessaire de comprendre ce qui est spécifique à cette relation et pourquoi c'est une expérience semblable pour les femmes dans de différents paradigmes géographiques et culturels. Dans ce chapitre, essayons de comprendre les similitudes et les différences dans les textes produits dans deux cultures différentes-Le Québec, un conglomérat d'identités variées et L'Inde, la terre

¹ Simone de Beauvoir, *Le Deuxieme Sexe*, Tome 1, Paris, Gallimard,

où des cultures se sont intégrées. Dans son ouvrage "Toward a new Psychology of Women", Jean Baker Miller souligne : "women's sense of self becomes very much organized around being able to make and then to maintain affiliations and relationships"². Le mot "affiliation", souligne les liens avec sa propre mère et toutes les relations interpersonnelles qui s'en suivent dans la vie d'une femme.

Avant de commencer notre étude des aspects culturels qui se trouvent dans les romans, nous citerons quelques exemples du rapport mère-fille de la mythologie indienne et de la théologie judéo-chrétienne qui constitue la base pour le Québec. Nous n'avons trouvé que de rares exemples qui justifient le fait que la femme soit considérée comme une partie périphérique dans la famille patriarcale.

²Jean Baker Miller, "Toward a new Psychology of Women" dans Marianne Hirsch, "Mothers and Daughters", Signs, Journal of Women in Culture and Society, Autumn 1981, vol.7, no. 1 Pg 83

A.AUX ORIGINES DU RAPPORT MERE-ENFANT

Dans la mythologie hindoue, les femmes ont tenu une place importante, à la fois visible et à la fois invisible. La Mère Divine affirme aux Hindous qu'elle est peut-être androgyne. À travers les âges, les femmes hindoues ont soutenu le 'Dharma' dans de diverses manières. En tant que mères, elles ont été nos premières institutrices. En tant que femmes, elles étaient le lien entre la vie familiale et sociale. En tant que filles, elles nous ont appris la compassion.

L'Inde, étant un pays patriarcal, le rapport entre la mère et la fille est rarement mis en question et le fils est donné plus d'importance car il a un rôle important à jouer dans la famille et dans la société. Les deux exemples qu'on a trouvés nous montrent que la mère prend son rôle au sérieux et aide son enfant à trouver et accepter son identité.

Le premier épisode est de l'épopée, le Ramayana, où Sita, l'épouse de Rama est étroitement associée (si elle n'est pas identifiée) avec Bhudevi. Sita, le nom dérive du mot sanskrit 'sita', qui veut dire «la ligne faite par la charrue», une référence évidente à son origine miraculeuse d'un champ, d'après le Balakanda, le premier livre de l'épopée, et c'est pour cette raison qu'elle a été considérée comme une fille de Bhudevi.

Dans l'Uttara-Kanda, Rama bannit Sita dans la forêt en raison de soupçon public qu'elle a compromis sa chasteté en captivité du roi-démon Ravana. Rama la bannit en exil, en dépit du fait qu'elle a déjà survécu à l'Agni pariksha -la tâche pénible de marcher dans le feu afin de prouver sa chasteté. A ce temps-là, Sita demande Bhudevi de la sauver, et elle se trouve

rapidement avalée par une crevasse dans le sol, pour ne jamais être revue. Cet épisode nous montre que Sita est non seulement une femme 'idéale' en tant que son rôle de camarade et collaboratrice, mais il nous réaffirme aussi son lien inextricable avec sa terre- mère.

La deuxième histoire apparaît dans le Skandha Purana, celle d'un marchand et sa femme, sans enfant. Ils décident d'effectuer une puja (cérémonie religieuse) s'ils engendrent un enfant. Plus tard son épouse Lilavati tombe enceinte et elle donne naissance à une fille qui s'appelle Kalavati. Lilavati rappelle son mari de sa promesse, mais le commerçant dit qu'il le ferait quand la fille est prête à se marier. Le commerçant ne respecte pas sa promesse, même après le mariage de sa fille. La mère et la fille décident d'effectuer la puja quand leurs maris seront partis pour un voyage de commerce, mais elles la laissent inachevée quand elles entendent les nouvelles de l'arrivée de leurs maris. Quand elles vont les rencontrer, elles ne peuvent pas les voir dans le navire. Enfin, la famille est réunie après la puja est terminée.

Selon la théologie judéo-chrétienne, c'est le mythe de Déméter et de Perséphone qui met en scène l'oscillation bisexuelle dont parle Freud. Rappelons que Déméter, la « déesse des récoltes » comme le signifie le nom, vivent heureusement avec sa fille jusqu'au jour où celle-ci est ravie par Hadès, le dieu des Enfers. Après une quête longue de neuf jours et de neuf nuits, la déesse des Moissons déclenche une famine qui oblige Zeus à intervenir auprès de Hadès par l'intermédiaire d'Hermès : un compromis permet alors à Perséphone de retrouver sa mère et la lumière du jour pendant six mois de l'année, les six autres mois doivent être passées sous terre avec Hadès. Dans

une autre veine, dans la légende de Clytemnestre, meurtrière de son époux Agamemnon, lequel, dirigeant l'expédition des Grecs contre Troie, avait sacrifié leur fille Iphigénie pour satisfaire les dieux.

B.LES IMPLICATIONS SOCIALES DE LA RELATION

MERE-FILLE

Les romans focalisent sur le thème de la quête de la fille, le lien avec sa mère et laissent le lecteur comprendre ses sentiments à propos de sa mère.

On peut remarquer un changement dans l'attitude de la fille, i.e. de la « matrophobia » où la femme a peur de devenir mère, ou bien « la quête de la mère », c'est-à-dire la recherche de 'soi' de la part de la fille, à travers une récupération de l'héritage maternel. L'écrivaine et ses personnages se conçoivent maintenant comme existant au sein de l'ensemble des références culturelles plutôt que dans leur culture d'origine. Paradoxalement, la mère reste toujours un agent de la perpétuation des normes patriarcales qui entravent l'émancipation et l'autonomie de sa fille. Cet aspect du rapport, qui conduit à un conflit entre tradition et modernité, sera traité dans les arguments qui suivent.

Nous constatons que trois romancières, Shashi Deshpande, Anita Rau Badami et Ying Chen sont des Asiatiques, quant à Suzanne Jacob, elle est une écrivaine Canadienne-française, une écrivaine de souche. Les trois écrivaines asiatiques projettent leur culture orientale, dans une langue acquise, qui est l'anglais pour Deshpande et Badami et le français, pour Chen. Ces écrivaines sont profondément liées à leur pays natal, et désirent de faire partie de leur pays actuel. Elles sont saisies psychiquement entre les deux pays et cette double marginalisation, tantôt par leur culture de racines et tantôt par la culture d'accueil, nie leur appartenance.

Cette condition d'aliénation est associée à un désir de reconquérir leur passé, en se révoltant. Les écrivaines représentent une culture différente à

travers leurs écrits comme elles essaient d'établir une identité avec la nouvelle terre avec beaucoup de nostalgie et de regret d'avoir quitté leur pays natal. Leur identité subit un changement à travers un processus d'assimilation quand elles se déplacent d'une culture à l'autre.

Nous essayons, donc, de faire ressortir les similitudes et les différences, en gardant l'esprit de ces écrivaines, écrivant dans une langue qui n'est pas la leur, et qui sont des victimes de préjugés vis-à-vis la langue de leurs homologues régionaux. Puisque la compétence dans une langue étrangère est largement déterminée par la classe culturelle et le niveau du statut économique d'une personne, l'impression générale de ces écrivaines est qu'elles sont largement coupées de la réalité de la vie et que leur représentation du traumatisme psychologique et de la vie opprimée des femmes semblent superficielles.

Comme le souligne Meenakshi Mukherjee : « to ignore this element of cultural class in their perception of life and processing of experience will be to willfully anaesthetize and universalize them. »³

En plus, deux des auteurs, Anita Rau Badami et Ying Chen, sont des immigrées et à travers leurs œuvres, elles expriment leur traumatisme psychique en raison de l'incompatibilité des deux cultures et d'habiter dans un pays de leur choix. Elles espèrent un changement positif dans la condition de vie et deviennent nostalgiques en exprimant leurs souvenirs du passé. Même leur langue projette leur double identité car elles mélangent la langue vernaculaire et la langue étrangère dans leur écriture.

³ Meenakshi Mukherjee, "Women Creative Writers in Indian English Literature" en Anuradha Roy, *"Patterns of Feminist Consciousness in Indian Women Writers"*, New Delhi, Prestige, 1999.

En Inde, même les gens cultivés parlent l'anglais en mélangeant les mots et les phrases de leur langue maternelle. Cet usage de la langue les assure peut-être leur amnésie culturelle et donne également la langue étrangère son authenticité verbale. L'article de Coomi. S. Vevaina désigne l'anglais utilisé par Anita Rau Badami comme «chutnified english». Badami donne un exemple merveilleux de cette notion de métissage dans le titre de son premier roman, *Memsahib*, où «mem» est la forme corrompue de «madame» et «sahib» en hindi signifie un homme digne de respect.

Ce roman montre, en effet, que chaque personne a des identités plurielles. Homi Bhabha souligne que ce type de métissage culturel est essentiel car : «all forms of culture are continually in the process of hybridity [which constitutes] the third space [which] enables other positions to emerge.”⁴

Saroja, la femme difficile, et à la langue acérée, la mère dans le roman, *Memsahib*, si ancré dans la tradition indienne, insiste sur l'achat du magazine anglais 'Women at Home' qui est assez cher et même fait couper les cheveux de ses filles pour ressembler aux mannequins occidentaux. Kamini, sa fille, nous dit que lors de la lecture à voix haute de la section des enfants de la revue 'Women at home', sa mère souligne sur la manière de lire l'anglais : « en m'appliquant à arrondir ma bouche autour du 'w' et à me mordre la lèvre pour le 'v' à la manière des présentateurs de la BBC. »⁵ (TM, pg.30)

⁴ Coomi S. Vevaina, "Arrey baba, I'm telling you the truth, no. Anita Rau Badami's (Re) Creation of Reality In 'Chutnified' English in Tamarind Mem."

⁵ Anita Rau Badami, *Memsahib*, traduit de l'anglais par Françoise Adelstain avec le concours du Centre National du Livre, Paris, 2004, Pg 30. Nous utiliserons dès maintenant le sigle TM pour cet ouvrage, intercalé dans le texte courant, avec la pagination entre parenthèse.

Dans le roman, *L'Ingratitude*, la mère devient un symbole du passé. L'écrivaine, étant immigrante, lutte contre son milieu social. Dans une de ses interviews, Chen dit que les familles d'aujourd'hui sont instables et les enfants ne grandissent pas dans des conditions idéales. L'influence de la mère est donc déterminante / importante pour l'avenir de ses enfants. Cet axe est important dans la mesure où il attire l'attention sur les variables sociologiques qui entrent en jeu dans l'étude du rapport mère-fille.

Les façons de penser d'une immigrante, les valeurs et les modes de vie ne sont plus tout à fait les mêmes que celles du pays d'origine. Ici, on peut dire que le terme 'migration' implique la perte éventuelle du pays d'origine, le déracinement culturel qui mène à l'exil intérieur, obligé ou volontaire.

Bien que le protagoniste de Chen n'ait jamais été hors de la Chine, son comportement a des valeurs occidentales comme la séparation, l'individualité et l'autonomie qui remettent en cause la société de poste-Mao. Bien que le roman ne se concerne pas le thème de l'immigration, la mère symbolise un passé négatif et le rejet de la mère par sa fille peut être considéré comme un rejet de la patrie et aussi de la langue maternelle. "Depuis que je me savais condamnée à avoir une mère et un père. Sans eux, la vie aurait été plus facile »⁶ (LI pg 13)

Ying Chen, dans une de ses interviews, explique qu'elle considère la langue chinoise « a gift from heavens », même si elle rêve désormais dans la langue de Molière. Quand on quitte son pays natal, on fait face aux problèmes de l'appartenance mais elle emporte avec elle un bagage culturel très

⁶ Ying Chen, *L'Ingratitude*, Nous utiliserons dès maintenant le sigle LI pour cet ouvrage, intercalé dans le texte courant, avec la pagination entre parenthèse.

important : sa langue. La « Néo-Québécoise » doit maintenant s'adapter doublement : à la politique et aussi à la langue car il est évident que la langue et l'identité sont inséparables.

Quant à la mère du protagoniste, elle a été mariée par ses parents et elle voit son rôle traditionnel de sauvegarder la réputation de sa fille. En tentant à faire le deuil des origines et du passé, ce roman esquisse d'une manière lucide et âpre les contours d'une mémoire vivante, peut-être culturelle, peut-être individuelle...

Pourtant, comme le thème de la migration est vaste, cette thèse n'a pas la prétention d'être une étude exhaustive ni de la dynamique socio-psychologique des problèmes de migration, ni de leurs théories sur le rapport mère-fille. Cette thèse n'examinera que les théories concernant la compréhension des romans de notre corpus.

Les deux autres romans, ceux de Shashi Deshpande et de Suzanne Jacob exposent la relation mère-fille dans le contexte patriarcal. La mère dans le roman de Jacob, se venge sa fille parce qu'elle veut satisfaire son mari tandis que dans le roman de Shashi Deshpande, la mère est traditionnelle et elle n'aime pas le comportement de sa fille parce que celle-ci est une femme moderne et, se révolte contre les traditions et les coutumes que sa mère l'oblige à suivre. Cet aspect va être discuté en détail dans des chapitres qui suivent.

Comme on a déjà indiqué dans le chapitre précédent, le féminisme en Inde est lié au mouvement nationaliste et c'était un phénomène unique, car celui-ci n'avait pas l'antagonisme homme-femme comme la question de base. Bien que le mâle soit considéré comme suprême, l'idée de la femme aussi

puissante a également été établie dans la culture patriarcale, qui était la caractéristique distincte de l'héritage indien. Ainsi le roman indien a vu l'émergence de la femme «New Woman». Les écrivaines du roman féminin indien ont lutté pour la réalisation de soi à travers leurs œuvres et ont envisagé d'être acceptées comme des individus. La « Nouvelle Femme » peut être définie comme celle qui est indépendante financièrement et elle se diffère de la femme émancipée, moderne.

Traditionnellement, les femmes souffrent en silence, sont inactives et sont exclues de la culture, que ce soit au Québec ou bien dans les autres parties du monde, y compris l'Inde. D'après Lori Saint-Martin, « La mère traditionnelle au foyer est privée d'une identité personnelle ; sans accès direct à la sphère sociale. »⁷

Ce silence et cette exclusion constitue le thème principal de l'écriture féministe. Pour citer Bersianik :

“Toutes les femmes sont natives d'une autre femme et c'est ça qui doit être reconnu. Freud n'a jamais été capable de pénétrer le continent féminin. Pour lui, l'être humain s'articulait en deux principes sexuels : d'un côté le sexe male, de l'autre, le sexe mère : fausse alternative ! C'est pourquoi ce continent lui apparaissait totalement noir. »

⁷ Lori Saint-Martin, *Le Nom de la Mère : Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, éditions Nota Bena, 1999 Pg 12.

Comme nous démontre Bersianik, le maternage est le rôle primaire des femmes qui peut être considéré comme un don (ou une malédiction) de la nature.

Reprenons la citation de Bersianik :

« Jusqu'à maintenant, la mère a été un concept galvaude parce qu'ampute de son substrat qui est la femme. Ignorant celle-ci, on ne pouvait qu'épiloguer sur celle-là. Tout est à reprendre. L'alternative est nouvelle. Elle aboutit à une autre alternative, fondamentale sur le plan existentiel: chaque femme est la fille d'une autre femme, mais chaque femme n'est pas nécessairement la mère d'une autre femme. »⁸

Ailleurs, Bersianik affirme :

« *[D]onner la vie n'est pas une valeur patriarcale. En soi, ce n'est ni bon ni mauvais, mais ça nous appartient comme un droit et non comme un devoir.* »⁹

Même aujourd'hui, en Inde, les filles sont plus proches à leurs mères que dans les pays occidentaux. La famille est conceptualisée par rapport à la société où elle est née. Mais aujourd'hui, même à l'orient, grâce à la mobilité géographique et sociale, le concept de la famille nucléaire a coupé la famille des réseaux de parenté. Dans les sociétés modernes, les voyages, les migrations et les mouvements culturels obligent chaque personne à circonscrire et à marquer les limites de son héritage.

⁸ Louky Bersianik, "Maternative", Montreal: VLB, 1980 dans ed. Shirley Newmann "*Amazing Spaces: Writing Canadian Women Writing*", Alberta, Longspoon, 1986

⁹ Louky Bersianik, « La Main tranchante du symbole : textes et essais féministes », Remue-Ménage, 1990 p. 229.

Dans le roman « *Memsahib* » de Anita Rau Badami, Saroja et sa fille Kamini représentent «the Nouvelle Femme» et Kamini va peut-être encore plus loin et peut même symboliser la femme moderne et émancipée parce qu'elle s'installe au Canada pour poursuivre des études supérieures. Les deux semblent à la fois «contaminées » car elles sont Brahmanes par naissance, mais leur comportement et leurs habitudes sont empruntées aux anglais.

Au Québec, après la Révolution Tranquille, la famille, dont la mère est la gardienne des traditions et l'incarnation de l'idéologie de survivance, a joué un rôle important. Mais c'est seulement en 1976 qu'Adrienne Rich nous a averti à propos de ce silence qui a entouré la relation mère-fille. Comme la mère et la fille appartenaient au même sexe, elles étaient censées être unies par un lien de compréhension, d'amour et de confiance. Selon Rich, la maternité qui a été célébré par la tradition était un mythe créé par l'homme. Luce Irigaray accentue le fait que L'Ancien Testament ne nous parle d'aucun couple heureux mère-fille et Ève vient au monde sans mère.

Les écrivaines contemporaines québécoises tentent de redonner sa place à la mère dans la littérature. Le roman, *L'Obéissance* de Suzanne Jacob, dénonce les modèles sociaux prescrits par la société patriarcale, modèles érigés par le regard masculin sur des représentations fausses de la maternité. Le personnage de mère vit avec une souffrance millénaire, qui se transmet d'une génération à l'autre. Pour de nombreuses femmes, cette souffrance est née d'un besoin à répondre aux exigences d'un contrat social qui implique des responsabilités et des obligations vers la société patriarcale. En mettant en scène des personnages de mères plus près de la réalité affective de la

maternité, Jacob transmet une idéologie féministe qui propose un renouvellement culturel et social.

Néanmoins, la relation mère-fille est importante dans la plupart des cultures, ce rapport étant l'une des premières façons d'apprendre la signification culturelle de «soi». Les écrivaines présentent donc un caractère kaléidoscopique de la personne et de ses rapports vis-à-vis les autres. Le récit dans le roman, *Memsahib*, n'est qu'un aperçu du passé réel tel qu'il est expliqué à travers la psyché des deux individus dont la relation avec leur passé 'changes in the context of the present'. (TM pg.)

Le développement psychologique de l'enfant dépend du monde extérieur et la qualité de l'éducation que l'enfant reçoit. D'une part, cette étude ouvre un large éventail de nouvelles possibilités dans les relations interpersonnelles et de l'autre, elle divise l'expérience interpersonnelle entre ce qui est actuelle et ce qui est représenté.

C. ROLE DE LA GRAND-MERE

Les grands-mères occupent une position importante dans la société parce qu'elles transmettent le clan et la lignée, ainsi que la mythologie et les cérémonies. Les rapports du pouvoir, de l'autorité et de l'influence sont structurés selon la ligne matrilineaire; et la socialisation est la responsabilité de la mère. En fait, les générations s'organisent en triangle dont les mères, les filles et les petites-filles assument tour à tour la base et l'équilibre. La petite-fille devient la mère métaphorique de sa grand-mère. La femme est respectée pour ses conseils, sa maternité et sa capacité de travailler pour sa famille. La généalogie, ainsi reconstituée entre les grands-mères et leurs petites-filles dans des traditions patriarcales, permet le rattachement de la femme à une lignée qui incarne tantôt la répression tantôt le désir de la liberté.

Les grands-mères, à qui les mères ne veulent pas surtout ressembler, trouvent une nouvelle influence à exercer sur les petites-filles : [S]'identifier à un grand-parent est l'équivalent de se fantasmer comme le parent de son propre parent ; c'est en somme inverser les rôles et prendre la place du parent en se soustrayant à son autorité. » Etrange et intéressant paradoxe : les grands-mères, pourtant encore subjuguées par les lois patriarcales de leur pays d'origine, permettront leurs petites-filles de connaître ce lieu exotique sans le risque d'en subir la répression et tireront aussi profit de cette relation. En Inde, la grand-mère déesse aux accents visionnaires joue un rôle important et évoque la puissance créatrice des femmes.

Au Québec, la littérature des années 60 a commencé à donner voix aussi bien à la mère qu'à la fille. Chez Gabrielle Roy, la mère a sa voix propre

et/ ou elle s'exprime surtout un rejet ou une idéalisation du maternel du point de vue de la fille. On assiste, dans les œuvres de Gabrielle Roy, la naissance de la fille grâce à la mère et à l'inscription de la mère comme sujet narrant dans le texte de la fille. Donc, chez Roy, dans la reconstitution de la famille, le triangle œdipien se relâche et la présence paternelle s'efface à nous faire croire à une sorte de filiation purement matrilineaire.

Grâce au concept de la cohabitation intergénérationnelle, les trois écrivaines asiatiques comprennent la figure de la grand-mère dans leur écriture. Le lien mère-fille devient omniprésent dans les trois romans car la structure narrative, partagée entre le passé et le présent, est profondément ancrée dans ce rapport. Ainsi, ces romans reposent sur deux relations, mère et fille, grand-mère et petite-fille. Voyons comment la grand-mère joue un rôle important dans la vie des protagonistes.

Dans le roman, *L'Ingratitude*, Yan Zi a beaucoup d'affection pour sa grand-mère. Elle voulait que sa mère et sa grand-mère pleurent devant sa tombe. Pourtant, Yan Zi admire sa beauté et d'après elle :

« Grand-mère était une belle femme et pourquoi maman la méprisait ». (LI, pg39). La grand-mère donne beaucoup d'importance à ses cheveux car elle pensait que « la qualité de la chevelure reflète celle de la personne. » (LI pg 40) et d'après elle, son fils a eu tort quand il a « épousé une femme aux cheveux imprésentables. » (LI pg 40). La grand-mère de Yan Zi n'aime pas sa belle-fille et l'accuse de la mort de sa petite-fille.

Elle pensait que ce sont des règles, imposées par sa belle-fille, qui ont tuées sa petite-fille. Maman n'a jamais été d'accord avec sa belle-mère et elle a pleuré de rage quand celle-ci a insisté de « vêtir le corps de sa petite-fille

avec un manteau d'hiver de style traditionnel, de sorte que je n'aie pas froid une fois arrivée là-bas et que les esprits des ancêtres me soient bienveillants ». (LI pg 41).

Le roman de l'écrivaine indo-canadienne, *Memsahib*, donne importance au portrait de la grand-mère. Ici, le protagoniste, Kamini, parle toujours de l'attitude de sa mère quand elle rend visite à sa mère à Mandya. Sa grand-mère, Putti Ajji, distingue entre le fils et la fille car avant la naissance de maman, son mari lui avait promis un pendentif en diamant si ce serait un fils. En Inde, la naissance du fils a plus d'importance malgré le fait qu'une fille est considérée comme la déesse Lakshmi, qui signifie la prospérité pour la famille. Malheureusement, elle a donné naissance à une fille. Les autres invités lui rétorquèrent qu'une fille est Lakshmi incarnée. Mais Putti grimpait : « Hunh ! A-t-on jamais vu une fille être une déesse Lakshmi à l'intérieur de la maison ? Elle transporte la richesse à l'extérieur ! » (TM pg 22)

Pour Kamini, sa maman était une énigme, toujours vive et bavarde dans sa maison natale mais quand elle rentrait chez elle, elle commence à être silencieuse. La mère de Kamini, Saroja admirait Putti Ajji, son arrière-mère qui a retenu sa fierté et son propre respect malgré la perte de son mari à une femme intouchable. Quant à sa propre mère, elle parle de « Dharma »- le devoir, le mot qui régit notre vie. « Une femme sans mari c'est comme le sable sans fleuve. » (TM pg 153) "I admire Putti for exactly the reasons

Amma does not. My mother wanted to get as far away as possible from her mother, and so she followed every rule Putti Aji broke.” (TM pg 215) ¹⁰

Dans le roman de Shashi Deshpande, *The Dark Holds No Terrors*, le rôle de la grand-mère est absent car Deshpande a eu recours à une stratégie consciente d'incarner et intégrer les problèmes anti-patriarcales.

Pour garder notre identité, il ne faut pas oublier que nous avons déjà une histoire. La plupart des écrits des femmes poursuit le même but : chercher à se dire. Et c'est pour ce but précisément qu'elles réinventent leur propre langage où elles arrivent enfin à retrouver une identité qui était auparavant perdue ou bien ignorée. C'est pourquoi qu'on se plonge dans une étude de retrouver du passé, de nos propres traces. Cette recherche laborieuse en arrière nous présente à l'encontre des idées acquises, qui est une notion de modernité.

Le désir de retrouver la mère, de retourner aux sources, et de déterrer ses racines dans un passé matrilineaire s'accorde bien avec l'importance que Bersianik et d'autres écrivaines de sa génération voient dans une réécriture de l'histoire à travers des lieux-dits de femmes dans un effort de remettre la notion de mère dans l'histoire et dans la culture, afin d'avancer une nouvelle notion de communauté historique et de récit généalogique. Le terme « mère » englobe à la fois le champ du descriptif, ceux de l'expérience et du symbolique. Nos ancêtres-mères sont réellement toutes celles qui ont engendré la vie, qui nous ont nourri/e/s, protégé/e/s, soulagé/e/s et aimé/e/s avec leur corps, leur cœur, leur esprit et leurs mots.

¹⁰ Comme certaines des pages de la version originale sont absentes dans la version traduite, nous avons utilisé la citation du roman original et donc l'ont été retenue en anglais.

D. A LA CROISEE DES CHEMINS : LE VISAGE DE LA MERE

Dans le monde actuel, les amitiés entre des parents et des enfants se conservent tandis que les conflits intergénérationnels s'exacerbent dans les sphères sociales. Le calendrier de la femme se rapproche de celui des hommes bien que le cycle de la vie des femmes demeure marqué par les périodes de maternage et les allées et les venues entre la famille et le monde du travail. Même aujourd'hui, ces rôles ne disparaissent pas, au contraire, les espaces de partage entre chacun d'eux s'élargissent et les frontières deviennent parfois insaisissables. Ainsi morcelées et coupées, des ensembles de savoir qui devaient être acquis par des apprentissages étendus, certaines activités autrefois liées à des rôles deviennent interchangeable. La notion d'identité devient importante, bien que problématique, son contenu varie à la mesure de la diversité des rôles.

Sur le plan psychologique, selon Helene Deutsch, la grande tragédie de la maternité, c'est que les enfants grandissent et que les mères essaient de les en empêcher. Le paradoxe, c'est amer. L'espace de retrouvailles mère-fille disparaît, et la fille va se retrouver à travers de sa mère, voire l'écriture. Tout au long des œuvres on peut voir que le corps de la mère habite dans l'écriture de la fille soit directement soit sous formes des métaphores.

Dans le roman, *L'Obéissance*, la métaphore de l'eau évoque la mer-mère, qui signifie l'amour dévorant de Florence qui absorbe tout. L'élément maternel détruit la fille, Alice, mais lui permet aussi une fusion avec sa mère.

Alice entre dans la rivière à défaut de pouvoir retourner dans le corps de sa mère. « Si grandir, c'est désobéir, c'est rire du monde. » (LO pg)¹¹

Mais la mère n'est pas considérée comme le mal, au contraire, elle est une victime des pressions sociales et de contrôle. Elle est une femme qui est profondément humiliée par un homme ou par la société intolérante et qui peut exprimer sa colère seulement contre celui qui est moins puissante qu'elle : son enfant.

La mort, pour Chen, est aussi peut-être la métaphore de l'exil. Malgré les soins de sa mère, la fille se sent emprisonnée et étouffée à sa charge qui la conduit dans la condition de ' Trishanku Swarg' ¹² Ce type de discordance raconte un récit du processus de déplacement. En se jetant sous les roues d'un camion, elle se suicide pour manifester sa révolte contre sa mère. Mais « maman ! », (P 155) le dernier mot du roman, est peut être le cri d'un nourrisson car elle se rend compte, comme Alice dans le roman *L'Obéissance*, que le seul lieu du combat vers la liberté est l'espace maternel, lieu que pendant des années elle a refusé, le seul lieu où elle a senti une présence réelle.

Les écrivaines expriment ainsi leur attachement pour la patrie et leur sentiment d'aliénation et de déracinement. Elles souffrent d'un traumatisme psychique et de l'angoisse de réinventer leur identité dans le pays de leur choix grâce à l'incompatibilité des deux cultures. La première réaction est celle de la colère et le lecteur ressent un sentiment personnel de la marginalisation qui le rend empathique envers la camarade de malheur. Le

¹¹Suzanne Jacob, *L'Obéissance*, Nous utiliserons dès maintenant le sigle LO pour cet ouvrage, intercalé dans le texte courant, avec la pagination entre parenthèse.

¹². Trishanku est un roi mythique, qui flotte entre le ciel et l'enfer, rejeté par les deux. Une métaphore qui peut décrire les personnes déplacées

narrateur juxtapose souvent l'ethos étrange avec son environnement familial dans le processus d'exploration de son situation. Dans le roman de Badami, Memsahib, Kamini décrit le Canada comme une terre glacée qui peut signifier l'aliénation et la peur d'être dans un pays isolé, qui explique le vide inhumain.

« J'ai rêvé que la neige s'accumulait de plus en plus haut contre le mur de la maison, barrant l'entrée de mon sous-sol. J'ai rêvé qu'une affreuse tempête cassait les lignes électriques, m'empêchant de téléphoner pour appeler à l'aide. Enterrée vivante dans mon trou, je mourais lentement de froid.

Et dans ce rêve de glaciale solitude, surgissait Ma. « Tu as vraiment besoin de tout ce drama-shama ? Si tu restes assise à ne rien faire, qu'est-ce qui se passera, petite sottise ? La stridence habituelle de sa voix était rassurante. » (TM Pg 110)

Bien que la fille rencontre une crise culturelle, elle explore de nouvelles façons d'acculturation et enregistrent ses témoignages de la manière dont l'individu peut être représenté dans le contexte du passé. Ce voyage se termine par un processus constructif de la réconciliation qui la mène à un processus douloureux de l'acceptation et de l'adaptation aux circonstances actuelles. L'enfant exprime la confiance qu'elle retournera à sa mère ce qui signifie une sorte de retour aux racines, ainsi, la réconciliation avec soi-même et aussi avec la mère. Il souligne un processus d'adaptation aux circonstances nouvelles. La fille manque la volonté de faire face aux défis de la discrimination et, pourtant, elle s'abandonne à sa mère dans un effort de lui plaire.

E.ETRE MERE AUJOURD'HUI

Le rapport mère-fille surmonte les barrières/ frontières spatiotemporelles car il est souvent difficile de faire la division entre ce qui est spécifique d'une époque et ce qui est unique au monde, c'est à dire entre des paramètres socioculturels et une réalité psychique sinon continue. Selon des critiques féministes, la maternité est à la base de l'organisation sociale et pourtant est considérée comme un nouveau désordre social de l'époque actuelle. Jesse Bernard, dans son ouvrage, «*The Future of Motherhood*» (1974) revalorise le concept de la maternité en préconisant trois propositions fondamentales: 1. la maternité est une institution sociale et pas un fait biologique; 2. les mères s'occupent de leurs enfants pour les éduquer, et 3. le maternage nous amène vers la société patriarcale qui devrait être modifié pour nous redonner un «nouvel équilibre» d'entretien et de puissance.

Marianne Hirsch constate que les écrivaines sont souvent influencées par le lien qu'elles ont vécu particulièrement avec leur mère pendant leur jeunesse et dépendent plutôt de la société, du milieu où vit l'écrivaine. Selon Hirsch, les traditions patriarcales ainsi que la critique traditionnelle restent silencieuses sur le rapport mère-fille tandis que ce lien devrait tenir une place importante.

Au Canada, la femme a joué un rôle important dans le destin du Canada français, particulièrement comme mère : elle a joué un rôle important dans l'évolution de son peuple et de sa culture comme le gardien de la foi et de la langue française, des prêtres et des éducatrices. Les jeunes mariées recevaient des cadeaux substantiels du roi et des dots spéciales sont offertes

aux jeunes filles pour se marier selon leur rang social. Elles étaient, avant tout, des chrétiennes ferventes et fideles à leurs devoirs en obéissant à la volonté divine manifestée en elles.

En Inde, selon un sondage publié dans le journal, *The Times of India*, 10 mai 2009, la maternité, aujourd'hui, est justifiée par l'attitude et le choix de femme. Bien que 93% de la population-femme urbaine estime que la maternité est extrêmement importante, l'enquête menée au cours des cinq metros de l'Inde, Mumbai, Delhi, Kolkatta, Bengaluru et Chennai, jette la lumière sur le caractéristique changeant du concept de la maternité. Plus de 50% des femmes dans les villes estiment que la maternité est un obstacle à leur carrière, qui démontre peut-être le complexe processus social de l'Inde d'aujourd'hui. Les femmes qui habitent dans les villes métropolitaines ont plus de possibilités de trouver des emplois pour gagner la liberté financière avec le soutien de leur famille. L'enquête a également montré que les femmes indiennes semblent maintenant accepter la maternité non-biologique car certaines d'entre des personnes interrogées ont suggéré l'idée d'adopter un enfant alors que certaines d'entre elles ont défini la maternité comme

'just a caring emotion that go with being a mother and can be directed at anyone.'¹³

La mère d'aujourd'hui a un sentiment de joie de vivre autour d'elle. Comme le sociologue Shiv Vishwanathan démontre:

«In the past, the mother was enacting a certain role of expectations. The metaphors surrounding her persona were religious. Now she has been

¹³ The Times of India, Mai 10, 2009 « *Mama's World : A Million Choices Now* ».

secularized. She is younger and freewheeling. She doesn't merely listen but communicates.”¹⁴

Selon Shobha De, auteure et chroniqueur, le mythe du féminisme doit être réécrit, parce que dans la guerre des sexes, la véritable libération viendrait quand les femmes vont réussir à créer leurs propres places. Ironiquement, même dans la littérature, le portrait de la mère a acquis plus de nuances car la mère, en tant que pivot du récit, est représentée dans plusieurs de ses avatars.

Pour terminer, on pourrait dire qu'avec la cohabitation inter-générationnelle donnant sa place à la famille nucléaire, l'évolution de la mère est la conséquence des changements les plus importants de la société et paradoxalement, par le soutien de son mari. Au cours des années, la mère doit aller au-delà d'être un parent, elle doit maintenant jouer le rôle d'une camarade, une confiante, et doit partager les expériences et les turbulences de son enfant.

Dans les chapitres qui vont suivre, nous allons donc tenter, à notre tour, de reconsidérer la maternité à partir des valeurs féministes et de redéfinir le rapport du point de vue de nature/ culture, afin de mieux comprendre la place que pourraient occuper les femmes dans une culture qui ne les caractériserait plus selon la seule fonction biologique. Aujourd'hui, le verbe *naître*, met en relief sa double tentative de renouvellement personnel et de reconstruction culturelle.

¹⁴ Ibid

CHAPITRE III

MERES DES FILLES, FILLES DES MERES : LE

LIEN FUSIONNEL

« J'étais sa chambre à lui, je me suis demandé si, quand je prenais une douche, il entendait le jet d'eau sur mon ventre de la même manière que j'entendais la pluie sur le toit.... L'idée de faire partie d'une série rassurante d'emboîtements- d'être à la fois à l'intérieur, protégée, et à l'extérieur, protectrice..... »

Le Journal de la Création

Le mot « fusionnel » du titre nous indique « qui se vit sur le mode de la symbiose, de l'unité retrouvée. » Le lien fusionnel se traduit comme union d'éléments distincts en un homogène, et la fusion, en psychologie est la relation affective au cours de laquelle un individu est dans l'impossibilité de se différencier de l'autre. Au début de l'histoire la fusion fait intervenir deux acteurs : le futur bébé et sa mère. La fusion est une symbiose qui débute à l'intérieur de l'utérus durant la grossesse, entre l'embryon et sa mère, par l'intermédiaire du cordon ombilical qui nourrit le fœtus.

La première connaissance que tout enfant a de la chaleur, de la nourriture, de la tendresse et de la sécurité vient de sa mère. La mère est aussi responsable de la connaissance économique, sociale et quotidienne de son enfant. La maternité comme l'institution exige «l'instinct» maternel plutôt que l'intelligence, l'altruisme plutôt que la réalisation de soi, le rapport aux autres plutôt que de son monde. La maternité est «sacré» quand sa progéniture est "légitime" – c'est à dire que l'enfant porte le nom du père qui contrôle sa mère légalement.

A.LA FUSION INITIALE

L'identification peut être définie comme la fusion primaire, la communion, l'unification. Pour être capable d'un tel processus, il est nécessaire de devenir comme la personne, pour être en mesure de recevoir des paroles de l'autre / les actes d'assimiler, de répéter et de les reproduire. « I become like him: One. A subject of enunciation. Through psychic osmosis/ identification. Through love. »¹

L'attachement de l'enfant à sa mère quand il/elle se nourrit au sein, c'est la première identification de l'enfant à la vie dans sa forme immédiate. Chaque fois que l'enfant tète, la mère se rend compte que les deux sont attachées les unes aux autres non seulement par la bouche et au sein, mais à travers le regard mutuel. L'enfant prend son premier sens de son existence propre à partir des gestes et des expressions de la mère. Ainsi, l'enfant refuse de considérer sa mère comme charnelle et l'assimile comme l'une des images de la féminité pure et sacré, qui va renforcer la figure idéale de la Mère. Elle éprouve, non seulement, des changements physiques, mais aussi ses comportements.

Kristeva affirme que le rôle de la mère comprend non seulement la pulsion, mais aussi la première formation de ces pulsions dans la phase orale / anale. Le développement suivant de l'enfant dépend sur l'importance de la phase orale. Dans cette phase, l'enfant est lié au corps de la mère, et il/ elle n'est pas encore séparé. Le corps de la mère agit avec l'enfant comme une sorte de continuum socio-naturel, donc le plaisir est auto-érotique ainsi que inséparable du corps de la mère.

¹Toril Moi, « The Kristeva Reader », Basil Blackwell Ltd, U.K, 1986, pg 244

Mais l'achèvement diffère chez les garçons et les filles. Le garçon ne s'identifie pas avec sa mère, il lutte avec son père pour l'amour de sa mère, et la castration qu'il éprouve devient une crainte de «aphanisis»: c'est-à-dire la peur de ne pas être en mesure de satisfaire à la fois elle et soi-même. La fille, quant à elle, se trouve face d'un choix: soit elle s'identifie avec sa mère, ou soit elle se fait élever à la stature symbolique du père.

Donc, la première identification, c'est l'identification morbide avec la mère. Cette identification est appelée par Melanie Klein comme l'identification « projective » où, par exemple, la petite fille copie la toux de sa mère à cause d'un désir hostile de prendre sa place par envie et / ou par la crainte de persécution. Dans le roman, *L'Obéissance*, par exemple, quand sa fille Alice est née, Florence croit que c'est une complice qui arrive. Elle ne se sent plus seule. Alors elle commence à régler sa petite fille. Quant à Alice :

« Elle voyait sa mère comme une très grande et très parfaite femme, comme un corps supérieur à tous les corps étendus sur les plages. » (LO pg90)

Bien que Florence soit excitée à la naissance de sa fille, le sentiment de fusion s'apaise quand la vitalité d'Alice devient l'ennemi de sa mère car la mère essaie de sauver sa fille du danger qu'elle voit autour d'elle. Comme Marie se rend compte, ce que Florence exige d'Alice, c'est qu'elle reste toujours un enfant. Alice comprend intuitivement la douleur de sa mère et essaie de la soulager par l'obéissance totale, même en développant des exercices de perfection.

« Tout ce qui était interdit par sa mère n'empêchait rien. En fait, Alice se soumettait à sa façon et avait entrepris de devenir parfaite. Elle s'y appliquait, inventant ses propres exercices de perfection, réfléchissant des

heures à la nature des actes qu'elle venait de poser ou qu'elle allait poser. »

(LO pg 83)

Le deuxième type d'identification se révèle par un indice qui imite celui que l'on aime et se déroule de la propension érotique. Sans hostilité, l'identification coïncide avec l'objet du désir à travers d' «une sorte d'insertion de l'objet dans le moi». L'amour, contraire à l'identification morbide, serait la fusion de l'idéal d'identification avec l'objet du désir. Ainsi on peut comprendre deux types d'identifications, le premier est plus proche à la dépersonnalisation, la phobie et la psychose, le second est auprès de l'hystérie d'amour-haine, en prenant pour soi l'idéal phallique qu'elle poursuit.

Essayons d'analyser le rapport mère-fille dans les quatre romans et de tracer les similitudes et les différences entre la mère et sa fille. Dans tous les romans que nous analyserons, les protagonistes ont atteint l'âge adulte et par conséquent, nous passons à la période de la crise renouvelée où la question principale est "object relinquishment and object finding".² Dans cette phase, l'enfant doit renoncer à ses objets d'amour incestueux (parents, frères et sœurs, parents substitués) au profit d'autres objets primaires afin d'être capable d'aller dans le monde non- familial.

Cette transition est plus difficile pour les filles que pour les garçons car la fille doit d'abord passer au delà de son propre labyrinthe du monde familial avant qu'elle puisse développer ses obligations extra- familiales. Les deux, Deutsch et Alice Balint, discutent la façon dont la mère rend compte de la participation de sa fille. L'ambivalence de la mère est susceptible et se manifeste tantôt par la tendresse exagérée, et tantôt par l'hostilité. La mère

² Peter Blos, "On Adolescence : A Psychoanalytic Interpretation", Freepress, 1966

veut tantôt que sa fille soit près d'elle et tantôt elle la pousse vers l'âge adulte. Le résultat est que la fillette se sent ambivalente auprès de sa mère. À la puberté, la fille affronte tous les problèmes sociaux et psychologiques d'être une femme, et donc elle traverse un processus d'identification avec sa mère et avec les autres femmes. Par conséquence, les filles se sentent encore susceptibles et attachés à leur mère. Cette ambivalence crée, à son tour, plus d'appréhension chez les filles et provoque des tentatives à rompre avec leur mère. Cet aspect de la relation sera étudié dans le chapitre suivant.

L'expérience féminine se diffère de l'expérience masculine dans la manière qu'on se voit. Dès l'enfance, même à partir du moment de la naissance, le comportement d'une jeune fille est examiné minutieusement par les femmes autour d'elle, surtout par sa propre mère. Les souvenirs de George Eliot, qui était une jeune fille assez laide, mais intellectuelle expliquent pourquoi les filles préfèrent les hommes aux femmes. Elle dit que quand elle était jeune, les filles et les femmes semblaient la regarder comme «étrange» tandis que les hommes étaient toujours gentils avec elle.

B.LA FILLE COMME TEMOIN

Dans les romans indiens, l'image des femmes a connu un changement au cours des quatre dernières décennies. Les écrivaines ne dépeignent plus les représentations traditionnelles de la femme comme une victime d'oppression mais leur thème s'agit plutôt des personnages féminins qui sont en quête de leur identité. Shashi Deshpande, dans son roman, *The Dark Holds no Terrors*, cherche à exposer la tradition par laquelle une femme joue un rôle subalterne dans la famille. Son roman démontre le malaise de la femme moderne qui fait partie de la tradition patriarcale. Le récit est raconté du point de vue de la fille, Sarita, qui retourne à son domicile après la mort de sa mère. Tout au long du roman, elle est troublée par des souvenirs de sa mère et le protagoniste oscille entre le passé et le présent. Sa relation avec sa mère est biaisée et fondée sur le manque d'amour.

Dans l'autre roman indien par Anita Rau Badami, *Tamarind Mem*, le protagoniste, Kamini, une personne d'origine indienne, vient faire ses études supérieures au Canada pour fuir sa mère tyrannique. Elle reste au contact avec sa mère en Inde par des appels téléphoniques et des cartes postales et ainsi elle retient son lien avec son passé et sa patrie. La mère de Kamini, Saroja est une vieille femme avec une langue acérée que on l'avait surnommé Tamarind Mem. Son amertume à la vie est due au fait qu'elle n'a pas pu réaliser son rêve de devenir médecin, et qu'elle a été mariée à un employé de chemin de fer, qui était vingt ans plus vieux qu'elle. Elle a donc été confrontée à un choix difficile entre être une femme parfaite et les rejets de ses rêves. Elle cherche donc, de toute évidence, à prendre une revanche à travers ses deux filles, Roopa et surtout à travers de Kamini. La deuxième partie du

roman est racontée par Saroja qui parle de sa relation avec sa mère, Putti Aji, qui est son modèle, et comment elle avait maintenu sa élégance pendant vingt ans alors que son mari entretenait une maîtresse de basse caste.

Le roman québécois, *L'Obéissance* de Suzanne Jacob, s'est basé sur un fait divers dans un journal qui avait comme titre « Je voulais lui apprendre à obéir ». La mère disait qu'elle avait voulu apprendre sa fille à l'obéir et cet apprentissage avait mené jusqu'à l'infanticide. Dans le roman la souffrance est à son comble. Ce roman se repose sur une triple représentation du rapport mère-fille 1. La relation d'Alice avec sa mère Florence 2. Le rapport de Florence et sa mère, Yvonne 3. Le lien de l'avocate Marie avec sa mère. Les mères de ce roman sont abusives essentiellement parce qu'elles ne voulaient pas être des mères, une forte critique de la société québécoise. La fille est toujours une partie de sa mère, sans identité propre. Toutes les personnes du roman sont occupés de la question de l'obéissance et de la violence, des problèmes d'identification et d'autonomie. Le thème principal s'est basé sur la tradition de battre les petits pour leur donner une certaine discipline. Et l'enfant maltraité ne doit pas protester parce que : « La bouche est peut-être cousue ? On coude bien des vulves ailleurs, pourquoi pas la bouche ici ? » (LO pg18)

Dans le roman, *L'Ingratitude*, de Ying Chen, le protagoniste est une jeune fille chinoise, Yan Zi, qui est morte. Son spectre nous explique qu'elle finit par se suicider pour échapper à un amour maternel « souverain, condescendant et providentiel » Elle retrace les faits de sa vie qui l'ont marquée, tente de prouver au lecteur qu'elle est une victime, non pas une victime de homicide ou de manipulation, mais de l'admiration pour sa mère.

Bien que Yan Zi se déplace tous les jours entre la maison et le bureau, ses mouvements ont été circonscrits et examinés par sa mère. Pour échapper à sa mère, elle espère de s'envoler mais voici une société où : « une fille n'acquerrait jamais d'ailes hors d'un mariage. » (LI pg 107). Elle est la possession de sa famille et donc elle a été refusée sa liberté. « Je comprenais enfin que ma vie ne m'appartenait pas entièrement. » (LI pg 24)

Elle n'a jamais connu la chaleur d'appartenir à une famille et pour elle, la domesticité était une source constante de frustration.

C.LA PRESENCE DE LA MERE

Depuis longtemps, les femmes indiennes, comme les autres du monde, ont été réduites au silence par le patriarcat dans des rôles comme épouses, mères, etc. La culture indienne nous a donné des images des femmes vertueuses comme Sita et Savitri, des exemples des femmes dévouées. En termes mythiques, le prototype dominant féminin est une dame simple, patient, altruiste comme Sita, soutenu par d'autres personnages comme Savitri, Draupadi et Gandhari. La mère n'est pas seulement le gardien de l'enfant, mais elle participe aussi dans les activités de sa famille, de la communauté et de la société. Ainsi nous voyons que la figure maternelle dans les deux romans Indiens est représentée comme des femmes pieuses et traditionnelles, mais avec des nuances négatives.

Quant au Québec, la mère est glorifiée par l'église catholique comme son soutien le plus grand car elle jouait un rôle très important dans la préservation de la langue française et de la religion catholique. Comme Lori Saint- Martin affirme : « au pays de la survivance et de la revanche des berceaux, le mythe de la mère a atteint des sommets. »³

Avec les changements sociaux de la Révolution tranquille, la maternité est devenue une préoccupation centrale dans le champ littéraire. Il a documenté les injustices commises par la société qui valorise les femmes uniquement pour leur fonction reproductive tout en leur refusant l'accès aux sphères sociales, politiques et culturelles. Nous allons donc, étudier l'image de la mère dans les quatre romans qui sont si diverses dans leurs approches.

³ Lori Saint-Martin, *Le Nom de la Mère : Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Editions Nota bene (1999)

C.1. MERE TRADITIONNELLE

Dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, la mère est une femme brahmane orthodoxe, avec les valeurs des traditions hindoues et qu'elle les a intériorisées. Le patriarcat comme un système de domination et d'exploitation prend des formes différentes. L'une des formes de l'exploitation est la préférence pour le garçon car la société exige la présence du garçon dans les rites importants et la psyché indienne considère la fille comme un individu passif. D'après l'observation de Sarabjit Sandhu:

“The mother is very attached to her son. Her attitude is a typical one, after all, he is a male child and, therefore, one who will propagate the family lineage. In another sense, also, the male child is considered more important than a girl, because he is qualified to give ‘agni’ to his dead parents. The soul of the dead person would otherwise wander in ferment.”⁴

La mère est pieuse et autocratique et tout le monde, y compris son mari, avait peur de lui déplaire. Elle est un exemple typique de la femme orthodoxe indienne pour laquelle sa famille est la plus importante. À chaque moment de sa vie, elle gâte son fils, Dhruv, ce qui fait la fille se sentir superflue :

« Don't go out in the sun. You'll get even darker.

-Who cares?

We have to care if you don't. We have to get you married.

I don't want to get married.

Will you live with us all your life?

⁴ Sarabjit Sandhu, “The Dark Holds No Terrors”, *Image of Woman in the Novels of Shashi Deshpande*, Prestige, New Delhi, 1991.

Why not?

You can't

And Dhruva?

He's different. He's a boy. ⁵(DHNT pg 45)

Sarita avait un rôle important à jouer pendant les fêtes et elle était très flattée quand sa mère lui a donné plus d'attention qu'à son frère :

“The one time when she became more important than Dhruva. The daughter of the house who could apply attar with tiny attar- drenched swabs of cotton to the backs of women's hands.” (DHNT pg 56)

La mère de Sarita était une femme idéale, selon ses amis. Elle fait des corvées sans cesse du jour à la nuit, comme une marionnette, et elle était beaucoup appréciée par ses voisines, “was a brave woman who never complained”. (DHNT pg 108)

Elle était aussi appréciée par la société comme “a mother in an ad, in a movie, dressed in a crisply starched, ironed sari. Wife and mother, loving and beloved. A picture of grace, harmony and happiness.” (DHNT pg 80)

La mère et la fille ont toujours partagé l'une avec l'autre, au delà de la tradition des femmes transmise oralement, une connaissance qui est subliminal, subversive, et préverbale: le flux des connaissances entre les deux corps semblables, dont l'une a passé neuf mois dans l'autre. Margaret Mead nous démontre:

⁵ Shashi Deshpande, *The Dark Holds No Terrors*, Nous utiliserons dès maintenant le sigle DHNT pour cet ouvrage, intercalé dans le texte courant, avec la pagination entre parenthèse.

“deep biochemical affinities between the mother and the female child, and contrasts between the mother and the male child, of which we now know nothing.”⁶

La mère de Sarita considère le processus de grandir comme désagréable et honteux, même si c'était un processus biologique et naturel.

“And it became something shameful, this growing up, so that you had to be ashamed of yourself, even in the presence of your own father.”

“You should be careful now about how you behave. Don't come out in your petticoat like that. Not even when it's only your father who's around.”

(DHNT pg 62)

Pourtant, c'est la mère qui enseigne sa fille à accepter passivement "ce qui vient". Elle porte sa propre culpabilité et la haine de soi dans les expériences de sa fille. Quant à Sarita, elle se souvient de son éducation quand, après la mort de sa mère, quand elle revient à la maison natale et pour la première fois, elle jette les dégâts dans la poubelle après le déjeuner, d'une façon typiquement brahmanique.

⁶ Margaret Mead, *Male and Female*, New York: Morrow, 1975, pg 61

C.2. MERE ALTRUISTE

Dans le roman *Tamarind Mem*, Saroja est si fière de ses deux filles que quand Roopa, la sœur cadette de Kamini, est née, tous les membres de la famille sont surpris de voir qu'elle avait une peau noire. Ils remarquent qu'elle ressemblait à un enfant d'une balayeuse. Mais Saroja défend ses deux filles en disant:

« Kamini et Roopa- la richesse et la beauté- voilà ce que sont mes deux filles. »

« Seuls les yeux d'une mère peuvent voir la beauté là où elle n'existe pas. »

(TM pg 17)

Nancy Chodorow cite les exemples de certaines communautés indiennes, où, bien que les fils soient considérés comme plus souhaitables, les mères montrent un attachement particulier à leurs filles pour le sort futur de leurs filles, qui auront à quitter leur famille natale pour un ménage, étrange et souvent accablant. Ce type de lien est souvent préférable à l'indifférence ou bien le rejet de la mère, qui résulte de la victimisation de la fille. Ici, elle s'identifie à sa fille, surtout par faiblesse, et pas par la force.

La mère de Kamini n'a pas de fils, mais l'amertume de la vie est due à cause de ses rêves et de ses désirs insatisfaits. Saroja se comporte d'une manière différente quand elle est chez sa mère, jouant et rigolant avec ses sœurs jusqu'à ce que Kamini commence à croire qu'un fantôme réside dans le corps de sa mère.

D'après le patriarcat, l'éducation des filles demande un fort sentiment d'amitié de la part de la fille avec sa mère. Une femme qui a beaucoup de respect et d'affection pour son propre corps, et qui ne se considère pas comme impure ni comme un objet sexuel, va transmettre le même sentiment à sa fille. Le personnage de la mère de Kamini est si fort qu'elle sculpte sa propre vie, sans demander l'aide de ses filles adultes. Quant à la mère, son honnêteté saisie les liens qui à la fois unissent et coupent le cordon ombilical. En effet, Badami remet en question le concept de la vache sacrée du personnage de la mère car elle est une dame indépendante et sait comment vivre sa propre vie.

Les mères, les grands-mères et les domestiques - mères porteuses - sont les personnages importants qui fixent les règles, les faire appliquer, racontent des histoires et ainsi deviennent les modèles pour Kamini. Les deux, la mère et la grand-mère sont une bonne combinaison de tradition et de modernité. La grand-mère, en particulier, n'avait pas d'amour particulier pour ses enfants

“qui grandissaient et changeaient, décevant leurs parents et ne leur apportant que de soucis, se mariaient et quittaient la maison, ou mouraient avant qu'on ait eu le temps de vraiment les connaître.” (TM pg 19)

La grand-mère fait même une distinction entre l'enfant de son fils et l'enfant de sa fille, à la tradition faite par la culture indienne :

“Aiji, pourquoi le mien brille moins que celui d'Aparna ? demandais-je, blessée par cette iniquité

Tu devrais déjà être contente que je t'aie acheté une jolie jupe. Aparna est la fille de mon *fils*, ne l'oublie pas !” (TM pg 18-19)

C.3. MERE MEURTRIERE

L'Obéissance, le roman de l'insoutenable, est une histoire d'une petite fille, Alice Chaille, de huit ans qui se noie dans la rivière derrière la maison familiale sur les ordres de sa mère. D'après Julie, le narrateur de l'événement, l'inertie et l'acceptation muette de l'enfant maltraitée nourrit la violence maternelle. Ancienne danseuse nue, Florence, est encore vierge lorsqu'elle épouse Hubert Chaille, « sa mère l'a infibulée a force de la protéger contre son mari et ses frères. »

A 20 ans Florence croyait que sa vraie vie va commencer avec son mariage. Mais elle se rend compte que la violence va continuer même après son mariage. Elle a déjà enduré la violence chez sa mère pendant son enfance. Dès son voyage de noces, elle se sent prise d'une rage violente, une rage, qu'elle avait elle-même subie autrefois, de la part de sa mère, et qu'elle déferlerait plus tard sur ses enfants.

La violence de Florence envers sa petite est pour lui donner une certaine discipline « d'obéissance » qui brise les règles de bienséance, d'après elle, elle doit être stricte pour que sa fille apprenne.

Lori Saint- Martin souligne :

« La mère maltraitante remplit donc le rôle qui lui est attribué par la collectivité : socialiser l'enfant en lui imposant de solides interdits, dompter sa révolte..... Autrement dit, les mères sont fondées de pouvoir des pères et

plus généralement, d'une société dont les principales valeurs sont le conformisme et la consommation aveugle. »⁷

Si Marie s'est intéressée du procès Chaille, c'est par une profonde nécessité psychique, sa propre mère l'a maltraitée comme Florence l'a fait à Alice. Et comme Alice, elle défend ses parents, qui, l'ont symboliquement tuée. Encore d'après Saint-Martin, en défendant une mère maltraitante, elle défend la cruauté dont elle a été victime, affirme sa propre souffrance et celle des autres et légitime la torture. Comme le lui signale Julie, dans le roman, « Tu as passé ta vie à plaider pour eux, les criminels, le cher couple de criminels qu'étaient tes parents, à te convaincre qu'ils étaient innocents. (LO pg 244)

⁷Lori Saint-Martin, *«Le Nom De La Mère »*, Mères, Filles et Ecriture dans la Littérature Québécoise au Féminin', éditions Nota bene 1999

C.4. MERE AUTORITAIRE

La mère dans le roman *L'Ingratitude* est une chinoise typique, celle qui a été éduquée sur les enseignements de Confucius, qui définit la femme «idéale» en termes de «trois obéissances» - les obéissances au père, au mari et au fils. La chasteté a également été une valeur sociale importante et donc, la femme est généralement restée subalterne. Pour une femme ordinaire, la seule façon d'accéder au pouvoir, c'est d'avoir un fils. Dans ce roman, la mère de Yan Zi a été mariée par ses parents et elle voit son propre rôle comme une femme traditionnelle sauvegardant la réputation de sa fille. Les plaintes traditionnelles de la mère sont, par conséquence, celles de l'âge vis-à-vis la jeunesse. Il fallait donc vivre avec une vision d'une vieille. "Maman n'aimait pas les jeunes gens. Par "ils sont jeunes", elle sous-entendait : « ils sont bêtes ou ils sont dangereux » (IG Pg 35) .Mais cela ne l'empêche pas de regretter sa jeunesse. « Ah! Soupirait-elle, si je pouvais tout recommencer ! » (IG pg)

La mère essaie de combattre contre des chamailleries constantes de sa belle-mère et des idéaux de sa fille moderne qui n'est pas un enfant « idéal », car elle est, selon la mère, une victime de la pollution culturelle.

« Grand-mère insiste pour me vêtir d'un manteau d'hiver de style traditionnel, de sorte que je n'aie pas froid une fois arrivée là-bas et que les esprits des ancêtres me soient bienveillants. Maman trouve ridicule cette idée dont l'application ne peut que déshonorer la mère de cette fille ». (IG pg 41)

Mais Maman pleure parce qu'elle a perdu sa propre fille. Pour elle, la mort de sa fille constitue un échec personnel plutôt qu'une perte sentimentale, donc elle refuse des consolations des invités. La souffrance de sa fille l'a donné de la satisfaction. Toutefois, elle offre un repas copieux aux invités pour les remercier d'avoir pleurer avec elle. Sa politesse semblait superflue et hypocrite. « Du même coup, elle compte prouver qu'elle aime bien sa fille et que les rumeurs de suicide ne sont que des rumeurs ». (IG pg 69)

Elle rappelle sa fille sans cesse les moments difficiles qu'elle avait éprouvés au moment de sa naissance. Pourtant l'événement déclencheur de la rébellion de Yan Zi est le fait que sa mère avait oublié l'anniversaire de sa fille. "Tu ne peux pas m'échapper, c'est moi qui t'ai formée, ton corps et ton esprit, avec ma chair et mon sang- tu es à moi, entièrement à moi!" (IG pg 19)

Elle estime que l'indépendance de sa fille est liée à son éducation, qui 'déroute l'esprit et endurecit le cœur. On mélange le blanc et le noir'. Donc, d'après Yan Zi :

« Il s'agissait bien sur d'un amour souverain, condescendant, providentiel, d'un amour de maitresse de maison qui donnait la vie et des ordres, d'un amour d'araignée dominant son territoire par les substances de son corps, par un mélange de sang, de salive, de sueur et de larmes ». (IG pg 52)

L'amour de la mère pour son enfant fait une partie intégrale de la psyché asiatique. Des mythologies et des littératures anciennes ont glorifié la figure maternelle. Mais le concept de la préférence pour un fils est aussi vieux

que la société, elle-même. Une prière de l'Atharva Veda dit: "The birth of a girl, grant it elsewhere, here grant a son."

Mais malgré le désir de la mère de donner naissance à un fils, l'amour d'une mère pour sa fille ne peut pas être nié. Sudhir Kakkar dans un article sur «*Feminine Identity in India*», affirme :

"the special maternal affection reserved for daughters, contrary to expectations derived from social and cultural prescriptions, is partly to be explained by the fact that another's unconscious identification with her daughter is normally stronger than with her son."⁸

Ainsi, on voit que les mères dans les romans, présentées dans cette étude sont de « bonne » mères, celles de la génération d'avant. Comme le montre Huston :

« La « bonne » mère altruiste qui connaissait sa place et acceptait comme naturellement siennes toutes les tâches de la quotidienneté ; l' « Ange du foyer » qui avait su renoncer à ses propres ambitions et à ses propres rêves pour favoriser l'épanouissement des autres..... » (pg 207)

La « bonne » mère est aussi, celle qui nous tient par le sentiment, celle à laquelle on ne peut pas échapper sans lui briser le cœur.... (pg 246)⁹

Quant au Québec, on doit tenir compte du contexte de la société capitaliste et de la famille nucléaire, sans oublier l'empreinte de l'idéologie cléricale et l'ampleur de la « revanche des berceaux » ainsi que de la réaction

⁸ Sudhir Kakkar, « *Feminine Identity in India*, » *Women in Indian Society*, p. 49 en Y. S. Sunita Reddy, *A Feminist Perspective on the Novels of Shashi Deshpande*, Prestige Books, 2001

⁹ Nancy Huston, *Le Journal de la Création*, France, Seuil, 1990

qui l'a suivie. L'évolution de la mère est la conséquence des changements plus importants de la société.

Une mère n'est que le gardien de l'enfant, mais elle participe aussi aux activités de sa famille, de la communauté et de la société. Elle représente un système social et donc elle participe dans le système du rapport mère-enfant qui existe dans le cadre de la société. Le personnage de la mère reflète le désir de remplacer des notions mythiques par l'image d'une « mère moderne », une mère réelle qui ne soit « [n]i déesse, ni vierge, ni sorcière », mais plutôt « envisageable, vivante »¹⁰

¹⁰ Monique LaRue, « La Mère, aujourd'hui » (pg, 54).

D.PROXIMITE ET SEPARATION

Pour que la relation mère-enfant soit réussie, il doit y avoir une interaction continue, une fois que la mère commence à s'occuper de l'enfant. Etant la personne principale, c'est à la mère d'aider sa fille à identifier son rôle dans la société. Les filles apprennent à être des mères en s'identifiant à leur propre mère. Le conditionnement de l'enfant commence à la maison : « women are supposed to walk from mother's womb to mother's shoes ».

D'après les constatations de Simone de Beauvoir, la mère voit en sa fille une rivale qui va critiquer son comportement, donc leur relation devient problématique. Mais la plupart des filles se mettent en colère car leur mère accepte le destin comme leur sort. Irigaray nous propose que la fille devienne l'image miroir de la mère et la vie de la mère dépend de l'existence de sa fille.

Pour Sarita, le protagoniste du roman, *The Dark Holds No Terrors*, le processus d'imitation commence dès son enfance, quand elle essaie d'attirer l'attention de sa mère. Elle avait un rôle important à jouer dans les fêtes et elle était très heureuse car ces jours-là, sa mère lui donnait plus d'attention qu'à son frère. Elle se souvient que pour l'anniversaire de son frère, on faisait toujours un puja le soir. Mais les festivités ont pris fin à la mort de son frère. Elle voulait réussir dans tout ce qu'elle faisait, juste pour prouver son mérite à sa mère. Mais la mère refuse d'apprécier sa fille et même après la mort de son fils, elle refuse de se réconcilier avec sa fille.

Ragini Ramachandra estime cependant que cet aspect de l'histoire n'est pas vrai. Elle note:

“The portrayal of Sarita's mother who adored the son and neglected the daughter seems to be a weak point in the story. While one could accept a

mother's preferences amongst her children, it seems rather incredible that she should live and die with curses on her lips for her female child, especially in the Indian context.”¹¹

La colère de la fille à propos de sa mère est peut être légitime car sa mère l'a reléguée au statut de l'autre, en considérant le fils ou le père pour l'accomplissement de ses propres besoins.

Sarita quitte sa maison natale une fois, avec une déclaration de ne jamais revenir. Néanmoins, elle revient à chercher le refuge, incapable de supporter la barbarie de son mari. La dichotomie est vue à travers le roman, car d'une part, Sarita tente d'affirmer son identité en rentrant chez elle, de l'autre part, elle ne veut pas être comme sa mère. Mais sa propre fille, Renu, est un souvenir constant de sa mère. « The feeling she gave you of being weighed up, criticized, possibly rejected. » (DHNT pg34) . Sarita avait deux enfants, un fils et une fille. « A family the right size. The right kind. Like the ads. A happy family. Healthy, happy, smiling and in colour. » (DHNT pg 20-21)

Elle voulait être une mère idéale pour eux. Elle voulait se rendre compte que leur existence est impossible sans elle. Paradoxalement, elle se rend compte qu'elle ne peut pas être une mère idéale.

Le roman de Badami, *Memsahib*, raconte la vie de trois générations des femmes de la même famille (la grand-mère, la mère et les deux filles), et nous permet d'examiner la transformation du rapport mère-fille et l'évolution des attitudes de la société. La grand-mère, qui habite toujours en milieu rural,

¹¹ Ragini Ramchandra, " Review of The Dark Holds No Terrors, The Literary Criterion, Vol. XXI, nos. 1 & 2, 1986, pg 120

est une mère typiquement traditionnelle, qui ne veut pas comprendre « les jeunes femmes modernes ».

Sa fille Saroja voyage avec son mari, un employé des Chemins de Fer, elle consacre sa vie à ses deux filles, Kamini et Roopa. « J'ai été une mère moderne et mes filles en ont profité. » (TM Pg 145)

Ses filles, par contre, représentent la génération moderne, et sont liées par leur désir de ne pas être comme leur mère :

« Il fallait que je m'éloigne de ma mère. Le plus vite que possible..... Je voulais finir l'école et quitter la maison. Me marier au besoin, même si, à en croire Ma, cela revenait à s'échapper d'une geôle pour entrer dans une autre, errer sans fin dans un labyrinthe en se cognant le nez contre des portes closes.» (TM pg 119)

Ce rébellion, la décision de Kamini de « désobéir », met l'accent sur la perspective de la fille et évoque la rupture des liens entre mère et fille. Rich note : « chacune aura à tout prix tenté d'échapper à son histoire.[...] *Generation gap among women. Désobéissance civile.* »

Kamini essaie de comprendre sa mère et veut la placer dans le contexte de la société où elle vivait : Elle a toujours essayé de « situer Ma dans le cours de l'histoire » (TM pg 20) Elle faisait tant de voyages que « A coup sur elle avait perdu la tête, cette vieille femme qui disparaissait en pavant sa route de cartes postales, pas même de lettres, seul moyen de suivre ses traces ! (TM pg 56) La mère de Kamini se comportait d'une manière étrange, et sa fille ne l'a jamais compris.

« Ma me paraissait aussi énigmatique que Dadda. Comment m'y retrouver quand la moitié de sa famille vantait une petite fille gentille et bien

élevée, tandis que l'autre moitié la décrivait comme une gamine difficile et têtue ? » (TM pg 22)

Donc, elle a toujours essayé de la comprendre :

« Ma a été pleine de paradoxes, car elle n'a jamais fait l'éloge de ses enfants même quand elles ont apporté succès. Elle était ambitieuse pour ses filles. « Ma mère m'a poussée et réprimandée, ses mots comme des dards d'abeilles bourdonnant autour de ma tête ». (TM pg 117)

Mais elle a reconnu le fait que Ma fait tout pour sa bien-être ; pour que sa fille mène une vie contente.

«Ma rouspétait, me harcelait, me critiquait tout le temps, pourtant quand je rapportais des prix, elle rangeait les trophées bien en évidence dans la vitrine qu'avait fabriquée Girdhari le menuisier ». (TM pg 115)

Dans la littérature québécoise, la cruauté de la mère nous effraie car d'après Couchard : « le danger qu'il ya à contempler de trop près la violence archaïque, de peur, sans doute, d'y surprendre son propre reflet ou de crainte de ne pas parvenir à se détacher de ce qui nous fascine. »¹²

Pourtant, au cours de l'histoire, on a aperçu les cas de l'infanticide. Adrienne Rich rappelle que du Moyen Age jusqu'à la fin du XVIII siècle, l'infanticide était le crime le plus répandu en Europe et il concernait surtout les filles. De nos jours, dans plusieurs pays, dont l'Inde, on utilise l'échographie pour diagnostiquer le sexe du fœtus et on essaie de se faire avorter s'il s'agit d'une fille. Il est donc essentiel de se tenir compte des conditions sociales des pays examinés avant de prendre des mesures nécessaires.

¹² Françoise Couchard, *Emprise et Violence maternelles, étude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Dunod 1991, Pg 4.

Dans les deux romans québécois contemporains, les deux filles sont déjà mortes. Mais dans le premier roman, *L'Ingratitude*, le spectre de Yan Zi nous raconte son rapport avec sa mère et dans le deuxième roman, *L'Obeissance*, le récit mère-fille nous est révélé par Marie Cholet, l'avocate qui prend charge de l'interrogation de l'infanticide.

Le roman, *L'Ingratitude*, s'ouvre avec « Ils me traitent de criminelle » car le protagoniste Yan Zi est morte et d'après elle, « Ma morte est une honte démesurée, car je m'y suis condamnée moi-même, j'en ai exécuté la peine moi-même. » (LI pg 7)

Au cours du roman, elle explique qu'elle est adulte et qu'elle a obtenu un emploi et a de nouveaux désirs qui n'a rien à avoir avec sa famille. Elle devient de plus en plus rebelle en essayant d'échapper sa mère autoritaire. Elle trouve sa mère désagréable car Yan Zi pense que sa mère la traite comme une partie de la famille et pas comme un individu. Yan Zi aperçoit que sa mère ne l'a jamais reconnu comme un individu toute sa vie, peut être, elle va commencer à la reconnaître après sa mort. « Mon suicide l'intéressait moins que l'assassinat d'un président américain ». (LI pg31)

Il faut, donc faire des efforts pour gagner sa confiance en se portant comme une fille « idéale ». Elle voulait s'adapter à sa mère dans tous les domaines. Elle va donc, trouver son identité en mourant. Elle a pensé aux diverses façons de se suicider car si elle ne réussit pas, elle sera encore dépendante de sa mère. « Je serais sa fille éternelle ». (LI pg 61)

Maman a planifié sa venue et maintenant c'est à elle de décider comment elle va mourir. Mais maman, elle sait comment dominer son enfant car c'est elle qui l'a donné naissance :

« attendait le moment où le serpent sortirait lui-même du trou, pour ensuite l'abattre avec précision, avec efficacité et, surtout, avec beaucoup de bonnes raisons. Voilà le savoir-faire de maman que j'admirais ». (LI pg 53)

E. LE RESPONSABILITE DU PERE ET L'ORDRE SOCIAL

La souveraineté du père est un fait de l'origine sociale et le père est la personne la plus importante pour sa famille. C'est le concept du patriarcat qui donne le pouvoir au père par la force, par la tradition, par le rituel ou bien par la coutume. Ainsi c'est l'homme qui va déterminer le rôle que la femme doit ou ne doit pas jouer dans cette institution dite patriarcat. Ce qui n'implique pas nécessairement que la femme n'ait aucun pouvoir ni que le père puisse réclamer du pouvoir sur son fils ou sa fille. La puissance du père est difficile à comprendre car elle imprègne tout, même la langue dans laquelle on essaie de le décrire.

Au cœur du patriarcat est l'unité familiale individuelle qui est née avec l'idée que l'homme va transmettre ses biens à ses descendants biologiques. La femme peut être la matriarche de sa famille, pourtant elle doit préparer son enfant à entrer dans le système du patriarcat et de la perpétuer comme adulte. La société a donc créé l'image d'une mère archétypique qui renforce le traditionalisme de la maternité et le renouvellement du pouvoir masculin.

Dans l'écriture au féminin, le rapport du père et sa fille est rarement focalisé parce que dans la structure d'une famille nucléaire, cette relation peut être considérée comme superflue. Le rôle traditionnel de la fille dans la structure familiale est négligeable. Selon Saint- Martin,¹³ elle est privée d'une inscription civile car son nom change quand elle se marie. Elle est, donc, considérée comme un membre transitoire jusqu'à ce que le mariage la fournit son propre rôle structurel en tant qu'épouse et mère dans une autre famille.

¹³ Lori Saint- Martin, 'Le Nom de la Mère: Mères, Filles et Ecriture dans la Littérature Québécoise au Féminin', éditions Nota bene 1999, p.11

Par le mariage, la fille devient une boucle nécessaire dans la formation d'alliances sociales qui structurent la communauté. L'aspect psychosomatique du lien père- fille est important dans la compréhension du rapport mère-fille.

La Loi du Père, terme utilisé par Lacan, entame des interdictions principales contre les satisfactions pulsionnelles de la dyade mère-enfant et oblige leur sublimation dans le domaine symbolique de la langue. Le père est aussi la représentation concrète des lois dans la structure familiale patriarcale. Sous le patriarcat le pouvoir devient à la fois un mot important et une relation primitive. Sous le contrôle de la mère, l'homme assure pour lui-même la possession de ses enfants et à travers ses enfants, il assure la disposition de son patrimoine et peut toujours compter sur le raccourci de l'autorité ou la force pour aboutir sa volonté.

Dans la division du travail, normalement, le père joue un rôle secondaire quand il s'agit de la formation de sa fille et même de son fils. Mais le fils s'échappe très vite de sa mère car elle respecte sa masculinité alors que la fille est obligée d'adapter dans le monde féminin. Elle accable son enfant avec sa propre destinée, manifestant un zèle dont l'arrogance et le ressentiment sont mêlés. Même la bonne mère pense de lui en faire une «vraie femme» afin que la société l'accepte facilement. Pour la fille, la mère a plus d'autorité que son père et elle imite et même identifie avec sa mère. Quand elle est jeune, elle imite sa maman, surtout quand elle joue avec sa poupée. Quand l'enfant grandit la mère se débarrasse de beaucoup de ses tâches pour que sa fille les apprenne. Ainsi la petite fille apprend très vite les limites que la société lui impose, car elle doit se comporter comme adulte dès son adolescence.

Quand elle sort de son cercle maternel, elle voit que ce sont les hommes qui contrôlent le monde. Cette révélation bouleverse sa conception d'elle-même car sa mère, bien qu'elle soit la maîtresse de maison, communique par l'intermédiaire de l'autorité du père. Elle réalise qu'elle ne peut jamais être le père souverain et pour elle c'est l'abdication complète de l'objet, elle devient donc « l'autre » dans la soumission et dans l'adoration.

L'écriture au féminin interroge ces édifices patriarcaux surtout les concepts comme le mariage et la famille. Le roman féminin a souvent décrit un monde privé des femmes où les émotions et les sentiments personnels deviennent le cœur de leur expérience. Dans la plupart des romans le mariage devient un sujet important ou le mari et la femme ne s'entendent pas ou bien sont plutôt non-communicatifs, donc la figure du père est marginalisée.

En Inde, nous avons des exemples typiques comme Sita et Savitri qui se tournent vers leurs hommes pour porter secours. La femme est aussi liée par un réseau de contraintes sociales et culturelles, comme la pauvreté et l'analphabétisme. Même en Occident, la situation reste à peu près la même et les femmes comme Lady Macbeth et Lucrece Borgia, qui sont connues pour leur pouvoir ont été considérées comme des sorcières avec la puissance des ténèbres.

Il n'est donc guère nécessaire de souligner que le père comme l'objet de l'amour primaire est tenable si l'on conçoit l'identification comme étant déjà dans l'orbite symbolique, sous la domination de la langue. Selon Freud, il est facile de différencier entre l'identification avec le père comme objet sexuel et l'amour pour le père. Dans le premier cas, le père est ce que l'on voudrait être et dans le second cas, il est ce que l'on voudrait avoir. Le père, dans tous des

romans de notre corpus, est celui qui reste non communicatif soit parce qu'il est dominé par sa femme ou soit parce qu'il est par comportement un homme silencieux. Paradoxalement l'absence du pouvoir peut le mener à la lassitude, l'auto-négation, la culpabilité et la dépression qui pourrait diriger à « son détachement».

Dans tous les quatre romans, le père, étant dominé par la mère n'a aucun rôle significatif dans le développement de l'intrigue.

Dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, la protagoniste réussit dans sa vie, mais sa contribution n'est pas récompensée ni officiellement, ni financièrement. Les trois hommes, Dhruv, son frère, Manohar, son mari et son père ne contribuent pas à son développement personnel. Au contraire, ces hommes tentent de la détruire émotionnellement. D'après sa mère, elle est responsable de la mort de Dhruv qui se fait par un accident, mais sa mère refuse de l'accepter et lui dit qu'elle n'a pas le droit de vivre quand son frère est mort. Même quand sa mère est en train de mourir d'un cancer, son attitude ne change pas envers sa fille. Le rapport de Sarita et son mari, Manohar a une dimension ironique. Il est professeur par profession et grâce à son éducation et à son statut social, il paraît comme un homme progressif mais vers la fin du roman, son personnage devient hostile et son hostilité prend la forme d'abus sexuel. Le père de Sarita n'aide pas sa fille à comprendre sa mère, et elle restera traumatisée tout au long du roman. Il ne veut pas comprendre ni sa femme ni sa fille et son attitude ne change pas même après la mort de sa femme. Il ne fait aucune tentative pour faire revivre son rapport avec sa fille.

Dans son roman autobiographique, *Memsahib*, Badami a mis en évidence les conflits qu'une femme indienne rencontre, d'abord avec son père,

puis avec son mari et plus tard avec ses enfants. Ses parents ignorent le désir de Saroja quand elle veut devenir un médecin ayurvédique car elle est femme. Quand elle revient avec son diplôme à la fin de ses études secondaires, le père de Kamini «regarde à peine le parchemin écrit en lettres noires chantournées ; seuls les diplômes de mes frères méritent l'attention"(TM pg 159-160) . Selon la tradition hindoue, "Une femme sans mari c'est comme le sable sans fleuve."(TM pg 153).

Le mari de Saroja, appelé Appa par ses filles, est un homme serein qui laisse sa femme seule avec leurs filles pour de longues périodes, alors qu'il voyage à travers l'Inde à cours de son travail. Comme Saroja nous dit: "I use my grandmother's strategy of words to ward off the pain of rejection. His aloof, merciless cool, my defensive anger. I will not beg for the affection that is due to me, his wife." (TM pg 216)

Il parle seulement avec Kamini, racontant un flot ininterrompu d'histoires sur ses voyages et sur les personnages mythiques qui habitent les gorges et les forêts . Quant à Appa, il est un reclus qui fume sa pipe sans cesse, un homme qui est le plus souvent passif, même s'il est chez lui. D'autres personnages comme Linda Ayah, la domestique, Putti Ajjji, la grand-mère de Saroja jouent un rôle important dans le roman, en exprimant leurs opinions fortes et en retardant, dans une certaine mesure, la rébellion de Saroja. Linda Ayah exprime toujours son mécontentement face à un comportement immoral de sa maîtresse et quant à Putti Ajjji, abandonné par son mari pour une femme de «basse caste», a pu s'obtenir la maison familiale pour elle-même et ses enfants en demandant une roupie pour chaque repas qu'elle prépare pour son mari.

Dans la philosophie hindoue, l'homme joue de différents rôles de la vie, la femme est, au contraire, toujours liée à sa famille toute sa vie, elle est donc la femme au foyer. Elle doit rester soumise au père, puis au mari et vers la fin de sa vie au fils. Dans des romans contemporains, on voit une transformation dans l'image de la femme, du rôle traditionnel à une dame indépendante.

Une étude des textes contemporains montre la figure paternelle plus vulnérable ainsi que des "filles détachés" en établissant un nouveau « canon culturel ». En plus, l'homme typiquement indien possède un ensemble des croyances éthiques et sociales qui est enraciné dans la tradition et les coutumes de ce pays.

Dans le roman « L'Ingratitude », le père de Yan Zi est décrit comme un savant qui a anticipé sa retraite à cause d'un accident. Après l'accident, il n'était capable ni de travail ni d'affection. D'après sa fille, il n'était ni un mari idéal ni un père tendre, quand même il réussit dans son métier. Sa fille le décrit comme une poupée bien faite, lucide et dévouée et dans cette situation, maman voyait la possibilité de reconquérir son homme. Yan- Zi ne voulait ressembler ni à sa mère, ni à son père et elle pense qu'elle ne s'entendait pas avec sa mère à cause de son père. « Papa était fait d'huile et gardait comme elle une frontière avec l'eau..... » (IG pg 30)

En le comparant avec l'huile, Yan Zi utilise la notion chrétienne où l'huile signifie purification et fortification et comme il est utilisé dans la vie quotidienne, il fournit également la nourriture. Mais le rapport père-fille conteste cette notion car son regard vide sur sa fille signifiait la mal compréhension ou bien manque de compréhension. Autrefois, il était peut être

fort mais depuis l'accident il a passé ses journées dans son bureau seul et « la pâleur des papiers se reflétant dans sa chevelure. Quand Yan Zi quitte la maison, « Je le quittai sans rien dire, sans adieu. Sans lui toucher la main, ô cette main toujours indifférente, et déjà étrangère. » (IG pg 32)

Comme conclusion, on pourrait dire que les écrivaines ont mis en évidence les nuances subtiles de l'homme et ses relations avec sa famille. Son trajet d'un héros à un anti- héros est dû à cause de son attitude car il se trouve en exil avec soi-même et avec l'évolution du temps et il semble confondu car il trouve les anciens bastions masculins en ruine. C'est pourquoi le personnage masculin semble être une personne veule, dont la faiblesse est plus sadique que sa force apparente. Sur le plan historique, l'absence du père peut être aussi un résultat de la division du travail au cours de la révolution industrielle.

Ainsi, toute femme est potentiellement mère mais la maternité ne revient pas à la procréation. La maternité, c'est aussi bien créer la personne qu'on a devant soi, créer un style de vie.

Dans le chapitre suivant, on étudiera les causes et les conséquences de l'ambivalence qui se crée dans le rapport mère-fille.

CHAPITRE IV

UNE CONVIVIALITE CONFLICTUELLE : LA RUPTURE D'UNION

« Maternité, je te hais, tu m'as mise en ornière, tu t'es installée comme un pacha, niant tout ce qui n'était pas toi. »

Françoise Govarini, dans son article « L'institution des rôles et la négation de l'amour. »

L'aliénation est devenue un thème important dans la littérature moderne et avec l'écoulement du temps, cette notion a subi les avatars de nombreux courants de pensée. Selon Marx¹ la notion de l'aliénation reposait dans la perte d'une identité véritable, ayant rendu l'individu dépendant d'un autre « moi » qui peut être de la manière sociale. L'être aliéné doit faire face aux trois traits fondamentaux comme perte d'autonomie, révolte conséquente et l'inévitable manque de communication avant de rechercher une solution à son conflit. Ces sentiments peuvent être influencés par des commentaires négatifs par l'autre parent et par les caractéristiques, telles que le manque de reconnaissance et de chaleur, du parent rejeté. Il peut également être associé à l'isolement affectif ou à la dissociation qui donne à l'enfant un sentiment d'être un « outsider » chez soi et aussi dans la société.

Dans ce chapitre, nous étudierons les causes, les conséquences et les effets de la rupture du rapport mère-fille.

¹ Jean Levasseur, *Aliénation et Culture : Jacques Savoie et la Perte d'identité Acadienne*

A. INITIATIVE DE LA RUPTURE : LA MERE

« NORMATIVE »

L'institution de la maternité est une partie de la structure patriarcale et la mère « réunit en sa personne la religion, la conscience sociale et le nationalisme. Mais dans les romans que nous avons pris pour analyse, l'auteure présente d'abord le problème de la tradition de méfiance qui s'installe souvent entre la mère et la fille : la mère, elle-même, est victime d'une société répressive, car les mères risquent de demeurer des mères patriarcales et de reproduire l'ordre des choses de la société qu'elles ont fuie. Donc, la rivalité entre la mère et la fille est si vaste qu'elle aboutit à l'hostilité et à la haine. Selon les recherches psychologiques, l'influence de la mère est à la fois familière et puissante, car le lien de l'enfant avec sa mère est plutôt primitif. Cette influence et par conséquent, cette aliénation aboutit à des problèmes dans l'établissement des liens saines. Ainsi, la mère devient une victime de l'institution de la maternité car elle traite sa fille à la fois par une tendresse exagérée ou par une hostilité ouverte. Cette situation crée une ambivalence qui crée plus de souci chez les filles et provoque des tentatives à rompre le lien avec leur mère.

En Inde, l'image stéréotypée de la femme est de celle qui aime souffrir et qui se sacrifie pour le bonheur de son mari et de ses enfants. Elle a été conditionnée par une éducation fondée sur l'oubli de soi, ayant le but d'être une « bonne mère », ciment d'une vie familiale harmonieuse. Malgré le changement dans le mode de vie, les femmes d'aujourd'hui restent fermement attachées aux valeurs traditionnelles et pour elles, le conflit est

contradictoire avec l'amour, il se conjugue avec le rejet. Par conséquent, la conception patriarcale du rôle des femmes est considérée comme une norme.

La mère de Sarita, dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, est née dans une famille patriarcale, et donc elle intériorise les valeurs dès sa naissance et tente d'imposer ses valeurs à sa fille qui est une femme moderne. Elle était une femme « idéale » surtout aux yeux de ses voisins. D'après ses amies, elle travaille comme une marionnette et elle « était une femme courageuse qui ne se plaignait jamais » (DHNT pg 108) .Mais elle ne veut pas être une déesse, au contraire, elle est une femme dominatrice qui a des qualités humaines. Elle distancie sa famille des autres relations et en prend charge pour son bien- être.

Dans le roman de Anita Rau Badami, *Memsahib*, deux narrateurs reconstruisent leur passé en deux sections distinctes du roman. Bien qu'ils décrivent souvent les mêmes situations, leurs souvenirs des événements sont très différents. Le roman nous donne des aperçus du « passé réel », comme elle est aperçu par la psyché de deux individus différents, dont la relation avec le passé

« change dans le contexte du présent » (TM p. 234)

Tout au long du roman, on voit que tous les personnages ont un mélange de deux cultures. Par exemple, Saroja, bien qu'elle soit ancrée dans la tradition Indienne, insiste sur l'abonnement à « Women at Home », la revue des femmes, qui coûte quinze roupies pour une seule parution seulement pour faire de jolies robes pour ses filles, Kamini et Roopa. Elle coupe même les

cheveux de Kamini pour ressembler à l'une des actrices occidentaux. Le protagoniste, Saroja est une dame altière et belle avec une langue acérée dont l'acidité évoque, dit-on, celle du tamarin, le fruit de l'arbre peuplé de mauvais génies. De même, son mari Vishwa Mohan, est bien enraciné dans les mœurs brahmaniques, pourtant son apparence extérieure et ses habitudes alimentaires sont empruntées aux anglais. Ses filles aussi avaient deux identités, celle de la tradition et celle de la femme moderne grâce aux écoles anglaises dans lesquelles elles étaient éduquées.

Le modèle de la mère maltraitante domine les romans québécois des années 1970. D'après Patricia Smart :

« Dans le texte idéologique sous-jacent à la littérature, être mère équivalait à ne- pas- avoir- d'histoire, à être uniquement l'Autre, le reflet et le support de la maison paternelle ; et de ce meurtre de la femme, l'absence de mères dans le roman était le reflet fidèle. »²

Dans plusieurs romans, la fille juge sévèrement la mère, qui est considérée comme la gardienne des valeurs patriarcales, et la fille doit symboliquement la tuer avant de se remettre elle-même au monde. Dans la relation traditionnelle à la mère, le conflit est le signe d'une rupture car c'est reconnaître l'autre dans sa différence existentielle.

Dans le roman, *L'Ingratitude*, l'histoire est racontée par le spectre d'une jeune fille. La mère, elle, est mariée par ses parents à un jeune âge et

² Patricia Smart, *Ecrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1990 (1988), p.200.

elle voit son propre rôle comme celui de la conservatrice de la réputation de sa fille. « L'autorité est la garantie, disait-elle, d'une bonne éducation. » (LI pg 34)

Elle se voit responsable de trouver un bon mari pour sa fille et espère que Yan-Zi soit vierge même à l'âge de vingt cinq. D'après Yan-Zi, « Maman n'aimait pas les jeunes gens. Par « ils sont jeunes », elle sous-entendait : « ils sont bêtes ou ils sont dangereux » (IG pg 35)

Mais cela ne l'empêche pas de regretter sa jeunesse. « Ah ! soupirait-elle, si je pouvais tout recommencer ! » (IG pg). Alors, il fallait donc vivre avec une vision de vieillesse.

Dans *L'Obéissance*, Florence ne veut pas reconnaître sa fille comme un individu. Cela est difficile aux mères car elles y perdent une trop grande part d'elles-mêmes. Suzanne Jacob nous fait pénétrer au cœur de la violence maternelle. Alice Chaille, huit ans, se noie dans la rivière près de chez elle, peut-être sur les ordres de sa mère Florence. D'après Julie, l'avocate, qui nous raconte ce fait divers, la cruauté est liée à la famille, à l'éducation. La violence est liée de près à la mère qui a la responsabilité de faire adapter son enfant à la vie en société. Yvonne Vezina, la mère de Florence, elle aussi, d'après le texte :

« n'était pas une femme exceptionnelle, mais une femme ordinaire, qui participait simplement à la vitalité de l'espèce humaine, comme c'est le rôle des mères humaines, en installant de solides interdits par des gifles, des larmes

et des cris, sous prétexte d'une tasse ébréchée ou d'un échec scolaire en géographie » (LO pg 48)

La présence de cette "mère normative" implique, comme nous l'avons établi plus tôt, l'inévitable présence d'un réseau de liens qui rend manifeste l'existence d'une véritable aliénation et permet l'expression de la révolte. C'est plutôt parce qu'elle se lançait dans la maternité sans aucun soutien de son partenaire, sans soutien familial ou social, qui aurait fait l'éducation des enfants, pour elle, une expérience détendue. Même d'après les psychanalystes, la femme ne se fait pas de sa mère, une idée, une image dont les traits seraient que négatifs. De l'hostilité entre les deux existe car dans le visage de sa mère, la fille voit le reflet de son passé et le miroir de son futur. D'après Jacques André, « de la mère à la fille, il n'y aura jamais d'histoire, seulement un retour du même. »³

Même en Inde, le rapport entre la mère et sa fille est loin d'être chaleureux. Dans une interview à Vanmala Vishwanathan, Deshpande affirme qu'elle ne croit pas à la maternité idyllique. Elle affirme:

« It is necessary for women to live within relationships. But if the rules are rigidly laid that as wife or mother you do this and no further, then one becomes unhappy. This is what I have tried to convey in my writing what I

³ Jacques André, *Mères et Filles. La Menace de l'identique*, Presses Universitaires de France, 2003, p. 11

don't agree with is the idealization of motherhood- the false and sentimental notes that accompany it.”⁴

⁴ Shashi Deshpande in an interview to Vanamala Vishwanath, “A Women’s World……. All the Way,” *Literature Alive*, Vol. I, No. 3, Dec. 1997, 10 en Y. S. Sunita Reddy, *A Feminist Perspective on the Novels of Shashi Deshpande*, Prestige Books, 2001

B.LES FACTEURS DECLENCHEURS DE LA RUPTURE

Dans les sociétés occidentales, le concept de la famille nucléaire s'est répandu et l'éducation de l'enfant est synonyme du maternage unique, mais en Inde même si les familles sont nucléaires, elles ont des familles élargies qui prennent quelques fois charge des enfants en tant que mères selon la nécessité. Ainsi Bowlby⁵ distingue l'attachement de la dépendance. Dans une famille nucléaire traditionnelle, l'enfant dépend de celui qui fournit des soins mais le personnage principal d'affection est toujours la mère. L'amour émotionnel primaire de l'enfant pour la mère est caractérisé par l'égoïsme naïf. Les qualités de la mère sont introjectées et deviendront une partie de l'image de l'enfant et ses qualités seront projetées vers l'extérieur. Fairbrain⁶ considère le lien de l'enfant avec sa mère comme : « the foundation upon which all his future relationships with love objects are based. ».

Dans les romans de notre corpus, le lien mère-fille est souvent contradictoire et parfois devient violent car la mère tente de dominer l'enfant au point de le laisser à l'abandon. Un enfant maltraité peut devenir une rebelle quand il grandit. Nous allons analyser, donc, les pièges impliqués dans cette relation.

⁵ Bowlby, "Attachment and Loss" 1969 dans Nancy Chodorow, "The Reproduction and Mothering: psychoanalysis and the sociology of gender", University of California Press, 1978 p. 72

⁶ Fairbrain, 1940, "Schizoid Factors in the Personality," in An Object- Relations Theory, p. 24 dans Nancy Chodorow, "The Reproduction and Mothering: psychoanalysis and the sociology of gender", University of California Press, 1978 p. 79

B.1.L'AFFIRMATION PAR LE POUVOIR

La nature de la relation entre le dominant et le dominé est très compliquée et parfois elle nécessite la coopération des dominés. Dans le rapport, des mots comme la responsabilité et le sacrifice s'appliquent seulement à une seule personne, c'est-à-dire à la mère. Quant à la fille, elle est une femme moderne, qui ne veut pas ressembler à sa mère. Surtout, dans les maisons traditionnelles, où les garçons sont préférés aux filles, la mère est plus stricte avec ses filles qu'avec ses fils qu'elles traitent souvent avec tendresse. Françoise Couchard nous justifie que la fille rappelle la mère de son passé et de ses conflits soit avec son mari ou avec la société et c'est peut-être la raison pour laquelle elle refuse d'admettre l'autonomie de sa fille et quelque fois peut même devenir violente. Donc, la mère est une femme dominatrice qui punit sa fille soit physiquement ou bien émotionnellement et oralement quand elle se révolte.

La mère de Sarita ne parle plus avec sa fille après la mort de son fils. « Why are you still alive why didn't you die ? » Des années plus tard, même après la mort de sa mère, Sarita se souvient encore des paroles amères de sa mère car comme une petite fille, elle a été incapable de sauver son petit frère de la noyade. Quand elle est rentrée chez elle : « There were no photographs of herself, she noticed without emotion. As if she had indeed been annihilated. No, here was one. She must have been reluctant to throw this one out because Dhruva was in this photograph too. » (DHNT pg 58)

Selon Memmi⁷, la première tentative du dominé consiste à ressembler au dominateur, ce qui implique que la fille aura des sentiments d'ambivalence vers sa mère. La fille, alors, veut rien à faire avec sa mère et veut protester contre sa domination. Cet aspect cruel de la maternité a toujours été connu, mais il a été autrefois attribué à la figure de la belle-mère cruelle. La littérature récente nous donne des exemples de la «mauvaise» mère, celle qui est sadique, capricieuse et dominatrice.

Dans ces circonstances, l'assimilation s'est révélée impossible dans ce cadre, alors la seule solution pour la fille impuissante sera la révolte, le refus absolu d'une condition absolue, démarche qui, au contraire de la première, implique l'affirmation de soi.

Dans le roman, *L'Ingratitude*, Yan Zi nous indique que le foyer est le domaine de sa mère. Et si on veut être heureuses, il faut s'adapter dans tous les domaines pour lui faire plaisir : c'est-à-dire respecter l'autorité de ses parents surtout de sa mère, et défendre les valeurs familiales. D'après maman, « j'avais eu une enfance passive, c'est-à-dire que je m'étais montrée obéissante et craintive devant elle, ce qui lui avait plu et déplu à la fois. » (LI Pg 23).

Mais maintenant, il faut essayer d'être indépendante, Maman a planifié sa venue au monde et maintenant c'est elle qui va choisir la façon de mourir.

⁷ Albert Memmi, *Portrait du colonisé*. Précédé du « Portrait du colonisateur » et d'une préface de Jean Paul Sartre, Paris, Payot, 1973, p.148. (Coll. Petite bibliothèque Payot, no 212) dans Maurice Lemire, *Le Roman Québécois de 1944 à 1965*

« J'avais vécu en tant que l'enfant de ma mère. Il me fallait mourir autrement. Je terminerais mes jours à ma façon. Quand je ne serais plus rien, je serais moi.

Même dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, Sarita se rend compte que même si elle voulait sortir des griffes de sa mère, elle ne pouvait pas réussir, après plusieurs années de la mort de sa mère.

«The gestures, the actions, the very words that accompanied them were, though she did not realize it, her mother's. As if she was unconsciously, unknown to herself, mimicking the mother she had never admired, never endeavored to imitate. But there was in her, as she made the tea, curious confusion.» (TDHNT pg 106)

Alors, les deux protagonistes, Sarita et Yan Zi ressent de l'hostilité pour leur mère. «I can only remember that she cursed me as no mother should.» (TDHNT pg 25) ou «Je l'ai obligée à démissionner de son poste de mère. (LI pg 11). Le sentiment de l'hostilité est le résultat de sa tentative de gagner l'amour de sa mère. Pour Sarita:

« The one time she became more important than Dhruva. The daughter of the house who could apply attar with tiny attar- drenched swabs of cotton to the back of women's hands.

And Dhruva crying..... Let me. I want to. Ai, look, she won't let me.

Sssh, Dhruva, let that alone. It's not for you. That's for girls.

So there !

Putting out her tongue, making a face at him. Triumphant. Exultant. »
(TDHNT pg 56)

Et Yan Zi essaie de faire plaisir à sa mère mais en vain :

« Je cherchais en vaine à lui plaire. J’essayais de me bien comporter. Je faisais le ménage. Je mangeais modérément. Je consacrais huit heures par semaine à l’apprentissage de la couture. Je sortais peu. Je fermais les yeux sur les hommes et les oreilles sur les affaires. Je me joignais doucement aux bavardages de mes tantes et mes voisines. Et, avec un sourire prolongé, j’approuvais tout. Je n’avais presque pas de défauts. Une fille parfaite. Une fille digne à sa mère. » (LI pg 20-21)

En fait, le roman *L’Obéissance* est entièrement encapsulé par le spectacle du pouvoir entre la mère et la fille. La mère de Marie tient sa tête sous l’eau, tous les samedis, pour lui apprendre à ne pas révolter. La mère de Florence l’infibule pour la protéger de son mari et de ses frères. Julie, l’avocate, est tellement obsédée par le sujet des parents qui battent leurs enfants à mort et les enfants qui le permettent. Florence, à son tour, infibule symboliquement sa fille en faisant taire son bavardage.

Par rapport à cette lutte de pouvoir, Michel Foucault observe : « Tous les modes de domination, de soumission, d’assujettissement se ramèneraient finalement à l’effet de l’obéissance. »⁸

Donc, la réaction de la fille n'est qu'un semblant de résistance, car en réalité elle est pleine de peur et d'inquiétude. C'est une réaction contre sa

⁸Michel Foucault, *Histoire de la sexualité : la volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, pg 112-113

propre impuissance vis-à-vis l'omnipotence de la mère et à l'identification primaire. Alors que la réaction de l'enfant à une situation donnée n'est que de la confusion plutôt que de la haine, fait partie de l'échec à reconnaître que sa mère est un individu différent. Cette rupture de la relation marque pour l'enfant le passage de la négativité vers le positif.

B. 2 MATERNITE COMME MYTHE

Le couple mère-enfant est une entité dans laquelle le premier terme n'existe que par rapport à et pour le second alors que le deuxième a le droit et le devoir de se détacher. Selon les pensées féministes, la maternité n'est qu'un mythe créé par la société patriarcale tandis que le rapport de la mère et son enfant, aujourd'hui, est fondé sur des motifs égoïstes. Selon Adler⁹, le comportement humain est le résultat du désir, des motivations, des buts et des projets qui sont des substituts au désir sexuel. S'identifier avec la mère, c'est comme se détacher des manifestations de sa propre existence. La relation de la mère et son enfant est complexe car l'enfant est son double, un alter ego, en lequel la mère est parfois tentée de se projeter entièrement, mais l'enfant est un sujet indépendant et donc rebelle. La mère aime faire tout pour l'enfant, mais de temps en temps, elle peut aussi déborder toutes ses frustrations sur l'enfant. La maternité est donc un étrange mélange à la fois de narcissisme, d'altruisme, de sincérité, de dévouement et de cynisme. Ainsi, la mère d'aujourd'hui symbolise la force paralysante de la famille. Quant à la jeune fille, elle doit d'abord faire face à ses pièges dans les relations familiales avant qu'elle puisse développer pleinement ses engagements familiaux supplémentaires.

Dans *L'Obéissance*, la mère devient mortifère et la maltraitance de l'enfant aboutit par l'infanticide et nous fait horreur. Florence est une ancienne danseuse nue qui se marie avec Hubert. Dès son voyage de noces, elle se rend compte que la violence à la quelle elle a été soumise par sa mère, se répétera.

⁹ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Editions Gallimard, 1976, p. 84

« Sa mère l'a infibulée à force de la protéger contre son mari et ses frères. »

(LO pg 48)

Elle sent une violente rage qui, des années plus tard déferlera sur ses enfants. Le crime de Florence est donc à la fois l'expression extrême de la haine de soi et de l'autre et l'aboutissement tragique d'un amour entravé. Alice n'était pas complice de sa mère, comme Florence l'a voulu. Florence s'est mise en colère, et elle commence à lui faire subir une souffrance insupportable. Florence la surveille sans cesse et la rend responsable de tout ce qui n'allait pas. Quant à Alice, malgré les coups de sa mère, elle croyait que sa mère est la plus belle de toutes les mères et il faut l'obéir.

Dans le roman, *Memsahib*, les deux filles de Saroja décident de quitter leur maison natale, l'une après son mariage et l'autre part au Canada pour faire des études supérieures. La mère est une femme dominatrice qui prend charge de sa propre vie et celle de ses enfants, et même quand son mari est mort, elle passe son temps en faisant des pèlerinages. La mère de Saroja, Putti ajji, est une dame fière et courageuse. Elle est tellement en colère avec son mari qui a trouvé pour lui-même une maîtresse de basse caste qu'elle lui fait payer une roupie pour chaque repas qu'il mangeait chez elle. Quant à Rayaru, son mari, il n'a aucun problème de partager son lit avec cette femme de basse caste, mais il n'aime pas manger sa cuisine.

L'une des conséquences importantes de la révolution industrielle était la participation des femmes dans les domaines sociologiques et économiques qui a entraîné un changement dans les perceptions des femmes. Dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, la mère avait toujours adoré le « Tulasi »

(le basilic sacré) et Sarita se rappelle que comme un enfant, elle a vu une tache verte de la plante dans la cour qui était sinon stérile. À son retour, le souvenir lui revient, de sa mère debout devant Tulasi, «eyes closed, hands folded, was as violent as an assault and angrily she rejected it » (DHNT Pg 15)

Quant à Sarita, elle détestait les rituels sans signification, les rites, les coutumes qui la semblaient étouffer. “I never was a Brahmin in that sense. I hated all of it, the meaningless rituals, the rites, the customs. They seemed to stifle me. Was that why I got out?” (pg 31)

Des femmes modernes ont commencé à se voir à travers les yeux des hommes, « having a room of one's own » comme le dit Woolf et elles commencent à avoir un «split character», un esprit masculin dans un corps féminin. Ces nouvelles perspectives les ont aidées à ignorer ou bien à accepter leur position « d'infériorité ». Encore dans le même roman, *The Dark Holds No Terrors*, Sarita appartient à cette génération, où les relations sont fondées sur des motifs égoïstes. De temps en temps, elle voulait prouver son identité individuelle à sa mère. Elle avait quitté la maison pour étudier la médecine et plus tard elle a épousé Manohar, une personne d'une communauté différente, juste pour contrarier sa mère. Elle compare son identité double à celle d'un ventriloque et sa marionnette. Sarita est une personne très effrayée, mais comme un médecin renommé, elle est obligée de se comporter d'une manière professionnelle. Alors, devant tout le monde, elle donne l'impression d'avoir beaucoup d'aplomb. « "The mounting terror that one day there would be no ventriloquist, giving me the right lines to say, the right faces to make." (DHNT pg 22)

Comme l'un de ses clients, qui la connaissait auparavant, souligne qu'elle a beaucoup changé après son mariage. « Changed? Yes, maybe. I'm more elegant, more sophisticated, I know how to dress, how to carry myself. All just a veneer. Behind this, there is nothing. » (DHNT pg 24)

Elle s'impose même sur son frère, seulement parce que sa mère l'aimait plus qu'elle. "Their bond, their pact, had been secure against treachery. It was she, on the contrary, who had so often been treacherous. Running away from him. Avoiding him." (pg 35)

Si la littérature québécoise nous donne des exemples de la mère meurtrière, les romans Indiens finissent par tuer symboliquement leur mère. Ainsi, selon l'expression de la poétesse Lynn Sukenick, la femme souffre de "Matrophobia" qui n'est pas la peur de notre mère ou celle de la maternité, mais bien de devenir mère. « La mère est donc une victime de l'institution de la maternité, souvent aussi de la pauvreté et de l'ignorance, une esclave dont la fille doit se démarquer pour devenir une femme libre » comme nous indique Saint-Martin.¹⁰

L'expérience de la maternité nous confronte de manière extrêmement intense, à la fois très régressive et en même temps très idéalisée. Que les mères soient aimantes ou étouffantes, elles se sentent souvent mal à l'aise dans le rôle maternel, incapable de communiquer avec leur (s) enfant (s) ou bien soumises aux tâches ménagères.

¹⁰ Lori Saint-Martin, *Le Nom de la Mère: Mères, Filles Et Ecriture dans la Littérature québécoise au Féminin*, éditions Nota Bena, 1999. P.25

B. 3 CRISE D'IDENTITE

La femme joue de divers rôles en tant que mère, sœur, fille et ainsi elle n'a jamais été capable de réclamer son identité. La société d'aujourd'hui a intériorisé les valeurs patriarcales et par conséquent l'exploitation des femmes a pris des formes différentes. Alors qu'un enfant est dans une période de rébellion pendant laquelle l'enfant cherche à définir qui il est et qui il veut être. En ce sens, la crise est incontournable. La séparation d'avec le «cocon parental» est cruciale pour la construction de l'identité de l'adolescent, mais il existe un risque qu'elle se transforme en déchirure lorsque l'enfant ne sait quel chemin emprunter et ne se sent pas appuyé. La mère doit alors jouer un rôle de guide à la fois strict et permissif.

Dans tous les romans, sauf en *L'Obéissance*, la fille prend parole et elle parle de s'échapper et de venger sa mère. D'après Saint-Martin : « Si la mère n'a pas de nom, pas d'identité personnelle, la fille ne s'affirmera qu'à grand peine, ou, bien plus souvent, se perdra. »¹¹

La femme moderne est multi-tâches et peut défier les codes traditionnels et les conventions sociales. La femme d'aujourd'hui est élevée dans une maison traditionnelle, pourtant elle veut être reconnue comme un individu et pas comme une marionnette. L'éducation et par conséquent l'indépendance financière lui donnent un nouvel ensemble de valeurs qui se reflète dans sa conduite et ses pensées. Pourtant, elle se distancie de sa fille à cause de ses propres frustrations de sa propre vie. Sa lutte sans succès contre

¹¹ Lori Saint-Martin, *Le Nom de la Mère: Mères, Filles Et Ecriture dans la Littérature québécoise au Féminin*, éditions Nota Bena, 1999. P.19

le système patriarcal lui avait rendue silencieuse et son manque de communication lui était devenu habituel.

Dans le roman, *Memsahib*, Kamini observe que sa mère a une double personnalité et les actions de sa mère lui font peur.

« Elle passait des heures dans la chambre d'amis à couper du tissu pour nous faire des robes, à Roopa et à moi, le visage si sévère que pendant longtemps je fus certaine d'avoir deux mères. Ma était un de ces pushmi-pullyu à deux têtes du zoo du Dr. Dolittle, ou ce personnage du Ramleela, le spectacle légendaire, qui porte un masque gentil sur le visage et un masque méchant sur l'arrière du crane, Seeta et Soorpanakhi en un simple demi-tour. (TM pg 55)

Encore dans le roman *L'Obéissance*, nous voyons une perspective différente de la personnalité de la mère quand Alice compare sa mère avec celle à la télévision. Leur caractère est tellement différent, car cette mère-là, à la télévision, a sauvé son enfant d'un tremblement de terre tandis que sa propre mère la subit à la punition quand elle la désobéit.

'Il y a une mère, à la télévision, dans son pays, qui a sauvé son enfant de la mort avec des petites gouttes de sang de ses doigts. Te souviens-tu d'elle ? Oui. C'était dans un pays où il y avait eu un tremblement de terre. La mère et l'enfant étaient enterrés sous les maisons et ils attendaient ensemble qu'on soulève les murs. Et la mère, elle a allaité son enfant avec les gouttes de sang qui sortent des doigts, et ils ont été sauvés après des jours et des jours et des jours. Ils ont été sauvés par les gens qui les cherchaient.' (pg 99)

La femme s'est donc attirée dans deux modes d'aliénation. La femme, si elle joue son propre rôle, cela signifie qu'elle est l'objet, «l'autre». Mais si elle s'identifie avec l'un des ses parents, son comportement serait motivé par des buts et des objectifs. Selon un historien de la femme, Donaldson : "l'homme est un être humain male, la femme est un être humain femelle."¹²

Mais, selon Beauvoir, les psychanalystes ont déformé le concept et ils ont défini un homme comme un être humain et la femme comme une femelle. Par conséquent, quand une fille est déchirée entre les tendances « viriloïde » et « féminin », elle est conçue comme hésitant entre le rôle de « l'autre » et l'affirmation de sa liberté. Cette recherche de l'identité individuelle aboutit à une manifestation du manque de communication et de l'inquiétude.

Lorsque la relation est basée sur des motifs égoïstes, la fille se sent ambivalente avec de l'amertume et du ressentiment. Ainsi, le rapport exige la séparation et la fusion en même temps pour le développement de la personnalité de la fille. Comme le rend compte Sarita, dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*,

« Have you seen a baby being born? Do you know, Manu, how easy it is to cut the umbilical chord and separate the baby from the mother? Litigate, cut and it's done. There's scarcely any bleeding either. It's as if nature knows the child must be detached from the parent. No, Manu, for me there will be no trauma, no bleeding. » (pg 39)

¹² Simone de Beauvoir, "Le Deuxième Sexe", Tome I, Editions Gallimard, 1976, p. 95

Le manque de sympathie chez la mère oblige les filles à quitter leur maison dans la quête de sympathie qui les mène à la déception. La fille devient vulnérable aux influences extérieures et perd ainsi son sentiment d'appartenance.

Ainsi, Yan Zi, dans le roman *L'Ingratitude*, fait l'amitié de Hong Qi, Sarita, dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, se marie avec Manohar juste pour trahir leur mère. Pourtant, elle souffre en silence la domination de sa mère, essentiellement pour deux raisons: 1. Parce que les mères ne sont pas prêtes à partager leur problèmes avec leur fille 2. Parce que ces douleurs sont infligées par la mère elle-même. \

La mère, elle, cherche sa raison d'être dans sa maternité et aussi dans la docilité de sa fille. La mère est incapable de voir sa fille comme un individu tandis que la fille échappe sa mère, donc la confusion identitaire. Dans le roman, *L'Ingratitude*, la tâche, la plus importante pour la mère est d'établir la ressemblance entre elle-même et sa fille. Mais Yan Zi veut se libérer de sa tyrannie et elle a déjà fait beaucoup d'efforts pour gagner sa confiance, mais elle n'a pas réussi. Le suicide, que Yan Zi propose de faire, est déjà conçu et prévu pour longtemps et vise avant tout à détruire sa mère. La mère s'excuse de sa colère sous prétexte de l'éducation de son enfant et son manque de succès à son tour augmente son hostilité. « L'autorité est la garantie, disait-elle, d'une bonne éducation. » (LI pg 34)

La mère de Yan Zi rappelle constamment à sa fille qu'elle fait toujours partie d'elle, sans avoir son identité propre. « Tu ne peux pas m'échapper, c'est

moi qui t'ai formée, ton corps et ton esprit, avec ma chair et mon sang- tu es à moi, entièrement à moi ! (LI pg 20)

La mère tente de dominer sur sa fille en essayant de la sauver des dangers qu'elle voit autour d'elle. Elle est obsédée par sa fille et parfois elle oublie le monde autour d'elle. Comme un amant jaloux, elle veut garder sa fille pour elle-même.

Dans le roman, *L'Obéissance*, par exemple, Florence est tourmentée par la pensée qu'Alice pourrait s'occuper de son père, ses grands-parents ou ses professeurs plus que sa mère, c'est pourquoi elle la bat à mort. Pourtant, Florence tombe amoureuse de sa fille le jour où elle lui donne naissance. La mère en punissant son enfant, prend sa vengeance sur l'homme, sur le monde, ou bien sur elle-même.

Le roman *Memsahib* nous démontre que la mère Saroja veut que ses filles Kamini et Roopa soient indépendantes et étudient bien, ce que son père ne l'a jamais laissé à faire. « Oui, mais si elles ne savent pas l'anglais, on ne les traitera pas mieux que des enfants de domestiques, alors où est la différence, veux-tu me le dire ? » (TM pg 45). Elle parle toujours d'une manière positive à propos de ses filles devant tout le monde. En fait, elle paraît très fière d'avoir des filles. « Kamini et Roopa- la richesse et la beauté- voilà ce que sont mes deux filles. » « Seuls les yeux d'une mère peuvent voir la beauté là où elle n'existe pas. » (TM pg 17)

Comme l'affirme Couchard ¹³:

« Un des moyens pour la mère d'étendre son emprise sur sa fille est de la faire spectatrice de tout qu'elle lui sacrifie. La vision d'une mère qui renonce à sa vie de femme, qui abandonne les satisfactions sexuelles et affectives pour se consacrer à ses enfants, contribuera à étayer chez la fille l'idée qu'elle a contractée à l'endroit de la génitrice une dette sans fin et impossible à rembourser. »

Ainsi, la mère devient manipulatrice. L'énergie et l'enthousiasme de la fille deviennent l'ennemie de la mère et par conséquent, doivent être détruits. La fille, au contraire, réagit par la révolte.

La crise d'identité se manifeste aussi dans l'utilisation du pronom 'je' dans des romans et nous indique la discontinuité spatio-temporelle. Dans le roman, *L'Ingratitude*, une distinction peut être vue entre le 'je' du corps et le 'je' de la jeune fille, Yan Zi. L'hésitation du narrateur renvoie à la discontinuité reliée à la distance temporelle entre ce qu'elle est et ce qu'elle veut être. Dans la scène finale, le 'je' est l'observateur de lui-même qu'elle voit comme une autre.

« Sans Seigneur Nilou, je ne sais pas où me diriger. Plus de direction. Autrefois, je cherchais une direction. Je voulais faire des choix. Je voulais choisir une mère, ou du moins la faire changer à mon gré. Choisir mon homme. Choisir entre la vie et la mort ainsi que la façon de mourir. » (LI pg 151)

¹³ Françoise Couchard, "Emprise et Violence Maternelles", Dunod, Paris 2003. P. 131

Dans le roman, *Memsahib*, Kamini se voit par les yeux de sa mère qui lui décrit des choses quand elle était jeune. Mais quand elle part au Canada pour faire ses études supérieures elle se détache, physiquement et psychiquement, de sa mère, devient consciente d'elle même, de son propre espace identitaire.

« Ma mère, qui m'avait paru aussi immuable que l'étoile de Dhruva pendant toute ma jeunesse, et que ma mémoire restituait si différente maintenant, à travers la distance qui nous séparait. » (TM pg 25)

B.4 ROMPRE LE NŒUD AVEC « L'AUTRE »

Une femme est considérée comme le pivot de sa famille. Elle joue de rôles divers à la fois chez son mari et chez ses parents. Le mythe de la « mère parfaite » donne l'illusion que la mère ne pourrait jamais être défaillante. Mais la défaillance est le propre des humains donc elle est inévitable. Il s'agit de la position que l'on est censé d'occuper dans la famille, c'est à dire, la position maternelle : devoir de présence, de protection, d'éducation, de surveillance et de transmission.

Kamini dit de sa mère, Saroja : « Elle devait s'imaginer que son mariage, sa maison hypothéquée, son statut de mère de famille lui conféraient une maturité que je n'avais pas encore acquise. » (TM pg 57)

Quand la fille voit que la puissance qu'elle accorde à sa mère est en train de se fissurer, ça entraîne un sentiment de culpabilité chez sa fille, qui lui fait supposer qu'elle en est responsable.

Yan Zi essayait de plaire sa maman en se portant comme une fille « idéale ». « Si j'avais pu choisir, j'aurais préféré mourir dans la chaleur discrète du corps maternel. » (LI pg 22)

Mais maman soupçonne l'amour de sa fille et elle la trouve ingrate. Elle n'avait pas de pitié pour sa fille, au contraire, sa souffrance l'a donnée de la satisfaction.

Cette situation fait des ravages sur la psyché de la fille qui crée une rupture dans le lien mère- fille. Elle est incapable de décider ses racines et qui la mène à l'insécurité et à la révolte. Cette insécurité se manifeste dans les mauvais choix de partenaires et parfois dans des situations indésirables.

Encore dans le même roman *L'Ingratitude*, Yan Zi fait l'amitié avec Hong Qi, son collègue à l'université que sa mère n'aimait pas car selon elle l'amour n'est pas considéré comme une vertu. D'après elle, une fille idéale doit respecter ses parents et défendre les valeurs familiales. Le psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis remarque : « Votre mère est sans doute le seul être au monde qui ne soit pas interchangeable, alors on s'obstine, la vie durant, les filles surtout, à vouloir le changer. »¹⁴

Comme la fille veut plaire à sa mère, ce désir de la plaire la mène à l'insécurité. La mère, quant à elle, n'est pas une matriarche glorifiée, au contraire elle est suffocante et autoritaire, capable d'être dédaigné.

La fille est une personne qui doit avoir des qualités comme l'obéissance et la piété filiale. Mais la fille n'est plus un enfant, elle est une femme moderne consciente de son identité. Elle veut que sa mère soit tendre, mais la mère veut être stricte tout simplement pour régler sa fille. En revanche, la fille doit faire face à une mère « parfaite » et son besoin de s'émanciper répond à l'autorisation de la mère. Donc, l'une cherche à sortir et l'autre cherche à la retenir. Comme l'affirme Françoise Couchard : « La relation d'emprise se lira donc dans l'incapacité de certaines mères à supporter la plus

¹⁴ J.-B. Pontalis, "Des fils qui se font entendre", Lire, mars 1998, en Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, « Meres-filles : Une relation à trois », ed. Albin Michel, S.A., Paris 2002

petite séparation avec l'enfant, l'impossibilité de laisser entre elle et lui un peu d'espace. »¹⁵

Les mères de notre corpus ont refusé de respecter cet espace entre elles et leurs filles, à qui elles continuent d'imposer des idées, de s'interposer dans leurs pensées les plus intimes, ainsi que dans leur vie privée.

Les filles, quant à elles, oscillent entre les deux extrêmes de l'identification- elles veulent se ressembler autant que possible à leur mère- et en même temps veulent se distancier, au risque de créer un « false self », car elles ne peuvent jamais satisfaire leur mère puis qu'elles occupent une place qui n'est pas réellement la leur.

Dans le roman, *L'Obéissance*, Alice veut impressionner sa mère avec une obéissance parfaite. En fait, elle a délibérément vécu la mort même lorsqu'elle est vivante.

« Elle en fait trop, voilà ce que je lui reproche. On ne peut pas lui demander d'obéir, elle obéit tout le temps. D'ailleurs, ce n'est pas de l'obéissance, cette séance qu'elle nous fait, c'est de la singerie. (LO pg 98)

Compte tenu du tempérament kaléidoscopique d'une personne, les romans nous démontrent que chacun (e) de nous n'a pas seulement une identité double, mais on a plusieurs identités et qu'on n'est pas à l'état statique, plutôt on est dans un état d'évolution constante. Les filles et les mères, les deux, sont hantés par un sentiment de perte, une certaine envie de récupérer, de regarder en arrière, même au risque d'être mutilées. Au lieu de créer un sentiment de plénitude, d'harmonie et d'éclat, elles créent souvent la confusion.

¹⁵ Françoise Couchard, "Emprise et Violence Maternelles", Dunod, Paris 2003. P. 12

La technique de « flash back » et l'oscillation entre le passé et le présent, des techniques utilisées par les romans au féminin ont l'effet d'une sorte de rupture dans les liens des événements. La fragmentation narrative donne aussi l'effet général de l'effondrement et de la destruction.

C.LES PERES SONT- ILS ECARTES ?

Les pères sont très importants pour le développement de la fille. La recherche soutient que les filles, qui avaient des relations positives avec leurs pères, étaient plus susceptibles de jouir une intimité satisfaisante avec d'autres hommes quand elles grandissent. Les habitudes d'intimité d'une fille seront guidées par sa mère en tant qu'objet d'amour primaire et son père comme objet d'amour œdipien. Balint affirme: « It argues for the primordially of the maternal right that it is an informal and private affair of the woman. The paternal right, however, is a social institution. »¹⁶

Ainsi, comme propose Léonard¹⁷, pour le développement de l'hétérosexualité de la fille, il est important que les pères offrent l'affection sans être séduits par les fantasmes de leur fille ou leur séduire avec leurs propres.

Mais aimer un homme, c'est trahir sa mère, donc elle ne peut pas faire face à cette perte. Par conséquent, sa relation avec sa fille devient haineuse. Elle devient une mère Médée qui fait peur et devient ainsi une vache sacrée. L'enfant justifie son aliénation à la mère par des débats car elle a peur de perdre l'amour de la mère aliénante. C'est aussi une réaction de l'impuissance vis-à-vis l'omnipotence de la mère et de l'identification primaire.

¹⁶ Alice Balint, "Love for the Mother", p.100 en Nancy Chodorow, "The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender", University of California Press, 1978.

¹⁷ Marjorie R. Leonard, "Fathers and Daughters: The Significance of 'Fathering' in the Psychosexual Development of the Girl", *International Journal of Psychoanalysis*, 47, p. 325-334 en Nancy Chodorow, "The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender", University of California Press, 1978.

Selon Beauvoir, la position de la femme comme « l'autre » est un produit de la discrimination patriarcale. Mais grâce aux transformations sociales et économiques, la position de la femme dans la société a beaucoup changé. La femme prend charge de sa famille et ainsi le père devient inefficace et il ne s'engage plus dans la sphère familiale. L'indisponibilité du père va créer des définitions négatives de la masculinité ainsi que d'un manque d'autonomie « intérieure » chez les hommes. Remarquons que le nom de l'enfant est toujours, si les parents sont mariés, le nom du père. Il y a donc, au moins sur un plan symbolique une fonction paternelle conservée. Le père réel est le géniteur, celui qui a donné la vie. Le père imaginaire est celui que l'enfant et la mère se représentent à partir de leurs perceptions, de leurs images, de leurs désirs inassouvis.

Dans notre corpus, on voit des représentants du père imaginaire, sauf dans le roman, *Memsahib*, le protagoniste, Kamini, a de bonnes relations avec son père. Quand même, comme nous l'apprenons à travers la narratrice, Kamini, le père est toujours absent et souvent il part en tournée constamment car son travail, en tant que le responsable dans le Chemin de fer l'exige. Néanmoins, il convient de mentionner que cette absence physique du père ne l'empêche pas d'exercer et d'imposer son autorité sur la famille à travers des interdits du patriarcat dont il est le porte-parole et dont la répercussion affecte la distribution des tâches et des rôles familiaux. Ainsi, le père fait sa fonction comme chef de la famille tandis que Saroja a la grande responsabilité d'éduquer les enfants, ainsi que de surveiller le foyer.

‘Roopa affirme que, pour elle, il ne fut qu’une absence. Sa chaise, à table, restait vide au moins quinze jours par mois. Et quand il était là, elle ne voyait pas son visage, seulement les feuilles du journal qui bruissaient devant’.

(TM pg 47)

Ma a toujours fait une bagarre avec son mari quand il était dans la maison, mais pour les enfants, il était l’incarnation de toute douceur toujours amusant les enfants en racontant des histoires. Kamini et sa sœur ont été très heureuses quand Dadda, comme elles appelaient leur père, était parti en tournée parce que la personnalité de Ma changeait dans son absence.

‘Je n’arrivais pas à décider de quel côté je voulais me ranger. J’adorais mon père pour sa gentillesse, la bonne volonté avec laquelle il m’écoutait et me racontait de merveilleuses histoires. Et pourtant je le détestais de mettre constamment Ma en colère. En fait, j’étais secrètement heureuse quand il partait en mission, m’efforçant de camoufler mes sentiments sous des démonstrations spectaculaires de chagrin.’(TM pg 52)

Elle maudit «les manières de sahib» de son mari (pg 76), et elle lui rappelle constamment qu’il était seulement un fils d’un prêtre ordinaire. Lorsque Dadda meurt, elle va en pèlerinage comme si elle était sortie de prison. ‘Toute ma vie je suis allée où ton père voulait que j’aille, maintenant je vais au gré de mes désirs.’(TM pg 57)

Il ya un abime si énorme entre les parents que même Dadda, comme ingénieur, n'a pas pu construire un pont de bonheur. Avec chaque année de

mariage, l'écart se creuse entre eux et Ma, à son tour, construit son propre abîme du silence autour d'elle.

Dans le roman de Ying Chen, *L'Ingratitude*, le père de Yan Zi a anticipé son retraite à cause d'un accident. Dans cet accident, maman voit une possibilité de reconquérir son homme. Il est présenté comme barbare et il est clair que l'autorité se repose aux mains celles de la mère. Yan Zi pense qu'elle ne s'entendait pas avec sa mère à cause de son papa. Il n'était ni un mari idéal ni un père tendre, mais quand même il a réussi dans son métier. Il était comme une poupée, bien faite, lucide et dévouée. Après l'accident il n'était capable ni de travail ni d'affection. Son regard vide sur sa fille peut signifier qu'il a mal compris ou bien son manque de compréhension. Ainsi, le père est relégué à l'arrière plan du texte, celui étant d'ailleurs, un trait particulier de l'écriture au féminin.

D'après Saint- Martin, les hommes deviennent complices, même la cause de la cruauté maternelle. La discrimination sexuelle des femmes par le patriarcat et par conséquent l'humiliation de la femme, même en se retirant dans son propre travail, sans aucune tentative de se rapprocher de la famille, entraîne une rupture dans le rapport mère- fille.

D. PROCESSUS DE RUPTURE

Selon Chodorow, les rapports sociaux sont intériorisés par le psychisme par une sorte de cartographie directe. On est obligé d'abandonner ce qu'on aime le plus parce qu'il est impropre socialement, éthiquement ou bien parce qu'il nous renonce, puis on fait face à la perte en s'identifiant avec l'objet qu'on aime. Ici, l'objectif principal est la mère car elle est le fournisseur de soins primaires.

Pour faire face à cette ambivalence, on doit assimiler ou bien introjecter des objets par rapport à soi-même, en prévoyant les relations externes comme internes. Bien qu'il ait sa propre mère, l'enfant se sent rejeté et seul car il a pris comme objet interne une image d'elle. Ainsi, l'introjection et l'identification comprennent les deux formes d'assimilation. Parfois, l'enfant peut également susciter l'externalisation. De cette tendance, l'enfant transfère ses qualités ou bien une partie de soi à l'autre, ici, la mère. Selon la théorie de l'objet-relation, l'enfant utilise les fonctionnements inconscients comme une forme de mécanisme de défense, dans son expérience psychologique d'autrui. Ainsi, il peut internaliser une relation quand il ne peut pas y faire face. Alternativement, il peut aussi s'engager dans un processus d'extériorisation. Ainsi, il peut contrarier un sentiment ou une idée.

Dans le roman, *L'Ingratitude*, maman voulait régler sa fille pour qu'elle soit une fille idéale, mais Yan Zi se sentait déjà morte à ce jeune âge car elle pense qu'en vivant avec maman elle va avoir une vision de vieille. Sa vie sera comme la lune dans l'étang, très superflue. Sa grand-mère est

d'accord avec sa petite-fille et pense que c'étaient des règles qui l'ont tuée.
L'enfant peut refuser de reconnaître qu'une personne est importante

Encore dans le même roman, *L'Ingratitude*, Yan Zi n'a jamais reconnu que sa mère était importante. C'est seulement après sa mort qu'elle réalise l'importance de son appartenance, et veut porter en soi l'esprit de maman.

« J'étais sur le point de m'ouvrir à maman. Mais que pourrais-je lui dire ? Qu'elle avait vainement souffert pour me mettre au monde, que je n'avais plus aucune envie de vivre cette vie ? Qu'elle devrait me pardonner mon irresponsabilité vis-à-vis de mes devoirs filiaux, puisque je n'avais pas voulu être sa fille ? (LI pg 102)

L'enfant peut supplanter les sentiments de quelqu'un sur quelqu'un d'autre / quelque chose d'autre, selon les qualités bonnes ou mauvaises.

Dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, Sarita est une femme éduquée, elle décide de se lutter contre la domination matriarcale. Pourtant, elle s'éloigne de ses parents, pour y revenir seulement après la mort de sa mère. L'environnement familial de sa maison fait lui rappeler des souvenirs du passé. Elle se sent déplacée dans la maison. Elle se rend compte qu'elle déteste sa mère à cause de sa cruauté. Elle a ressenti un sentiment de désintégration, peur d'inexistence. Sa mère l'avait maudit comme aucune mère ne devrait pas le faire. Elle admirait sa mère « pour être si impitoyable à votre propre fille votre enfant unique! »

Prenons l'exemple de Saroja, la mère de Kamini, dans le roman, *Memsahib*. Sa propre relation avec son mari qui travaille dans les chemins de fer, manque d'amour ainsi elle devient une femme altière. Son sentiment du devoir pour sa famille, qui est un concept typiquement indien, l'empêche de partir à l'étranger avec son amant, Paul. Même si elle ne peut pas communiquer clairement ses sentiments, nous nous rendons compte qu'elle est profondément attachée à ses deux filles. Mais ses filles désirent énormément le contact physique avec leur mère, s'efforçant de lui plaire et faisant ainsi la preuve de leurs sentiments.

Analysons les sentiments de Sarita dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*. Son père, lui, n'est pas très heureux de son retour car il pense que s'il parle à sa fille, il trahira sa femme qui est déjà morte. Sarita passe par des bouleversements émotionnels et elle se sent empêtrée dans un labyrinthe d'où il n'ya pas de retour. Elle se compare à Abhimanyu qui était pris dans un chakravyuha. Elle ressent une peur infantile d'être rejetée car quand elle était jeune sa mère l'a accusée de la mort de son frère. Elle a intériorisé des qualités comme la jalousie, la haine et donc elle devient un pseudo-rebelle. Elle s'est éloignée de ses parents, et pour elle, c'était comme couper le cordon ombilical et séparer l'enfant à la mère.

Donc on peut dégager que la colère de la mère aliénante est enracinée dans le cadre d'une volonté de détruire l'enfant, qu'elle ressent à un certain niveau d'être coincé et par conséquence elle peut devenir plus protectrice. Elle est incapable de laisser ses enfants de se séparer. Elle leur raconte les malheurs

qui leur vont arriver quand ils sont hors de son contrôle. La mère commence à dominer sur son enfant quand elle se rend compte que son enfant a besoin de sa protection car elle comprend le contexte social actuel dans lequel l'enfant apprend.

E. LES RESULTATS DE LA VIOLENCE

La mère est le fondement de l'ordre social et si on la fait bouger, tout va ébranler. L'expérience de la maternité repose toujours à la fille le problème de sa relation avec sa mère. Comme le souligne Kristeva, les femmes ont des difficultés à retenir une position dissidente quand elles s'identifient biologiquement et physiologiquement à la maternité. « Si la grossesse est un seuil entre nature et culture, la maternité est un pont entre singularité et éthique. » Quant à la fille, elle veut toujours faire mieux que sa mère. Elle veut être en complète contradiction avec le rôle de mère qui nous signale la disparition des valeurs. Ainsi, on devient mère-conflit, mère-militante et mère revendicative.

Certes, la femme d'aujourd'hui ne désire pas être un idéal pour son enfant. La relation avec la mère est, donc, souvent ambivalente, douloureuse, et obscure. Son inquiétude la rend peut-être incapable d'être attentive à son enfant. Pourtant, elle fait des efforts d'être consciente d'être piégée dans la maternité au nom-du-père. C'est à sa fille de la bien comprendre et à faire des efforts pour repenser le rapport avec sa mère.

CHAPITRE V

APPRENDRE A VIVRE ENSEMBLE: LE LIEN EST-IL RE-ETABLI ?

Quand l'une vient au monde, l'autre retombe sous la terre. Quand l'une porte la vie, l'autre meurt. Et ce que j'attendais de toi, c'est que, me laissant naître, tu demeures aussi vivante.

-Irigaray.

Dans ce chapitre, le mot 'ré-établi' peut désigner « placer (quelqu'un) dans une situation, une fonction. Ré-établir quelqu'un dans une charge, pourvoir (quelqu'un) d'un emploi, d'une situation, faire recommencer des relations, établir des liens d'amitié avec quelqu'un, établir une communication, une liaison entre deux ou plusieurs personnes.

Dans notre corpus, dans tous les romans sauf, dans *L'Obéissance*, la voix de la fille a un rôle principal alors que la mère joue un rôle secondaire. Les filles ne parleront que des mères, les installant ainsi, au centre de leur récit. Au début du récit, la voix de la fille est audible, révèle une femme effacée, et qui préfère fuir de sa mère. Sa voix aussi met au jour ses craintes multiples qui lui rappellent sans cesse ses lacunes. Mais à la fin du roman, sa voix change et fait place à une femme qui se découvre et ainsi engendre l'espoir d'une prise de parole avec sa mère et donc un rapprochement mère-fille.

Bien que la voix de la fille domine, il ya quelque fois une sorte de perspective à deux dans un seul récit sonore. La douleur de la mère et son courage sont aussi apparents que sa cruauté. En outre, Marianne Hirsch souligne l'importance de distinguer entre l'écriture des filles et d'écrire comme

la mère. Nous devons éviter de juger la mère comme ‘mauvaise’ simplement parce que la fille dit qu'elle en est. Par ailleurs, le titre de tous les romans que nous venons d'étudier, à l'exception de celui de Deshpande, semble orienté vers la mère, et les titres semblent aussi refléter le jugement de la mère de son enfant.

A. LES MERES QUI CREENT LES FILLES

Aujourd'hui, on remarque que la femme prétend embrasser tous les rôles, à la fois femme, amante, mère. L'image de ce personnage idéalisé, la femme, se modifie suite à la transformation de son statut. La figure de la femme s'écarte d'une convention traditionnelle bien établie pour se charger d'une autre signification différente sinon opposée. Déjà son rôle évolue au sein de la famille, puisque la famille elle-même a subi une grande transformation. Le changement le plus remarquable s'effectue dans le rôle de la mère, ce personnage qui était presque omniprésent dans l'unité de la société, dite la famille. Comme Lori Saint-Martin nous démontre, « Le récit de la fille est donc, avant tout, le récit de la mère. Et le récit de la mère est le récit de l'écriture, écrit par la fille. »¹

La mère peut prendre les dimensions démoniaques et elle peut rendre ses enfants victimes de son égoïsme, de son narcissisme ou tout simplement de sa cruauté. Or quelle mère pourra se prétendre « suffisamment bonne » surtout si c'est le cas de la femme d'aujourd'hui. La 'mère patriarcale' se plie à l'image conventionnelle de la mère aux dépens de ses propres désirs ainsi qu'aux dépens de ses filles. Dans les romans féministes, l'évolution de l'image maternelle passe par de différentes étapes. Au commencement du roman, la fillette admire sa mère comme "sublime" avant qu'elle se sente trahie. A la fin du roman, le besoin de créer, ou de toucher émotionnellement au créateur, apparaît en effet essentiel pour la fille. Donc, le trajet de la mère s'inscrit entre son désir d'avoir un rapport avec son conjoint et les exigences de son rôle de

¹ Lori Saint-Martin, *Mère et Monde Chez Gabrielle Roy*, en *L'autre Lecture: La Critique au Féminin et les textes québécois*, Tome1, XYZ éditeur, 1992

mère. Il faut alors se détacher, quitter le manteau désormais confortable de la victime, et passer de l'opposition au pouvoir pour se tourner non plus vers soi-même mais vers l'universel. Ainsi, la fille commence son trajet vers la réalisation de soi. Le succès de la fille, sa vie même, constitue la victoire définitive de la mère. Certes la relation mère-fille n'est pas parfaite. Des conflits surgissent quand les besoins de la mère et ceux de la fille divergent ; mais inévitablement, la mère renonce à son propre plaisir pour celui de sa fille.

Dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, le ré-établissement de la relation entre mère et fille s'achève lorsque Sarita comprend sa situation et fait un effort pour comprendre sa mère. Dans une interview pour un magazine des femmes, quand elle parle à propos du rapport entre deux individus, elle justifie: 'It's all a question of adjustment, really. If you want to make it work, you can always do it.' (DHNT pg 118)

Sarita est intelligente et capable d'analyser la situation. Elle n'accepte pas la défaite comme sa mère l'a fait, ni a-t-elle l'aptitude de se résigner à son sort comme sa grand-mère, ainsi elle se rend compte que le problème était avec elle-même et la solution ne vient pas de s'en échapper, mais en lui faisant face. Le changement dans l'attitude mentale est présenté par le changement de l'action.

Dans son ouvrage, *Sexes et parentés*, Luce Irigaray souligne l'importance de l'identification à la mère, un mécanisme qu'elle juge indispensable pour le processus identitaire de la femme. Pour constituer son identité, la femme doit avoir "une relation généalogique avec son propre genre."

Lacan fait remarquer que dans la lutte du pouvoir entre l'homme et la femme, la femme est contente dans la place de «l'autre». Dans une économie symbolique de la production, si la mère assume le rôle du signifiant, le rôle de «l'autre» est délégué à l'enfant quand il/ elle se sépare de sa mère par la castration. Ainsi, l'enfant devient doublement «l'autre» mais, elle n'a pas à se distancier de sa mère. Elle doit pouvoir s'identifier à sa mère comme femme pour accéder à sa sexualité. Elle doit être ou devenir femme comme sa mère et, en même temps, être capable de se différencier ou de s'éloigner d'elle. Mais la fille est un miroir, un être à part, une partie de soi-même. Sarita se rend compte que l'acte de donner naissance ne vous donne pas l'autorité de posséder un autre être humain. "Can one ever possess another human being? The act of birth can be cruelly deceiving, making you imagine you have some claim on the human you bring into the world." (DHNT pg 164)

Quant à la mère de Yan Zi dans le roman, *L'Ingratitude*, elle fait rappeler sa fille constamment qu'on ne peut pas échapper d'elle car c'est elle qui a formé sa fille. « La peine que je lui avais causée en venant au monde ne l'avait pas aidée à se remémorer cette date. Elle avait sur son ventre une ligne foncée en forme de serpent. » (LI pg 19)

Le nouveau visage de la femme est aussi perceptible dans l'autre roman Indien, *Memsahib*. C'est une histoire nostalgique de mère-fille racontée par deux femmes de la famille, Moorthy. Dans la première moitié de l'histoire, le protagoniste Kamini, la fille aînée d'un ingénieur des chemins de fer se rappelle en détail les incidents de sa vie depuis l'âge de neuf ans. Elle ne pouvait pas comprendre pourquoi ses parents s'éloignaient à la suite de leurs arguments. Ce n'est que dans la seconde moitié du roman, nous nous rendons

compte de l'imprécision des souvenirs d'enfance de Kamini quand sa mère exprime ses points de vue. Les deux femmes, à la fois si différentes, semblent maintenant tellement semblables, car les deux sont les filles aînées et tous deux souhaitent poursuivre des études supérieures, contre la volonté de leurs parents. Malheureusement, la mère partage ses histoires, pas avec sa fille, mais avec les femmes qui voyagent avec elle dans le train, entraînant la mécompréhension entre la mère et sa fille.

Par le biais d'un personnage aigre et fort comme Saroja, Badami a également essayé de donner un aperçu du manque de compréhension entre les générations à cause du choc de deux cultures antagonistes. Elle fait également allusion à des conflits entre les valeurs traditionnelles et modernes à travers les personnages de Saroja, Kamini, Roopa, Amma, Dadda. Saroja joue le rôle d'une épouse typiquement indienne, qui doit se comporter d'une manière traditionnelle - rester à la maison, s'occuper de l'éducation des enfants, cuisiner de bons repas, et en même temps de jouer le rôle d'une femme moderne. Mais Kamini appartient à la génération moderne qui ne s'entend pas avec les idées de sa mère.

Dans une de ses interviews pour son roman, «Un Enfant à ma porte», Ying Chen dit que les familles d'aujourd'hui sont instables et les enfants ne grandissent pas dans des conditions idéales. L'influence de la mère est donc importante / déterminante pour l'avenir de ses enfants. Donc, la mère est un représentant de la société où elle habite, de son pays et de sa propre identité. L'auteure est également préoccupée par des questions comme le retour d'un individu aux racines, à travers des aspects personnels et collectifs des relations familiales. La société traditionnelle chinoise est fondée sur les enseignements

de Confucius (dénommé Kong Zi dans le roman) qui définit la femme idéale par les trois obédiences-au père, au mari et à son fils. Dans un tel système, il n'y avait pas de place pour les valeurs modernes comme la liberté individuelle ou bien les droits personnels sont inaccessibles. Dans ce contexte, la rébellion de Yan Zi, le protagoniste, est choquante par rapport aux attentes d'une mère chinoise. Quant à la mère, elle sent que sa fille est une victime de la pollution culturelle et c'est pourquoi elle ne peut pas être un enfant idéal. Comme Chen explique dans son œuvre, « Attachée à sa ville et à ses gens, elle n'avait jamais envie de voyager. Une mère ne visitait pas le monde, elle le portait. » (IG, pg 139)

La fille, Yan Zi, symbolise la décadence de la génération moderne car elle pense qu'elle va retrouver son identité en mourant. Elle vit dans une époque ingrate, dans une société avec des règles contraignantes ainsi elle est condamnée à vivre comme un étranger. Sa mère lui rappelle qu'elle lui doit sa vie, qu'en fait, Yan n'a pas le droit de mener sa propre vie, car elle est venue du ventre de sa mère, donc, elle est lui sera toujours attachée d'une façon presque physique.

Comme d'autres écrivaines contemporaines, Suzanne Jacob attire l'attention des lecteurs au personnage de la mère. Dans le roman, *L'Obéissance*, on voit le rapport tortueux de mère-fille, qui est présenté par la narratrice, Marie Cholet. La mère, dans ce roman, peut être considérée pas comme une mauvaise dame, mais comme une victime des pressions sociales et du contrôle patriarcale. Elle est profondément humiliée par son mari et elle ne peut qu'exprimer sa colère en maltraitant un être humain qui est moins puissant que elle-même: son enfant. Comme Marie se rend compte, ce que

Florence exige de sa fille, c'est qu'elle reste toujours un enfant et Alice, en acceptant de mourir, concède le désir de sa mère, au prix de sa propre vie.

B. L'ALLIANCE MERE- FILLE

La fille n'a pas sa propre volonté de faire face à la discrimination de sa mère donc elle fait des efforts pour lui 'plaire'. Elle est désormais équipée de ses expériences culturelles, religieuses, éducatives et expérimentales et donc elle termine son voyage avec un processus constructif de la réconciliation, ce qui lui conduit à un processus douloureux d'acceptation et d'adaptation à la situation actuelle. Sa réconciliation à la situation actuelle, avec sa mère et aussi avec elle-même représente une sorte de retour. Loin de blâmer sa mère d'être parfois une *vache de jour*, la fille la comprend et affirme encore une fois l'amour qui les lie. Elle sait maintenant que ses fortunes et celles de sa mère sont presque les mêmes.

Selon Chodorow, les rapports sociaux sont intériorisés par la psyché par une sorte de correspondance directe. Quand on aime, on est obligé de renoncer à ce que nous aimons, soit parce qu'il est socialement ou éthiquement inapproprié ou parce qu'elle nous renonce, puis on fait face à la perte en s'identifiant à l'objet que nous aimons. Dans la culture de beaucoup de pays, les mères sont responsables des échecs de leurs enfants parce que les femmes en tant que mères sont souvent soumises aux contraintes de la société, et aussi parce que la société prétend que les femmes sont incapables de s'entendre. Comme l'affirme Susan Rubin Suleiman, la société oublie parfois: « the conflict between the mother's desire for self realization and the child's need for her selflessness ».

La fille dans le roman de Deshpande, *The Dark Holds No Terrors*, n'est pas du tout une représentation de l'image de «Sita». Au contraire, elle

représente la femme moderne qui pourrait être comparée à la rivière en inondation qui trouve la voie à travers les crevasses et les trous. Sarita comprend sa situation et se rend compte que l'on doit trouver son refuge en soi-même car d'autres abris n'existent pas dans le monde. Quand elle regarde ses enfants, elle se souvient de sa propre enfance avec son frère. Maintenant, elle s'est mariée et quand elle a ses propres enfants, la peur de l'obscurité qui la hantait depuis si longtemps, se dissipe. Sa mère appartenait à la génération traditionnelle, et donc n'était pas expressive et, par conséquent était silencieuse. " Silence had become a habit with her. » (DHNT pg 199)

Maintenant, Sarita regarde la situation comme un 'outsider' et elle comprend que sa mère éprouvait toujours un sentiment d'unité avec elle. La langue joue aussi un rôle important dans la création de la psyché individuelle. Autrefois, Sarita utilisait le pronom 'elle' quand elle parlait de sa mère et le pronom 'je' pour elle-même, ce qui rend très clair au lecteur que la mère n'a pas sa propre individualité ni son identité. La révolution ne vient pas en s'échappant de la situation, mais en lui faisant face. Ainsi l'épigramme de Dhammapada², qui se trouve au début du roman, est très important car elle montre le vrai chemin pour faire face à la vie. « You are your own refuge; there is no other refuge. This refuge is hard to achieve. »

The Dhammapada

Dans l'autre roman, *Memsahib*, Kamini ne comprend sa mère qu'après son départ au Canada pour faire des études supérieures. Quand sa mère écrit une lettre de Varanasi, une ville qui est considérée sainte par les hindous, pour montrer le dégoût et l'indignation pour les superstitions, Kamini éprouve un

² Dhammapada est un recueil de paroles du Bouddha en vers

sentiment de responsabilité car elle est très loin et ne peut pas prendre soin de sa vieille mère. Quand même, la différence spatiale ne peut pas les séparer complètement car de temps en temps la mère continue à rester en contact avec sa fille en écrivant des lettres. Bien que Kamini, est seule dans un pays étranger, elle est toujours nostalgique de son passé glorieux, et se sent constamment enveloppée par l'ombre chaleureux de sa mère à travers ses souvenirs et ses rêves du passé. La mère semble protéger son enfant contre toutes sortes de peurs et d'inquiétudes. Finalement, Kamini se rend compte que les contraintes de la société et son déplacement continu ne lui permet pas d'avoir des liens avec ses filles. Dans le roman, *L'Ingratitude*, l'écrivaine montre la quête de la fille pour son propre espace et pour son identité autonome. Mais après sa mort, Yan Zi se rend compte que sa mère est son destin et elle ne peut ni choisir la façon de vivre ni de mourir et que sa propre identité est liée à sa famille, à sa mère-patrie, et à sa langue maternelle. D'une part, Yan Zi circule entre les oppositions binaires, «To be or not to be ne me semblait pas une question intelligente» (IG pg 15) et d'autre part, elle est sous la contrôle de sa famille, et ainsi est refusée de la liberté. "Je comprenais enfin que ma vie ne m'appartenait pas entièrement.» (IG pg 24) Elle essaie, depuis son enfance, de se comporter selon les conventions de la société mais comme elle est jeune, elle se révolte contre les limitations que la société impose sur les individus. A la fin du roman, lorsqu'elle traverse la frontière terrestre, elle ne se plaint que dans le vide, avec le cri d'un enfant qui a perdu sa mère: « le cri d'un nourrisson peut-être : Maman ! » (IG pg 155) Selon Margaret Atwood, le mot 'maman' peut signifier les seins (mammary gland)³

³ Linda Hutcheon, *'Shape Shifters': Canadian Women novelists and the challenge to tradition*,

Les traits de la mère dans les deux romans québécois sont pareils, bien que les réactions des filles soient différentes. On peut donner de multiples raisons pour que l'enfant soit une source de souffrance pour sa mère. En fait, quand elle veut devenir mère, toute femme commence à s'identifier à sa mère et si elle veut un enfant, c'est souvent pour le faire cadeau à sa mère. Ainsi, on voit que l'axe peut se renverser, mais ce qui ne signifie pas pour nous que toute mère maltraitante fut toujours une enfant maltraitée.

Dans le roman, *L'Obéissance*, Florence tombe amoureuse d'Alice le jour où elle lui donne naissance :

“Elle qui n'a jamais rien à dire à personne, elle voudrait tout dire à Alice. Elle lui répète les mêmes choses : tout est blanc parce qu'elle a voulu que tout soit blanc pour l'accueillir, c'est toi, c'est moi, c'est moi, c'est toi. Elle la contemple comme si c'était elle-même qui venait d'arriver sur la terre avec une nouvelle chance. Elle se sent délivrée de tout ce qui pèse sur elle depuis le début de sa vie. » (LO pg 70-71)

La confusion dans l'utilisation des pronoms (c'est toi, c'est moi) révèle l'incompétence de Florence de faire la distinction entre elle-même et sa fille. Comme la mère de Yan Zi, la mère d'Alice aussi légitime la possession de la piété filiale traditionnelle. La vitalité et l'énergie d'Alice deviennent des ennemis de sa mère et doivent donc être détruites. Françoise Couchard qualifie cet acte comme "le terrorisme de la souffrance maternelle". Florence torture Alice très souvent pour soulager sa propre souffrance indicible.

Comme le résume Irigaray : « La relation mère/fille, fille/mère constitue un noyau extrêmement explosif dans nos sociétés. La penser, la changer, revient à ébranler l'ordre patriarcal. »⁴

⁴ Luce Irigaray, *Le Corps à Corps avec la Mere*, ed Pleine Lune, Montreal, 1981 Pg. 86.

C. LE SIGNIFIANCE DU RAPPORT

Le rapport mère-fille peut être représenté symboliquement dans le contexte des romans que nous venons d'étudier. Le symbolisme peut être mieux compris si l'on divise les romans selon les pays auxquels ils appartiennent, comme les aspects mythiques de la féminité indienne peuvent être explorés, tout en explorant les réponses individuelles à des incidents spécifiques. Donc, les auteures évoluent une compréhension féministe des problèmes dans un contexte purement indien.

Dans le roman, *The Dark Holds No Terrors*, Sarita, la protagoniste, cherche son identité en déjouant les pièges domestique et professionnel. Sarita commence à vivre dans sa maison natale, et donne une nouvelle perspective à son ancien rôle comme mère de famille et donc s'identifie avec sa mère en réévaluant son passé. La femme moderne est multitâches, aussi capable de diriger quelque soit le rôle. Quand elle comprend sa situation, elle a le courage même d'oser le monde. Elle n'est plus un squelette dans le placard et elle décide de prendre charge de sa vie. Sa liberté financière et son éducation lui donnent un nouvel ensemble de valeurs pour faire face au monde.

Dans le roman, *Memsahib*, Kamini se voit dans sa mère qui lui décrit des choses de la vie. Mais quand elle part au Canada, elle se détache physiquement et mentalement de sa mère, devient consciente d'elle-même, de son propre espace identitaire. Après la mort de son mari, Saroja, la mère de Kamini, se profite de sa liberté pour faire ce qu'elle voulait faire toute sa vie. Elle laisse tomber son image d'une femme traditionnelle hindoue : rester chez

elle tout le temps et faire des visites aux temples pour écouter des discours religieux. Par contre, elle passe son temps en faisant des pèlerinages malgré l'opposition de ses deux filles. Son départ signifie qu'elle est maintenant prête à entrer dans la troisième partie de sa vie, le vanaprasthashrama, d'après la tradition hindoue. Selon le vanaprasthashrama, l'homme, après avoir fait pleine justice à la vie familiale, se retire des activités ordinaires et pratique la méditation dans le forêt. "My mother wanted to get as far away as possible from her mother, and so she followed every rule Putti Ajji broke." (TM pg 215)

"Going away is the easiest thing in the world. It is like dying. So simple it is to die. Living is hard, to make this small amount of time loaned to you by the gods worthwhile is hard. The real test is life itself, whether you are strong enough to stay and fight." (TM pg 208)⁵

Dans le roman, *L'Ingratitude*, on voit la discontinuité spatio-temporelle dans le 'je' du corps et le 'je' une image à l'autre, le renversement des positions est frappant et significatif. Dans la scène finale, le 'je' observe elle-même car elle se voit comme une autre. Tout se passe comme si le narrateur regardait un vieil album de photos. L'hésitation du narrateur renvoie à la discontinuité reliée à la distance temporelle entre ce qu'elle est et ce qu'elle veut être. Ce roman est plein de symboles qui nous mènent vers l'importance de la mère.

Le protagoniste, Yan Zi, oscille entre les deux mondes, tiraillés entre le passé et le présent, la fidélité à la patrie, d'une part, et d'autre part, la promesse

⁵ Ici, nous utilisons la citation du roman original car quelques pages de la version originale sont absentes de la version traduite.

de la liberté. La langue du roman est pleine d'images d'aliénation, d'abandonnement et de la transgression qui sont à la fois géographique et personnelle. La mère, dans ce roman ainsi que dans tous les romans de notre corpus, est symbolisée par la rivière, l'eau qui, selon le dictionnaire des symboles : « se rattache à celui de la mer comme à celui de la terre, en ce sens qu'elles sont les unes et les autres réceptacles et matrices de la vie. La mer et la terre sont des symboles du corps maternel. Les grandes Déesses-mères ont toutes été des déesses de la fertilité [...]. »

On retrouve dans ce symbole de la mère la même ambivalence que dans ceux de la mer et de la terre : la vie et la mort sont corrélatives. Naître, c'est sortir du ventre de la mère ; mourir, c'est retourner à la terre. La mère, c'est la sécurité de l'abri, de la chaleur, de la tendresse et de la nourriture ; c'est aussi, en revanche, le risque d'oppression et d'étouffement par la médiocrité du milieu et par une prolongation excessive de la fonction de nourrice et de guide.

A la fin du roman, une fois que Yan Zi est morte, la mère est heureusement occupée avec des oiseaux dans une cage indiquant que son besoin de dominer existe toujours. Mais c'est la fille qui fait des efforts de s'adapter aux circonstances données car elle se rend compte que sans maman, elle n'a plus de direction. « Je vois maman dans le ventre d'un poisson. Et je me vois dans le ventre de maman. Nous avons mangé tant de poissons. Maman me paraît maintenant moins solide. Je l'aime mieux ainsi. J'aurais voulu le lui dire. Mais c'est trop tard.» (LI pg 152)

Les titres des deux romans québécois, *L'Ingratitude* et *L'Obéissance*, sont de simples mots très chargés mais qui condamnent la relation mère-fille. Selon le dictionnaire Le Petit Robert, le mot 'Obéissance' a un sens d'un caractère plus formel, peut être d'obéir à son maître ou bien comme un chien qui obéit (être soumis à) à son maître. Dans le roman, *L'Obéissance*, la génération de Marie refusait d'avoir beaucoup d'enfants. Elle éprouvait une haine glaciale pour les hypocrites. Elle ne parvenait pas à se libérer des atrocités qu'elle avait eu elle-même à subir dans son enfance. Quant à Florence, elle est une femme, dont le sens de soi et de sa féminité ont été entravées au-delà de la réparation, une victime qui s'en prend à sa chère fille et Alice se noie pour plaire sa mère. Ainsi, le dialogue et le contact qui sont essentiels pour continuer toute relation, n'existent pas.

Ainsi les romans révoquent le mythe de la création car ils montrent une relation tragique entre le créateur et la créature. Ils représentent non seulement l'interpellation de la destruction des "esclaves", mais ils vont assez loin en imaginant l'«Autre» comme capable d'avoir sa propre subjectivité distincte de celle du Maître. Le conflit dans l'esprit de l'enfant pourrait être un désir sous conscient de se venger de sa mère comme l'enfant se sent ambivalent de sa mère. L'enfant, à la suite de ce conflit émotionnel et mental, décrit sa mère comme répulsive tandis que selon la société, la mère est une femme idéale qui prend soin de sa famille.

Lorsque Mary Shelley dans son roman, *Frankenstein*, identifie la nature comme une femme, elle a non seulement indiqué une construction générique de l'univers, mais l'a aussi réglé comme passive et comme celle qui peut être possédée. Dans la hiérarchie sociale de la famille, c'est bien connu

que la mère est plus puissante que sa fille. Mais elle suit strictement les constructions patriarcales et elle n'est ni un prototype positif ni n'a sa place dans l'histoire donc la fille ne veut pas l'imiter. Le modèle alternatif d'une femme comme un individu indépendant, bien instruit, et le concept de la famille nucléaire ne sont pas acceptables pour elle. Par conséquent, elle réaffirme violemment son contrôle sur sa fille, pénétrant et mutilant, qui suggère une sorte de viol.

En revanche, les romans de notre corpus, réjouissent aussi la nature, la force de vie sacré, aimée et vénérée par les êtres humains. La nature nourrit ceux ou celles qui la cultivent. Pour l'équilibre du système écologique, la nature exige la soumission de l'ego individuel dans le bien-être des autres et donc un équilibre est nécessaire entre le parent et l'enfant, entre le créateur et la créature. A la fin des romans, les protagonistes renouent les liens d'amour avec leurs mères, et elles affirment leur propre identité artistique comme créatrices authentiques. En rétablissant les liens, elles réalisent leur propre identité et une histoire indépendante comme femmes.

D.VERS UN NOUVEL ORDRE

Il est évident que le rapport, l'une à l'autre, est pratiquement inexistant. Les deux femmes mènent une vie insatisfaisante en raison de leur peur de perte. Attrapées dans un conflit entre un comportement socialement accepté et la vérité personnelle, elles suppriment leurs sentiments en faveur de l'allure personnelle. A défaut de se réconcilier avec leurs émotions les plus profondes, elles sont incapables d'éprouver une vraie intimité dans les relations humaines authentiques.

La fille, qui a vécu avec sa mère dans une relation d'emprise, aura des difficultés à retourner à cette mère. Les modèles sociaux vont quelques fois freiner ces retrouvailles car on oublie trop souvent que l'homme, père ou mari, porte une part des responsabilités dans la famille. Pour la fille, la réparation et la revalorisation de l'image maternelle vient quand elle deviendra mère comme on a vu dans des romans indiens, *The Dark Holds No Terror* et *Memsahib*. Certaines échoueront à faire ce retour à la mère, sinon après la mort comme des protagonistes des romans québécois, *L'Ingratitude* et *L'Obéissance*. Dans ce cas, à la responsabilité d'avoir aggravé ses peines, ces femmes vont mourir en restant en guerre avec elles-mêmes. Ainsi, chaque femme envisage le passé dans sa mère et le futur dans sa fille. Cette participation et cette interpénétration donnent le sentiment que la vie est étalée sur des générations. De même, mère et fille vivent quelques fois une symbiose qui fait d'elles des amantes : « Un double enchantement nous lie l'une à l'autre, dans un seul corps. »⁶ Dans le roman d'Irigaray, *L'Une ne*

⁶ De la mère patriarcale à la mère légendaire : Triptyque lesbien de Jovette Marchessault,

bouge pas sans l'autre, on constate l'absence de la séparation entre la mère et la fille qui met l'accent sur la multiplicité, la pluralité et la continuité de la liaison. La mère est fêtée ici par une fille qui en comprend tous les replis. La réciprocité mère-fille élimine en douceur la mère patriarcale qui contrôle et surveille et instaure des relations égalitaires: fille, mère, mère, fille. Ainsi, la déconstruction de l'ordre symbolique dépend de la réunification de la mère et la fille. L'ordre symbolique, que Kristeva définit comme : « that sameness in which for centuries we have been the other, and to define the specificity of the female experience, which is to be found in the silences and absences, in all that our culture has repressed and suppressed. »

Ainsi, l'écriture du vingtième siècle a vu la reprise de l'absence et le silence de la femme de la littérature et de l'histoire, qui régnait depuis les temps bibliques, et la célébration de fortes figures maternelles qui jouaient des rôles des épouses et des mères traditionnelles. Les mouvements féministes ont valorisé la femme dans sa fonction d'individu à part entière, responsable de sa descendance et décidant seule, en cas de filiation naturelle, du sort de leur enfant. Dans leur écriture, nous voyons une sympathie entre mère et fille, autrefois victimes des cultures où les conventions sociales étaient plus rigides et des options acceptables pour les femmes étant plus limitées. Maintenant, la matrophobie d'Adrienne Rich : le désir de fuir la féminité traditionnelle et de mener une vie libre, qu'incarne la mère, n'est pas liée à son impuissance mais au contraire, mère et fille sont ligüées contre l'impuissance et décident de vivre heureuses ensemble.

Dans notre culture, être homme signifie principalement ne pas exprimer ses sentiments. Le père symbolique est celui qui donne un nom, une parole responsable. Le père archétypique est préformé dans l'inconscient collectif des individus. Heureusement, avec la désolidarisation des valeurs patriarcales due, en grande partie, à la révolution féministe, de plus en plus d'hommes souffrent de leur position de paralytiques émotionnels et ne désirent plus être complices de cette mise à mort de la sensibilité masculine. L'enfant sera jeune et donc mal préparé à juger la différence entre la réalité des faits, sa propre perception et celle de la mère. Maintenant on se pose la question : Est-on passé pour autant d'un patriarcat omnipotent à un matriarcat tout aussi puissant ?

Les romans que nous venons d'étudier, parlent des pressions sociales qui limitent des possibilités offertes aux femmes de générations plus anciennes dans leur contexte socio-économique. Autrefois, les femmes se sont résignées à une existence banale en raison de leur formation traditionnelle qui les empêchait de prendre des décisions authentiques et qui entraînait ainsi un manque de communication. Selon les pensées occidentales, la naissance de son enfant est une conjuration de la mort pour la génération précédente. Le temps pour la mère se confronte quand elle devient mère ou grand-mère. Donc, c'est dans la phase précœdipienne que doit exister un parler-femme, une symbiose parfaite entre mère et fille, dont la nostalgie habitera la femme adulte.

« Chercher la mère » lorsqu'on est femme et écrivaine, c'est imaginer la source de sa vie et de sa propre parole; c'est se mettre sur la trace de sa

sourcière — terme féministe valorisé par Nicole Houde, qui prend le sens de se chercher enfin.⁷ Si la culture moderne survalorise la grossesse, c'est pour éviter d'avoir à s'interroger sur cette passion. Ying Chen nous affirme que les filles d'aujourd'hui sont des victimes de la pollution culturelle. Ce sont les mères qui confèrent une identité à leur fille et Gabrielle Roy montre que les liens entre les femmes peuvent être fondés sur la réciprocité : par des jeux de miroir constants, la mère devient la fille et la fille devient la mère, et le cycle continue. De même, la liaison des femmes est extrêmement difficile dans le patriarcat, donc les femmes se tournent inévitablement contre elles-mêmes parce que « the voice of the looking glass sets them against each other. »

Pour conclure, on pourrait dire que depuis des siècles, les mères et les filles sont intimement dépendantes l'une de l'autre, conservent des liens indéfectibles jusqu'à la mort. La première communion est un moment de ferveur pour les mères et les filles. Elle affirme aussi la relation nouée entre mère et fille comme un trait d'union. Mais pour que le rapport continue, la mère doit quitter le manteau d'être un représentants du modèle patriarcal et faire des efforts à comprendre sa fille. La génération moderne a été élevée avec les idées de l'individualisme et de valoriser leurs objectifs et leurs sentiments. Mais les émotions, bonnes ou mauvaises, peuvent être réconfortantes si elles sont partagées avec les autres. Ainsi, la fille doit apprendre à rapprocher une vie au-delà de la sienne, et apprendre à se faire des amies avec sa mère pour que le rapport se poursuive.

⁷ Nicole Houde, *La Malentendue*, Montréal, les Éditions de la Pleine lune, 1983, (pg. 11-12.)

CONCLUSION

Tout au long de l' étude du rapport mère-fille, dans le cadre de notre thèse, nous sommes restées le plus attentive et le plus réceptive possible à ce vaste réseau de significations qu'offre une lecture des romans retenus au début de notre étude .

Nous avons parcouru l'œuvre en tous sens, restant toujours fidèle à nos préoccupations du départ, essayant de recréer cette image féminine à laquelle une première lecture du rapport, nous avait renvoyée et qui nous paraissait trop dynamique pour ne pas être approfondie. Cependant, nous admettons que le champ de la découverte n'est pas encore épuisé.

Dans notre thèse, l'étude est consacrée au rapport mère-fille dans son contexte socio- culturel. Or toute analyse du rapport mère-fille doit passer obligatoirement par la théorie psychanalytique. D'après Freud, le lien entre mère et fille, fille et mère, doit être rompu pour que la fille devienne femme. La distance entre mère et fille est donc salutaire, nécessaire à la survie de la civilisation. Mais si les petites filles s'éloignent de leur mère, dira Beauvoir, c'est par peur de devoir partager son statut dévalué et sa perte de liberté.

Cette relation évidente, nous nous sommes efforcées de la montrer tout au long de notre thèse, puisque les romans de nos deux pays : le Québec et l'Inde, deviennent le point d'articulation d'un discours commun. Le rapport étant au centre de leurs préoccupations, l'apport de chaque auteure consiste en son traitement d'un même sujet, d'une manière qui lui est propre, où

l'élément intertextuel, si commun entre les écrits des femmes, ne se voit pas à peine dans les leurs.

Les textes de notre corpus engendrent les questions résolument centrées sur la problématique de l'identitaire. Mais nous avons aussi pu constater que les paramètres qui définissent le questionnement changent avec le temps. Dans le cas de notre corpus, il y a une véritable transformation dans le point de vue de la femme moderne. Ces écrivaines semblent à métriser une réponse au danger d'éclatement qui menace les sociétés d'aujourd'hui, surtout pour celles du Québec, il y avait autrefois une crise d'identité qui semble maintenant d'être résolue. Comme Ying Chen observe dans son œuvre, *L'Ingratitude* : « Nous étions comme un vieux couple entre lequel tout était devenu mou, attendu, détérioré. Nous avons besoin d'une séparation brutale, d'un déracinement féroce pour sortir de la torpeur et nous redécouvrir, sinon pour nous abandonner définitivement. » (Pg. 12)

Dans ce contexte, l'écriture au féminin qui est basée sur le lien mère-fille est le plus éloquent en termes de l'intimité et de la distance, de la passion et de la violence. Ainsi cette écriture peut être à la fois la plus personnelle et la plus universelle. Pour analyser les subtilités et les complexités, les auteures utilisent le support de la langue qui, selon Mary Carruthers est "the medium in which we carry our past, determine our present, and condition our future."

Nous observons ici que les personnages féminins s'identifient à leur sexe uniquement par le biais des aspects négatifs traditionnellement associés à la personnalité féminine. Nous pénétrons dans un univers où malgré les tabous

dont la femme est victime, il nous est possible de relever la trace d'un plaidoyer en faveur d'une restauration de son identité.

L'étude comparative devient non seulement une comparaison d'une littérature avec l'autre, mais comprend aussi d'autres domaines de la connaissance, de la croyance et de l'expression humaine. Ainsi, une étude des romans nous indique un décalage important de l'indifférence ou le rejet de la maternelle à une volonté de la part de la fille pour examiner son lien avec la mère.

Au Québec, le maternage est inséparable de la vie politique en raison de la doctrine religieuse et sociale. Les féministes condamnaient la mère car elle a enseigné sa fille à obéir les lois patriarcales. Dans la période récente, les écrivaines migrantes du Québec ont raconté des contes qui étaient à la fois horribles et emblématiques.

Les femmes indiennes étaient fières de leur sacrifice et de leur service et elles étaient fières d'imiter les icônes tels que Sita et Anasuya. Paradoxalement, le conflit entre les valeurs traditionnelles et l'épanouissement personnel les a conduits à des frustrations. Donc, la dichotomie est évidente dans l'écriture contemporaine dans les deux pays. Bien que l'histoire et la culture des deux pays soient différentes, nous voyons que toutes les écrivaines sont unies sur le rapport atavique qui lie la mère à la fille. Tous les romans ont un fil sombre, douloureux qui les traverse. Meenakshi Mukherjee observe:

“In the relationship between man and woman, two chief archetypes are seen: the Radha-Krishna motif and the Rama- Sita relationship, where the

woman is the submissive sufferer or who through her suffering enhances the nobility of her husband. These archetypes appear time and again not necessarily because the authors are trying to give a mythical colouring to their work, but because these are a part of our cultural pattern, our ideals of inspiration, that may or may not have any basis in the actual conduct of real human being.”¹

Les romans révèlent non seulement la douleur et la perte en raison de la différence culturelle, mais aussi les possibilités de nouvelles formes de relations et des identités. Par conséquent, les images des mères et des filles qui existent dans ces romans sont complexes. Les mères assument des rôles différents: elles sont les gardiennes de la culture traditionnelle, de la société et de la religion. Mais, aujourd’hui, la mère idéale, n’existe plus et à sa place naît la mère maléfique : l’archétype de la mère mauvaise. Les mères dans les romans, exhibent chacune des traits contraires à ce que voudrait la tradition de la maternité idéale. Ainsi, la mère n’est plus accablée par le rôle acquis de la tradition d’où la relation mère-fille sitôt ignorée par le discours patriarcal ou modelée par celui-ci prend dans notre thèse une nouvelle signification. Les filles, comme héritières de la culture de leur mère, représentent une nouvelle génération qui se déplace vers l’avenir, en même temps, tournant leur regard vers le passé.

Donc, dans les romans que nous avons choisis pour notre étude, nous avons une image de la femme souffrante, tourmentée avec son monde intérieur, sa frustration, la situation existentielle d’une femme dans un monde

¹ Meenakshi Mukherjee, *The Twice Born Fiction*, New Delhi, Arnold Heinmann, 1979, pg 133

patriarcal. On voit l'image de la mère qui manque le pouvoir de la communication et aussi des attributs tels que la pureté, la soumission et l'abnégation qui sont généralement associées à une représentation idéale du féminin. Or, on ne peut pas dissocier la relation mère-fille du cheminement vers l'émancipation de la femme. La parole féminine est intimement liée à la relation avec la mère, distinctif du roman féminin et dans les œuvres des deux pays, ces liens sont déficients. Le rejet de la mère biologique est l'un des thèmes majeurs qui se manifeste dans les romans.

Quant à la fille, elle n'a donc rien d'un ange, elle donne l'impression d'une fille qui n'a pu vivre ni enfance, ni adolescence, ni âge adulte, une fille sans vie, écrasée par une mère sans cœur. Rappelons le cas de Yan Zi, dans le roman *L'Ingratitude*, qui nous raconte l'histoire où elle est étouffée par les paroles de sa mère possessive, sadique et déroutante et comment elle est venue à se suicider. Les protagonistes de tous les romans de notre corpus retracent les faits de leur vie pour nous prouver qu'elles sont des victimes de l'admiration pour leur génitrice.

Pourtant, l'écrivaine ne cherche jamais à justifier les actes de ses protagonistes car la mère est reléguée à l'arrière plan du texte. Par contre, elle leur donne la liberté de travailler selon leur volonté/ ardeur/ détermination. Il ya donc un décalage constant entre le passé, le présent et l'avenir. Le passé est défini en fonction des souvenirs du protagoniste et l'avenir est indiqué du point de vue de ses attentes. Il ya une tension sous-jacente de la nostalgie, une nostalgie du passé.

Le combat entre la mère et la fille, selon Gilbert et Gubar, est intimement lié avec le pouvoir et la domination masculine, c'est à dire pour attirer l'attention de l'homme, que ce soit le père ou le mari. La mère accomplit son rôle d'éducatrice sans tendresse ni effusion mais avec le souci de rendre possible l'existence sociale de sa fille. Elle considère sa fonction comme sacrée et ne peut envisager de modifier son attitude. A titre d'un exemple, on pourrait rappeler que dans le roman, *Memsahib*, Saroja représente cette femme prisonnière des désirs et des normes masculines et des exigences maritales mais qui trouve dans la maternité un début d'exutoire à sa vie désenchantée. La maternité lui ouvre donc, la porte de la vie qu'elle souhaite avoir.

Parlant du conte de fées "Blanche-Neige et les sept nains" Gilbert et Gubar, dans leur ouvrage « *The Mad Woman in the Attic* » expriment que l'action réelle dans ce conte se produit entre la mère et la fille. L'une se retrouve piégée dans un cercueil de cristal, l'autre dans un miroir: l'idée est d'être un portrait de la beauté, et pas d'une personne bien équilibrée. Après la mort de la reine, Blanche-Neige prend le miroir, ce qui suggère la continuité du cycle.

Le maternage est très important pour la structure de la famille, pour la relation entre les sexes et pour la division sexuelle du travail. Avec l'industrialisation, le domicile et le lieu de travail ont été séparés. Ainsi, la femme devient la figure stimulante primaire et la fille apprend à être mère, apprend à être dévouée. La femme, en se déplaçant d'un clan à clan comme fille, sœur, mère, etc., poursuit la tradition patriarcale même si elle est privée de sa propre identité. Ainsi, la mère attend la reconnaissance de sa fille en

échange de l'amour qui est impossible à récompenser, la mère devient ainsi crédeur économique de l'enfant. Ce type de formation admet la servitude et l'esclavage dans la relation mère-enfant. Rappelons que la mère d'Alice, dans le roman *L'Obéissance*, est très heureuse quand sa fille est née. Elle pense que sa fille est complètement à elle et ainsi elle doit sa vie à sa génitrice et Alice se noie dans la rivière derrière sa maison pour plaire sa mère.

Mais dans des autres romans comme *L'Ingratitude* et *The Dark Holds No Terrors*, les deux femmes prennent des directions différentes dans leur cheminement de vie qui pourraient être symboliquement considérés comme progrès, une réalité dans les conditions actuelles. L'instabilité et l'identité qui se chevauchent, sont constamment soulignées et reprises et les ambitions professionnelles de la fille sont considérées comme anti-maternelles. La rébellion de la fille est véhiculée par l'écrivaine à travers les pensées de la mère qui la considère comme naïve. Comme le dit Bowlby « to be sure of our destination would mean to have settled down already as if the journey were over. Instead to keep open many possibilities would open up many questions about the impossibly complex networks of women's differences. »

Selon Lucie Joubert, c'est le problème de « l'héritage empoisonné », c'est-à-dire la tradition de méfiance qui s'installe souvent entre la mère et la fille, elles-mêmes victimes d'une société répressive, les mères risquent de demeurer des mères patriarcales et de reproduire l'ordre des choses de la société qu'elles ont fuie où, au contraire, elles peuvent pousser les filles, qui pousseront ensuite leur propre fille, à 'faire mieux'. A titre d'un exemple, on

pourrait citer le cas du roman *Memsahib*, qui nous raconte l'histoire de trois générations, Kamini, Saroja et Putti Aji.

La relation mère-fille s'entremêle tellement qu'il est presque impossible pour elles de déterminer où l'une finit et où l'autre commence. Des mesures doivent être prises pour établir l'identité individuelle, de trouver la bonne distance entre l'intimité et le caractère invasif, entre la proximité et la froideur excessives.

Dans le cadre de cette étude, nous avons voulu mettre en lumière en quoi le paysage narratif, discursif et figuratif de notre corpus ouvre un nouveau volet sur la représentation de la figure maternelle et du rapport mère-fille. La figure maternelle met en évidence que le malheur de la femme réside aussi bien au niveau physique, car soumise à un corps reproducteur, elle doit abandonner ses aspirations personnelles pour se donner entièrement à sa famille. Dénonçant ainsi une société patriarcale qui étouffe les talents féminins, les romans font de plus ressortir que la femme est en fait un individu qui a ses propres désirs. Mais la société patriarcale évoque le malaise et la souffrance qui entraînent ce manque d'autonomie auquel les femmes font face. À titre d'exemple, rappelons que la mère de Yan Zi, dans le roman *L'Ingratitude*, rappelle toujours sa fille qu'elle lui doit sa vie. Rappelons aussi que c'est le même cas avec la mère de Sarita dans le roman *The Dark Holds No Terrors*.

Néanmoins, ses plaintes et ses dénonciations ne proposant pas un changement collectif de la condition de la femme de son époque. Pourtant, elle transmet ses idées de liberté à sa fille, qui, à son tour, agira pour conquérir son

espace dans la société et dans le monde de l'écriture. Ainsi, nous constatons que la mère a fait un premier pas vers une certaine libération qui atteindra sa pleine expression chez sa fille. Un nouveau pas est franchi, annonçant les luttes qui surviendront sur le champ social en faveur de la libération des femmes, ainsi que les textes littéraires qui se consacreront à la discussion et à la dénonciation de l'aliénation de la femme dans le cadre du patriarcat. Or, l'approche narrative de notre corpus, face à la thématique du rapport mère-fille nous semble actuelle, pouvant se prêter à une analyse faite à la lumière de la critique féminine. Le simple fait d'accorder son espace romanesque aux voix féminines et à la relation mère-fille – dans une société où la femme est réduite au silence - met effectivement en valeur le désir de l'auteure de repenser et de changer les paramètres de l'existence des femmes de son époque : car elle aspire à voir dans la relation mère-fille un lien de réciprocité où chaque femme peut définir son unicité tout en devenant des « [m]iroirs vivantes » comme le propose Irigaray.

L'étude de nos romans nous démontre que le rapport mère-fille passe par deux étapes. Dans la première, les protagonistes filles sont en révolte avec leur mère car elles sont victimes des traditions. Pourtant, après un période d'aliénation, elles retrouvent les valeurs et l'idéal de leurs ancêtres femmes et *deviennent conscientes d'un idéal d'une divinité au féminin*. En dépit de ces similarités, les valeurs varient d'une société à l'autre. Le dynamisme social, historique et culturel change le visage du féminisme dans des milieux différents. Dans les deux pays, la culture patriarcale agit comme un habitus en imposant une violence symbolique sur la femme.

En Inde, bien que la société propage le nationalisme libéral, la femme doit sauvegarder la tradition contre l'invasion culturelle des colonisateurs. La modernisation est souvent confondue avec l'invasion culturelle et la tradition avec l'orthodoxie. Donc, la société exige que la femme retienne des traditions orthodoxes. Mais à l'occident, selon Irigaray, l'homme peut essayer d'atteindre de devenir parfait car il a un idéal dans la notion du Dieu. Au contraire, les femmes ne savent pas encore ce qui est la personnification d'une femme parfaite car elles n'ont pas une femme divine. Pour encourager une culture au féminin, il faut que les femmes aient un héritage. Or, la mère est la personne la plus proche de cet enfant, celle qui nourrit en elle, celle que l'enfant adore et imite dans son comportement quotidien. Ainsi, une généalogie, issue de cette divinité, se manifeste dans le personnage humain des mères ou des grand-mères. L'étude de notre corpus nous montre que bien que l'habitus patriarcal soit différent dans les deux pays, la violence symbolique contre la femme prend le même objectif à mesure que les filles construisent leur monde à travers leur patrimoine. On voit que même si les filles divinisent l'image de leur mère, on remarque que ce sont des valeurs différentes qu'elles attribuent à cette divinité. Tandis que la femme occidentale cherche l'amour, la satisfaction dans son travail et l'affirmation de soi, la femme indienne compromet souvent ses ambitions, son bonheur personnel et se sent plus à l'aise en travaillant pour le bonheur de sa famille où elle cherche qu'une petite place. Suma Chitnis remarque :

« In the west there is a compulsion to a logical resolution of conflict to confrontation and categorical choice. In contrast, the Indian culture places a

great value of compromise on the capacity to live with contradictions and to balance conflicting alternatives.”²

Le rapport mère-fille, dans les romans de notre corpus, nous présente ainsi une perspective positive d'un rapport qui, en plus d'être à la base de la formation féminine, annonce des transformations au niveau du rôle des mères et des filles dans la réalité sociale. En effet, l'approche à l'égard de la condition féminine et du rapport mère-fille brise les barrières du patriarcat dans la mesure où, comme le souligne Irigaray, repenser la relation mère-fille et la changer « revient à ébranler l'ordre patriarcal » (1981 : 86). Ainsi, une étude du rapport mère-fille nous ouvre finalement de nouvelles voies concernant le traitement des thèmes liés à la femme, à la relation mère-fille et à la maternité, qui deviennent un terrain fécond pour la réflexion de la condition féminine.

Dans les romans que nous venons d'étudier, les protagonistes renouent les liens d'amour avec leurs propres mères affirmant leur propre identité artistique comme créatrice. En rétablissant leur lien avec cet héritage maternel, elles réalisent que, malgré les contraintes imposées par le patriarcat, elles ont une identité et une histoire indépendante comme des femmes.

Comme conclusion, on pourrait dire que notre débat porte sur des questions intrinsèques des rôles à la fois moderne et traditionnel du rapport mère-fille, leurs valeurs, leur contribution à l'affirmation de soi de l'individu, et la validité des mères comme les gardiennes de la société.

² Suma Chitnis, "Indian Ethos and Indian Convictions", dans *Feminism in India*, ed. Maitreyee Chaudhari, Kali for Women and Women Unlimited, New Delhi, 2004.

BIBLIOGRAPHIE

A- LES ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES CITÉS

I – LES QUATRES ROMANS

1. BADAMI Anita Rau, *Memsahib*, Penguin Books, 2002.
2. CHEN Ying, *L'Ingratitude*, Editions Lémac, 1995.
3. DESHPANDE Shashi, *The Dark Holds No Terrors*, Penguin Books, 1990.
4. JAKOB Suzanne, *L'Obéissance*, Editions du Seuil, 1993.

II- ŒUVRES SUR LES QUATRES ROMANS

Livres

1. DHAWAN R.K., *Indian Women Novelists*, Set I : Vol.V, New Delhi, Prestige, 1991
2. JOSHI P.G., *ShashiDeshpande's Fiction: A Study in Women Empowerment and Postcolonial Discourse*, Prestige Books, New Delhi, 2003.
3. MILOT Louise et LINTVELT Jaap, (dir) *Le Roman Québécois depuis 1960*, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 1992.
4. REDDY Sunita Y.S., *A Feminist Perspective on the Novels of ShashiDeshpande*, New Delhi, Prestige, 2001
5. ROY Anuradha, *Patterns of Feminist Consciousness in Indian Women Writers*, Prestige, New Delhi, 1999.

6. SIROIS Antoine, *Mythes et symboles dans la littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992.

Revues/Articles

1. BOURBONNAIS Nicole, *Gabrielle Roy: de la redondance à l'ellipse ou du corps à la voix*, *Voix et Images*, vol. 16, n° 1, (46) 1990, p. 95-109.
2. BOURBONNAIS Nicole, *Gabrielle Roy: la représentation du corps féminin*, *Voix et Images*, vol. 14, n° 1, (39) 1988, p. 72-89.
3. FORTIER Frances, *Le Personnage du Roman. Parole, Corps, ou Allégorie*, *Voix et Images*, vol. 33, n° 1, (97) 2007, p. 152-157.
4. GILBERT Paula, *Discourses of female Criminality: Suzanne Jakob's L'Obéissance, a novel of infanticide/fillicide*, *QuebecStudies*, Fall-Winter 2001.
5. GOULD Karen, *Vers une Maternité qui se crée*, *Voix et Images*, vol. 17, n° 1, (49) 1991, p. 35-47.
6. IRELAND Susan, *La Maternité et la Modernité dans les romans de Monique LaRue*, *Voix et Images*, vol. 28, n° 2, (83) 2003, p. 46-60.
7. JOUBERT Lucie, *Deux Ménages à trois*, *Voix et Images*, vol. 32, n° 3, (96) 2007, p. 144-149.
8. MORISSONNEAU Christian, *Mobilité et Identité Québécoise*, *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 23, no 58, avril 1979, 29-38.
9. SAINT-MARTIN Lori, *De la Rhétorique et de la Violence*, *Voix et Images*, vol. 32, n° 1, (94) 2006, p. 152-156.
10. SAINT-MARTIN Lori, *Déplacer de quelques millimètres*, *Voix et Images*, vol. 34, n° 1, (100) 2008, p. 138-142.

III- L'ÉCRITURE AU FÉMININ / LA CRITIQUE FÉMINISTE

Livres

1. BOWLBY Rachel, *Feminist destinations and further essays on Virginia Woolf*, U.K., Edinburgh University Press, 1997
2. CHODOROW Nancy, *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis & Sociology of gender*, Berkley, University of California Press, 1978.
3. DIDIER Béatrice, *L'écriture-Femme*, Paris: Presses Universitaires de France, 1991.
4. GREENE Gayle and KAHN Coppelia (ed.), *Making a Difference: Feminist Literary Criticism*, U.K, Routedledge, 1985
5. HUSTON Nancy, *Journal de la Création*, Editions du Seuil, 1990
6. IRIGARAY Luce, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Paris, Les Ed. De Minuit, 1979.
7. LAFAYETTE Mme. De, *La Princesse de Clèves*, Belgique, Marabout, 1997.
8. LAMY Suzanne, *D'Elles*, Montréal, L'Hexagone, 1979.
9. LECLERC Annie, *Parole de Femme*, Paris: Grasset, 1974.
10. MOERS Ellen, *Literary Women*, New York : Anchor, 1977.
11. MOI Toril ,(ed.) , *French Feminist Thought: A reader*, Oxford, Basil Blackwell Ltd,
12. OUELLETTE-MICHALSKA Madeleine, *L'Echappée des discours de l'oeil*, Nouvelle Optique, 1981.

13. RICH Adrienne, *Of Woman Born: Motherhood as experience and Institution*, N. Y., Norton, 1976.
14. SMART Patricia, *Writing in the father's house: The emergence of the feminine in the Quebec literary tradition*, University of Toronto Press, 1991.
15. CHELLAPPAN. K., *Feminist Archetypes in Canadian and Indian Fiction*, Emerald Publishers, Chennai, 2006.
16. COUCHARD Françoise, *Emprise et Violence Maternelles : Etude d'anthropologie psychanalytique*, Dunod, Paris, 2003.
17. LAVIGNE Marie & PINARD Yolande, *Travailleuses et féministes: Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Québec, Les Éditions du Boréal Express, 1983.
18. NEUMAN Shirley & KAMBOURELI Smaro, (Edited by), *Amazing Space: Writing Canadian Women Writing*, Alberta, Longspoon/Newest, 1986.
19. GODARD Barbara, (dir.), *Gynocritics / la Gynocritique : Démarches féministes à l'écriture des Canadiennes et Québécoises*, Toronto, ECW Press, 1987.
20. TETU DE LABSADE Françoise, *Le Québec: un pays, une culture*, Québec, Boréal/ Seuil, 1989.
21. GUNEW Sneja, (ed. By), *A Reader in Feminist Knowledge*, London, Routledge, 1991.
22. PASCALE Gabrielle, (sous la dir. de), *Le Roman québécois au féminin (1980- 1995)*, Montréal, Triptyque, 1995.

23. DE BEAUVOIR Simone, *Le deuxième Sexe I, II*, Paris, Gallimard, coll. Folio/Essai, 1949.
24. DUMONT Micheline, JEAN Michèle, LAVIGNE Marie, STODDART Jennifer, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, le collectif Clio, Montréal, Le Jour éditeur, 1992.
25. Sœur ELEUTHERE Sainte-Marie, C.N.D, *La Mère dans le roman canadien-français*, Vie des Lettres Canadiennes, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 1964.
26. NEWTON Judith & ROSENFELT Deborah, (ed. by) , *Feminist Criticism & Social change: Sex, class & Race in literature & Culture*, New York & London, Methuen & Co. Ltd, 1985.
27. LAMY Suzanne et PAGES Irène, (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Remue- ménage, 1983.
28. SAINT-MARTIN Lori, (Sous la dir.de), *L'Autre Lecture: La critique au féminin et les textes québécois Tome I, II*, Montréal (Québec), XYZ éditeur, 1992, 1994
29. Sri Aurobindo Society, *On Women*, Pondicherry, 2004.
30. *Voix et Images : Littérature Québécoise*, Vol. XXI, numéro 2, hiver 1996.

Revues/Articles

1. BROSSARD Nicole, "La femme et l'écriture," *Liberté*, nos. 4-5, juillet-oct., 1976.
2. Canadian WomanStudies / Les Cahiers de la femme: Religion, Canadian WomanStudies / Les Cahiers de la femme, Number 2, Ontario, Canadian WomanStudies journal, Winter/ 1983.
3. Gould Karen, *Vers une maternité qui se crée : l'oeuvre de LoukyBersianik*, Voix et Images, vol. 17, n° 1, (49) 1991, p. 35-47.
4. HAWTHORNE Susan, "In defense of separatism", *A Reader in Feminist Knowledge*, (ed . by SnejaGunew) , London & New York, Routledge, 1991.
5. HIRSCH Marianne, "Mothers and Daughters", *Signs*, vol. VII, no. 1, automne1981.
6. *Les Temps Modernes*, vol.29, avril-mai1974.
7. SAINT- MARTIN Lori, *Suzanne Jacob, à l'ombre des jeunes femmes en fuite*,
8. PELLETIER-BAILLARGEON Hélène, " La Québécoise D'Hier ", *Critère*, no.27.
9. SAINT- MARTIN Lori, *De la mère patriarcale à la mère légendaire :Triptyque lesbien de JovetteMarchessault*, Voix et Images, vol. 16, n° 2, (47) 1991, p. 244-252.
10. VERDUYN Christl, « Etreest une activité de fiction » *L'écriture de Suzanne Jacob*, Voix et Images, vol. 21, n° 2, (62) 1996, p. 250-257.

IV- OUVRAGES GÉNÉRAUX

Livres

1. ARGUIN Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965*, l'Hexagone, 1989.
2. CAVENDISH Richard, (ed. by), *Man, Myth and Magic*, N.Y, Marshall Cavendish Corporation, 1983 .
3. CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont/Jupiter, 1982.
4. DESMEULES Georges et LAHAIE Christiane, *Les Classiques Québécois*, Québec, Les Éditions de l'instant même, 1997.
5. GAMBLE Sarah, *The Routledge Companion to Feminism and Postfeminism*, Routledge, London, 2001.
6. GOULD Karen, *Writing in the Feminine: Feminism and Experimental Writing in Quebec*, Southern Illinois University Press, 1990.
7. HAREL Simon, *Le Voleur de Parcours : Identité et Cosmopolitisme dans la Littérature Québécoise Contemporaine*, Collection l'Univers des discours, Québec, 1989.
8. IRIGARAY Luce, *Le Corps-à-Corps avec la Mère*, Pleine Lune, Montréal, 1981
9. IRIGARAY Luce, *Sexes et Parentés*, Les Editions de Minuit, Paris, 1987.
10. Kalpana R.J., *Feminism and Family*, Prestige, New Delhi, 2005.
11. LAMY Suzanne, *Quand je lis, je m'invente*, L'Hexagone, Montréal, 1984.

12. LESSANAMarie-Magdeleine, *Entre Mère et Fille: un Ravage*, Pauvert, 2000
13. MAILHOT Laurent, *La littérature québécoise*, Paris, PUF, 1974.
14. MARCOTTE Gilles, *Une Littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1971.
15. MOI TORIL, *TheKristeva Reader*, Great Britain, Basil Blackwell, 1986.
16. MUKHERJEE Meenakshi, *The Twice Born Fiction*, New Delhi, Arnold Heinmann, 1979
17. REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du Roman*, Bordas, Paris, 1991
18. REY A et REY-DEBOVE J., *Le petit Robert: Dictionnaire de la Langue Française*, Paris, Le Robert, 1992.
19. SASTRYShakuntalaRao, *Women in the Sacred Laws*, Bombay,BharatiyaVidyaBhavan, 1960
20. SHAHANI G. Roshan, *Family in Fiction: Three Canadian Voices*, S.N.D.T University, Mumbai, 1993.
21. TETU DE LABSADE Françoise, *Le Québec: un pays, une culture*, Québec, Boréal/ Seuil, 198.
22. VALETTE Bernard, *Le Roman: Initiation aux méthodes et aux techniques modernes d'analyse littéraire*, Paris, Nathan, 1992.

Revues/Articles

1. POTVIN Claudine, *Toutes les approches critiques mènent au féminisme (?)*, Voix et Images, vol. 27, n° 3, (81) 2002, p. 580-585.
2. GAUDREAU Hélène, “ Pour une Esthétique sexuelle ”, *Études Littéraires*, Vol. 29, no.1, Été, 1996.

Site Web

India net zone/ IndianLiterature : « *Feminism in IndianLiterature, Genres in IndianLiterature* » (21-01-2010)

B- LES ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES CONSULTÉS MAIS NON CITÉS

I – ŒUVRES SUR DES ROMANS

Romans

1. HEBERT Anne, *Le Premier Jardin*, Seuil, Paris, 1988.
2. KAPUR Manju, *Difficult Daughters*, Faber and Faber, London, 1999.
3. WOOLF Virginia, *Mrs. Dalloway*, New Delhi, UBS Publishers, 2000.

OUVRAGES

1. ANDRE Jacques, *Mères et Filles : La Menace de l'identique*, Presses Universitaires de France, Paris 2003.
2. BERGEZ Daniel, *Introduction aux Méthodes Critiques pour l'Analyse Littéraire*, Bordas, Paris, 1990.
3. BERGEZ Daniel, *L'Explication de Texte Littéraire*, Bordas, Paris, 1989.
4. BLONSKY Marshall, *On Signs*, The John Hopkins University Press, 1985.
5. BOWLBY Rachel, *Feminist Destinations and Further Essays on Virginia Woolf*, Great Britain, Edinburgh University Press, 1997.
6. BROSSARD Nicole, *L'amer ou Le Chapitre effrité*, Typo, Paris, 1988.
7. CHAWAF Chantal, *Le Corps et le Verbe : la Langue en Sens Inverse*, Edipresse, Montréal, 1992.
8. Christopher K. W., *Rethinking Cultural Studies*, New Delhi, Rawat Publications, 2005.

9. CRAIB Ian, *Psychoanalysis : A Critical Introduction*, PolityPress, UK, 2001.
10. DANDURAND .B. Renée, *Des Mères Sans Alliance*, IQRC, Québec, 1990
11. ELIACHEFF Caroline et HEINICH Nathalie, *Mères-Filles : Une Relation à Trois*, ed. Albin Michel S.A., Paris, 2002.
12. FROMILHAGUE Catherine et al, *Introduction à l'analyse Stylistique*, Bordas, Paris, 1991.
13. HEILBRUN Carolyn, *Women's Lives: The View from the Threshold*, University of Toronto Press, Canada, 1999.
14. Krishna Murthy Putali, *The Changing Conditions of Women in Andhra*, Hyderabad, 1980.
15. MeeraBai K., *Women's Voices: The Novels of Indian Women Writers*, New Delhi, Prestige Books, 1996.
16. OLIVIER Christiane, "*Les enfants de Jocaste: L'empreinte de la mère*", ed. Denoël/ Gonthier, Paris, 1980.
17. Prakasam V., *Semiotics of Language, Literature and Culture*, Allied Publishers, Mumbai, 1999.
18. SAINT-MARTIN Fernande, *La Littérature et le non-verbal: Essai sur le langage*, Typo, Quebec, 1994.
19. SERVAIS-MAQUOI Mireille, *Le Roman de la Terre*, Les Presses de L'Université Laval, 1974.
20. *Mothers and Daughters in the 20th Century : A Literary Anthology*, United Kingdoms, Edinburgh University Press, 2000

Revue/Articles

1. HERDEN Martin, “ Le monologue intérieur dans *The Sound and the Fury* de William Faulkner et *Le Sourd dans la ville* de Marie-Claire Blais ”, *Voix et Images*, 42, printemps 1989.

II- L'ÉCRITURE AU FÉMININ / LA CRITIQUE FÉMINISTE

Livres

1. AdvaitaAshrama, *Eminent Indian Women from the Vedic Age to the Present*, Kolkatta, 2005
2. BAILLARGEON Denyse, *Ménagères au Temps de la Crise*, Remue-ménage, Québec, 1991.
3. CAZENAVE Michel, *La Face Féminine De Dieu*, Editions Noësis, Paris, 1998.
4. CONAN Laure, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990.
5. DYBIKOWSKI Anne, *In the Feminine- Women & words / Les femmes et les mots*, Canada: Longspoon Press, 1985.
6. FUSS Diana, *Essentially Speaking: Feminism, Nature & Difference*, New York, London, Routledge, 1989.
7. HEIBRUN G. Carolyn, *Writing a Woman's Life*, New York, London, W.W.Norton & Company, 1988
8. HEMON Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990.
9. IRIGARAY Luce, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Paris, Les Ed. De Minuit, 1979.
10. LEMIEUX Denise, *Familles d'aujourd'hui*, IQRC, Québec, 1990.
11. LEMIEUX Denise, Mercier Luce, *Les Femmes au tournant du Siècle (1880-1940) : Ages de la vie, Maternité et Quotidien*, IQRC, Québec, 1991.

12. MITCHELL Juliet, *Woman's Estate*, USA, Pantheon Books, 1971.
13. MOI Toril, (ed.), *The Kristeva Reader*, Oxford, Blackwell, 1986.
14. NEWTON Judith & ROSENFELT Deborah, (ed. by), *Feminist Criticism & Social change: Sex, class & Race in literature & Culture*, New York & London, Methuen & Co. Ltd, 1985.
15. On Women : Compilations from the writings of Sri Aurobindo and the Mother, Pondicherry, Sri Aurobindo Society.2004.
16. PEARLMAN Mickey, (ed), *Canadian Women writing fiction*, Jackson, University Press of Mississippi, 1993.
17. PINTASSILGO Maria de Lourdes, *Les nouveaux féminismes*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1980.
18. ROY Gabrielle, *Bonheur d'Occasion*, Montréal, Stanké, 1977.
19. SHTEIR Anne, (ed. by), *Women on Women*, Toronto, York University, 1978.
20. SPIVAK CHAKRAVORTY Gayatri, *In other worlds - Essays in Cultural Politics*, New York & London, Methuen & Co. Ltd, 1987

Revue/Articles

1. JOUBERT Lucie, *Deux ménages à trois*, Voix et Images, vol. 32, n° 3, (96) 2007, p. 144-149.
2. SAINT-MARTIN Lori, *De la rhétorique et de la violence*, Voix et Images, vol. 32, n° 1, (94) 2006, p. 152-156.
3. BROWN, A. (1989). *La haine de soi: le cas du roman féminin québécois*. *Studies in Canadian Literature*, 14 (1), 108 – 126
4. SEN K.C., *Like Mother, Like Daughter*, The Deccan Chronicle, 18 March 2010.

5. *Mama's World: A Million Choices now*, Sunday Times of India, May 10, 2009.
6. BUTALLA Urvashi, *Don't Worship them, just learn to respect Women*, Sunday Times of India, May 10, 2009.
7. *Women are making a choice to be Childfree*, The Times of India, September 6, 2008.
8. *Life Beyond Motherhood*, Sunday Times of India, May 10, 2009.
9. HAWTHORNE Susan, "In defense of separatism", *A Reader in Feminist Knowledge*, (ed. by Sneja Gunew), London & New York, Routledge, 1991.
10. HIRSCH Marianne, "Mothers and Daughters", *Signs*, vol. VII, no. 1, automne 1981.
11. WOODWARD Kathleen, "The Changing Critical Fortunes of the *Second Sex*", *Generations*, Spring/Summer 93, Vol. 17 Issue 2.

III- OUVRAGES GÉNÉRAUX

Livres

1. AGARWAL Malti, *English Literature: Voices of Indian Diaspora*, Atlantic, 2009.
2. ARGUIN Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965*, l'Hexagone, 1989.
3. BAI Meera K., *Women's Voices: The Novels of Indian Women Writers*, Prestige Books, 1996.
4. BEAUDOIN Rejean, *Le Roman Québécois*, Boréal, Canada, 1991.
5. BOWLBY Rachel, *Virginia Woolf: Feminist Destinations*, Basil Blackwell, 1988
6. CAZENAVE Michel, *La Face Féminine de Dieu*, Paris, Noesis, 1998.
7. CHAKRAVARTHY Radha, *Feminism and Contemporary Women Writers: Rethinking Subjectivity*, New Delhi, Routledge, 2008.
8. CHARTIER Pierre, *Introduction aux grandes théories du Roman*, Paris, Bordas, 1990.
9. CHEVREL Yves, *L'étudiant- chercheur en littérature*, Hachette, Paris, 1992.
10. CHEVREL Yves, *La Littérature Comparée (Que sais-je ?)*, Presse Universitaires de France, 1995.
11. DESMEULES Georges, *Les Classiques Québécois*, L'Instant Même, Québec, 1997.
éd. 1974.
12. .HABIB M.A.R., *A History of Literary Criticism: From Plato to Present*, New Delhi, Blackwell, 2006.

13. HEMON Louis, *Maria Chapdelaine*, Paris, Grasset, 1954.
14. JAINJasbir, *Women's Writing: Text and Context*, New Delhi, Rawat, 1996
15. KRISTEVA Julia, *Desire in Language: A Semiotic approach to Literature and Art*, England, Basil Blackwell, 1984.
16. KRISTEVA Julia, *Soleil Noir : Dépression et Mélancolie*, Gallimard, 1987.
17. MAILHOT Laurent, *La littérature québécoise*, Paris, PUF, 1974.
18. MARCOTTE Gilles, *Une Littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1971
19. NAIK M.K. and NARAYANShyamala A., *Indian English Literature 1980-2000: A Critical Survey*, New Delhi, Pencraft International, 2004.
20. SERVAIS- MAQUOI Mireille, *Le Roman de la Terre au Québec*, Québec, Les Presses de l'Universitaire Laval, 1974.
21. Swami Bodhasarananda, *Eminent Indian Women : From the Vedic Age to the Present*, Kolkata, Advaita Ashrama,2009.
22. TOUGAS G., *La littérature canadienne-française*, Paris, P.U.F., cinquième
23. VALETTE Bernard, *Le Roman: Initiation aux méthodes et aux techniques modernes d'analyse littéraire*, Paris, Nathan, 1972

Revues/Articles

1. FALARDEAU Erick, *Fictionnalisation de l'histoire : Le Premier Jardin de AnneHebert*, Voix et Images, vol. 22, no.3, (66), 1997, p.557-568.
2. GAUDREAU Hélène, “ Pour une Esthétique sexuelle ”, *Études Littéraires*, Vol. 29, no.1, Été 1996.
3. JANE GREEN Mary, *L'itinéraire d'une écriture au féminin : une lecture féministe de Madeleine Ouellette- Michalska*, Voix et Images, vol. 23, no.1, (67), 1997, p.84-99.
4. L'HERAULT Pierre, *Le 'je' incertain : fragmentation et dédoublement*, Voix et Images, vol. 23, no.3, (69), 1997, p.501-514.
5. *Le Magazine littéraire*, “ spécial Québec ”, 1986.
6. LEVASSEUR Jean, *Mythocritique, mythanalyse et littérature québécoise*, Voix et Images, vol. 19, no.3, (57), 1994, p.636-640.
7. O'REILLY Magessa, “Subversion du Rythme: Le roman anti-linéaire”, *Études Littéraires: Analyses et débats* ,Vol .29, No. 1, Été 1996.
8. POTVIN Claudine, *Féminisme et Postmodernisme : la main tranchante du symbole*, Voix et Images, vol. 17, no.1, (49), 1991, p.66-74
9. SAINT-MARTIN Lori, *Gabrielle Roy et la critique au féminin*, Voix et Images, vol. 20, no.2, (59), 1995, p.463-466.
10. SAINT-MARTIN Lori, *Le metaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec*, Voix et Images, vol. 18, no.1, (52), 1992, p.78-88.

11. SAVONA Jeannelle, *Problématique d'un théâtre féministe : le cas de A ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine*, Voix et Images, vol. 17, no.3, (51), 1992, p.470-484

T- 618

कर्मण्यवाधिकारस्ते मा फलेषु कदाचन ।
मा कर्मफलहेतुर्भूर्मा ते सङ्गोस्त्वकर्मणि ॥